

LECTURE AU FOYER

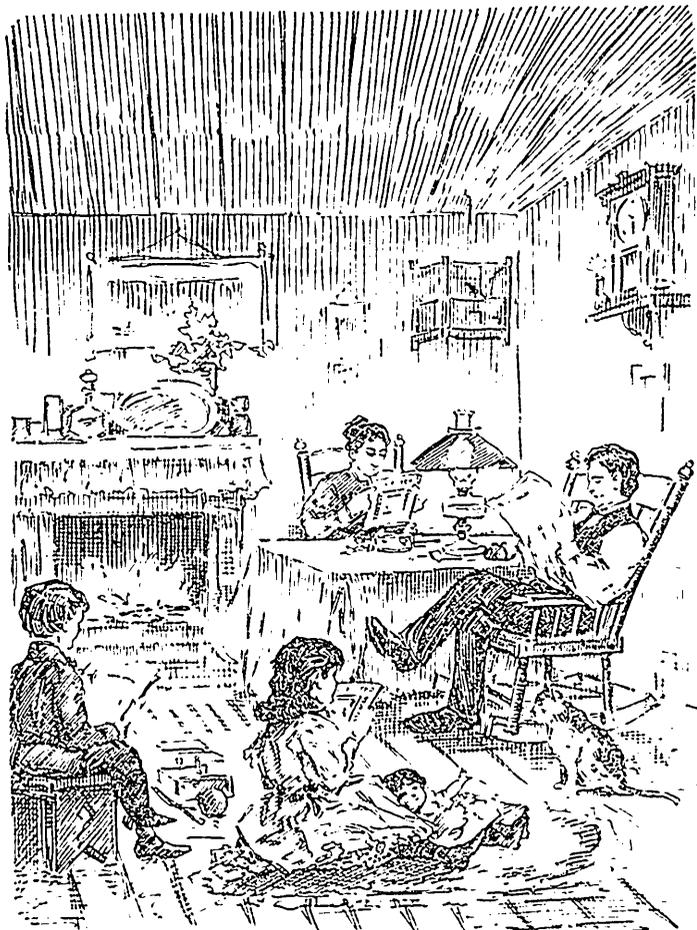
MAGAZINE LITTERAIRE ILLUSTRÉ MENSUEL.

No 2



Vol. 1

Mars 1898.



LA CONQUÊTE DU BONHEUR

Administration et dépôt principal chez T. A. LABOURIÈRE,
1877 STE-CATHERINE, MONTREAL, CAN.

PRIX : 10 cts. le Numéro - \$1.00 par année.

LA BANQUE VILLE-MARIE

BUREAU PRINCIPAL A MONTREAL.

Capital souscrit - - - - - \$500,000

DIRECTEURS:

W. WEIR, Président et Gérant général. | E. LICHTENHEIN, Vice-Président.
 A. C. S. WURTELE, Ecr., GODFREY WEIR, Ecr., F. W. SMITH, Ecr.,
 F. LEMIEUX, comptable en chef.

Succursales à Montréal:

Hochelaga.....D. P. RIOPEL, Gérant. | Pointe St-Charles..W. J. E. WALL, Gérant.
 Rue St-Laurent ... ,AUG. COMTE, Gérant.

Succursales dans la Province de Québec à

Berthier.....NAP. DORVAL,	Gérant.	Longueuil.....L J, NORMAND,	Gérant.
Chambly.....J. H. LEFEBVRE,	"	Marieville ...O. CONSTANTINEAU,	"
Lachine.....J. H. THÉORET,	"	NicoletL. BELAIR,	"
Lachute.....J. D. STEWART,	"	Papineauville C. LESSARD,	"
Laprairie.....J. T. BOURDEAU,	"	St-Laurent ...O. W. LEGAULT,	"
L'Épiphanie.. A. GARIÉPY,	"	Ste-Thérèse...M BOISVERT,	"

Agents à New-York :

THE NATIONAL BANK OF THE REPUBLIC. LADENBERG, THALMANN & Co.
 A Londres : B. de M. A Paris : La Société générale.

La Succursale RUE ST-LAURENT, No 722

prend dépôts d'affaires et d'épargnes et fait la collection du papier
 dans toute la partie nord de la ville. Correspondance sollicitée.

Musique

Le soussigné fait une spécialité de remplir tous les ordres par la malle sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Envoyez 10 CENTS pour recevoir franco un joli morceau valant 30 cts avec une liste spéciale de morceaux à moitié prix. Ces morceaux sont par les meilleurs auteurs

Musique Instrumentale.

Valse Mimosa	C. Kiefert	\$0.75
Good Humor	B. C. Klein	40
Valse des Fleurs	E. Ketterer	75
Valse Théo	E. Plouf	50
Historiette	Ravina	35
The star and stripes for ever	J.P. Sousa	50
Si j'étais Roi	A. Adam	75

DUOS

Steeple Chase (galop)	Corbache	75
Barbier de Seville	L. Delosenne	50
Jolis Oiseaux	T. Bissell	70

Musique Vocale.

Va petit mousse	R. Planquette	\$0 30
Adieu	Schubert	35
Chanson d'automne	P. Lacomme	50
Sérenade du passant	J. Massenet	35
Éloge	J. Massenet	25
L'anneau d'argent	C. Chaminade	35
Viens mon bien aimé	C Chaminade	35
Chanson de Florian	B. Godard	35
Le Papillon et la Fleur	C. Faure	25
Réveil d'un beau jour	F. Acerts	35
Connais-tu le pays	A. Thomas	25
L'amour c'est l'espérance	F. de Suppe	25
Vive la France	E. Lavigne	25

ADRESSEZ TOUTE COMMANDE A

T. A. LABOURIERE, Importateur de Musique

1877 Rue Ste-Catherine, Montréal.

LA LECTURE AU FOYER

MAGAZINE LITTÉRAIRE ILLUSTRE MENSUEL.

No 2



Vol. 1

Mars 1898.



LA CONQUÊTE DU BONHEUR

Administration et dépôt principal chez T. A. LABOURIÈRE,
1877 SIE-CATHERINE, MONTREAL, CAN.

PRIX : 10 cts. le Numéro - \$1.00 par année.

DANS CE NUMÉRO :

Avec sa deuxième livraison, la "Lecture au Foyer" peut, sans danger, se départir de sa timidité première. La modestie sied à une entrée, dans le monde, mais la présentation est faite, et heureusement faite, s'il faut en juger par le bienveillant accueil, dont cette publication a été l'objet, à son début.

C'est donc, avec plus de confiance, plus d'assurance, que la "Lecture au Foyer" continuera sa délicate entreprise : de procurer à la famille, les utiles et agréables récréations de l'esprit.

Après le premier effort, le temps n'a pas été perdu. Une collaboration plus vigoureuse et plus spéciale, plus variée et plus étendue, un travail de sélection, mieux ordonné, des rapports directs, établis avec la publication française, donneront, à l'oeuvre de la "Lecture au Foyer", tout le cachet d'une revue d'informations et de lecture, aussi attrayante qu'enseignante.

Au public sympathique à en juger.

Ce numéro contient une chronique toute canadienne, sous le titre : "Le mois canadien". C'est le panorama, brillant et saisissant, du mouvement canadien, au Canada et aux États-Unis.

Suit un roman de sentiment, dont l'intérêt moral, sera vivement apprécié, dans la société canadienne, où, en d'autres conditions, nous trouvons des exemples, aussi beaux, aussi nobles, aussi sublimes, d'affection vraie, que l'admirable dévouement de l'héroïne de ce roman.

Les événements du mois passé chez les nations du globe, sont résumés dans une "Chronique Universelle" et présentés, au lecteur, avec toute la netteté d'observation et l'impartialité de jugement, qui conviennent à ces études d'ensemble.

Cette livraison se complète par des illustrations d'actualité.

Le tout forme une collection littéraire et d'informations générales qu'on peut offrir sans hésiter à la meilleure classe de lecteurs.

Le mois canadien

Il est difficile de visiter un pays, sur ce continent, sans y trouver, quelque part, un Canadien. Notre race, depuis l'établissement du pays, a toujours été voyageuse. Elle a hérité de cet amour de l'inconnu, de cet esprit d'aventure, de ce stoïque courage, qui ont particulièrement distingué les fondateurs du Canada,—nos pères. Et c'est sous une poussée instinctive, qu'elle se répand, un peu, dans toutes les directions, et, beaucoup, sur la partie nord de la terre d'Amérique. Aussi, comme le tronc de la nation canadienne se trouve dans la province de Québec, nous voyons de même, de nombreuses ramifications des nôtres, dans la Nouvelle-Angleterre, dans l'Ontario, le Manitoba et les Provinces Maritimes.

C'est donc principalement sur ces diverses régions que l'œil de l'observateur doit se porter, s'il veut juger des choses canadiennes.

* * *

Dans la province de Québec, nous paraissions aujourd'hui vivre de politique. Ce n'est sans doute pas sans dessein que le législateur a choisi la saison d'hiver pour occuper l'attention publique de ses travaux et de sa mission. Durant cette période de morte saison, où le cultivateur n'a pas d'autre chose à faire qu'à consommer ce que sa nourricière lui a procuré avec plus ou moins de largesse, où l'ouvrier est exposé à chômer dans le silence des usines, où la température prédispose au

far niente, les parlements s'enflèvent de discussions, de discours, de projets de loi, tous destinés "au bonheur" de l'individu et de la famille, mais généralement portés à mauvaise adresse, puisque les trois quarts du temps, le bien public n'entre que pour une considération très minime, dans la pensée des mandataires du peuple.

Quoi qu'il en soit, par le temps qui court, s'il suffisait de lois pour faire les délices de l'humanité, le peuple du Canada serait l'un des plus heureux peuples de l'univers.

A défaut d'autre carnaval, nous assistons à un carnaval politique et législatif.

* * *

La législature provinciale de Québec venait à peine de finir sa session annuelle, à la fin de janvier dernier, que s'ouvraient, presque simultanément, les législatures de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick, de la Colombie Anglaise, et le parlement fédéral. Dans quelques jours, la législature du Manitoba viendra s'ajouter à la liste des parlements en activité. Et partout, le peuple reçoit les mêmes promesses. Les discours du trône promettent tous, pour les budgets, un équilibre qui s'éloigne tous les ans, et, pour les individus et les familles, moins d'impôts, plus de facilités d'existence, par l'ouverture de nouveaux champs à l'industrie, comme par la colonisation et l'exploitation des mines. Ainsi, nous avons au moins la consolation des belles espérances et des riantes perspectives !

Les mines, voilà le grand topique de la conversation, du journal, de l'homme d'affaires et de l'homme de profession, du paysan et de l'artisan, du riche et du prolétaire. On en parle sous le chaume, comme sous les lambris dorés, en Europe, comme en Amérique, aux Etats-Unis, comme au Canada. La fascination de l'or domine la masse, tant il est vrai que le riche ne se trouve jamais assez riche et que le pauvre se trouve toujours trop pauvre. Le contentement du peu n'appartient qu'aux natures privilégiées, et ces natures sont si rares que vous n'en avez jamais rencontrées. C'est à tel point qu'outre l'énorme migration canadienne qui se prépare, pour le printemps, vers les champs de la fortune, et qui va décimer notre population valide, nous sommes menacés d'une véritable invasion américaine. Dans cinq Etats seulement de l'Union, le nombre de ceux qui ont acheté leurs billets de passage s'élève à 25,000, repartis comme suit :

Iowa	10,000
Illinois	5,000
Wisconsin	4,000
Indiana	4,000
Michigan	2,000
	<hr/>
Total	25,000

De ce nombre, 2,114 sont partis dans une seule journée de la semaine dernière.

A ce compte, ce sont des centaines de mille qui se rendront des Etats-Unis seulement, au Klondyke.

Ajoutons à cela les milliers d'Européens qui ont nolisé les navires en disponibilité pour se rendre, eux aussi, sur la côte dorée.

Devant ce tableau, nous nous figurons ce que ces champs de glace autrefois si déserts, toujours si inaccessibles, si inhospitaliers, vont contenir de population cosmopolite, et à combien

de misères, de privations, de durs labeurs et de dangers, l'avidité, la soif de métal précieux, vont exposer ce nouveau monde, en quête de meilleurs moyens de jouissance.

* * *

Aussi, la grande préoccupation, au Canada, est, en ce moment, la question du transport des passagers, des équipements et des provisions, à Dawson City, la nouvelle capitale des possessions canadiennes de l'extrême nord.

La situation géographique des champs aurifères nous met virtuellement à la merci des Etats-Unis, dont le territoire, l'Alaska, constitue la frontière ouest de notre propre domaine. Le plus court chemin qui mène au Klondyke est par la voie américaine, soit par eau, soit par terre. On peut atteindre le Klondyke, par la rivière Yukon, en la remontant, à partir de St-Michel, port américain, où, encore en la descendant, et, cette fois, en traversant toute la lisière côtière qui en sépare la tête, de l'Océan Pacifique, en partant de Dyea, Skagua, et Wrangel, appartenant aussi aux Etats-Unis. Dans les deux cas, il faut passer sur la propriété américaine, et nous soumettre, par cela même, aux conditions que nos voisins, dont le désintéressement n'a jamais été proverbial, voudront bien nous faire.

Il y aurait une vraie route toute canadienne, d'ouest à nord-ouest, par Edmonton, mais la distance à franchir à travers les forêts, les montagnes—en un mot, par monts et par vaux—est si énorme que, pour le moment, elle n'est utilisable qu'à bien peu de monde—à ceux-là seuls qui sont assez robustes, assez forts, pour résister à toute fatigue et à toute défaillance. En face de cette situation, le gouvernement canadien s'est décidé à faciliter l'accès et la sortie du

Klondyke, par une route à peu près toute canadienne,—moins 22 milles,—à partir, par eau, d'un point du littoral du Pacifique, à Wrangel, jusqu'à la tête de la rivière Stickeen, et de là, par terre, au moyen d'un chemin de fer, conduisant au lac Teslin, dont les eaux se déchargent, par la rivière du même nom, dans le Yukon, qui mène tout droit à Dawson City.

Tout le monde est d'accord sur la nécessité, pour le Canada, de posséder, à lui seul, une voie de communication, praticable, au moins durant la saison d'été, jusqu'au Territoire minier du Klondyke. Mais une agitation, à ce propos, règne actuellement dans tout le Canada. A un grand nombre, les concessions faites par le gouvernement aux entrepreneurs, qui ont accepté la tâche de construire un chemin de fer de 150 milles, entre la tête de la rivière Stickeen et le lac Teslin, paraissent exagérées et ne pas atteindre le but d'une route canadienne. Le gouvernement pourrait-il faire autrement ou mieux ?

Tel est le problème que le parlement fédéral a devant lui, et dont la solution peut avoir la plus grande influence, non seulement sur l'avenir du parti au pouvoir, mais sur l'avenir du pays.

* * *

Hors du domaine politique, aucun événement d'importance particulière n'est à signaler, pour le moment, qui vient de s'écouler. Le Canada jouit de sa tranquillité habituelle, n'étant ni mieux, ni plus mal, mais comptant sur la marche progressive du développement de ses richesses en terres, en bois et en minerais, pour arriver sûrement aux belles destinées que lui a réservées la Providence.

Et après les émotions d'ordre intérieur, par lesquelles nous avons passé, depuis l'automne dernier, nous reprenons peu à peu notre sérénité, si

péniblement troublée par la série de meurtres et de crimes, dont nous avons été témoins. Ce qui a réconforté le cœur de la nation canadienne, particulièrement affectée, dans son honneur et ses glorieuses traditions de bonnes mœurs, de foi et de religion, c'est que la justice, administrée par les siens, a commencé à frapper aussi justement que salutairement. Le vent de crime et de vertige qui a passé sur la province de Québec rencontrera un enrayement salutaire, et, dans tous les cas, ce n'est pas dans la province de Québec, que le mal social peut passer à l'état épidémique. Ici le mal n'est qu'accidental et exceptionnel. Nos institutions restent dans toute leur vigueur et sont une garantie contre la subversion, dans les idées et les consciences.

* * *

Si nous sommes tranquilles, dans la province de Québec, la province voisine, où nous comptons, pour environ un cinquième de la population, passe présentement par les épreuves d'une élection générale. Nous disons épreuve et croyons bien dire. Rien ne nuit plus à la prospérité générale que la répétition trop fréquente de ces appels au peuple. On se prépare à la lutte durant de longs mois, on y arrive, sortant d'une agitation qui a paralysé le mouvement industriel, pour jeter, dans l'urne, un bulletin, la plupart du temps, inconscient du mérite respectif des causes en jeu, et des candidats sur les rangs. Temps perdu, argent gaspillé, employés souvent à la démoralisation de l'électorat, tel est le résultat le plus clair de ces referenda. Enfin, la province d'Ontario suit la règle constitutionnelle, qui veut que, tous les cinq ans, les législatures soient renouvelées, et il en sera, comme par le passé, pour toutes les autres congrégations légis-



L'HON. M. HARDY,
premier ministre d'Ontario.

latives, jusqu'à ce que quelque Solon, quelque Lycurgue, nous aient donné une république idéale, où la sagesse, la modération, le désintéressement des élus du peuple, seront tels que nous devons renouveler leur mandat sans conteste, ou les établir à demeure permanente !

* * *

Pendant que nos voisins d'Ontario s'agitent sur l'arène électorale, nous avons la chance exceptionnelle de pouvoir nous occuper, dans la province de Québec, de choses tout aussi sérieuses que la politique, mais beaucoup plus avantageuses. Le chômage forcé des ouvriers de la Nouvelle-Angleterre, — dont une large proportion se compose de Canadiens, — de compatriotes, — a inspiré à nos excellentes sociétés de colonisation, la féconde idée d'aider au mouvement de retour des nôtres. Et ce mouvement est beaucoup plus significatif qu'on ne le pense généralement. De nombreuses lettres sont reçues, des de-

mandes d'emplacement, sur nos fertiles terres, arrivent sans cesse. Il en vient de toutes les parties de la région américaine contigue au Canada : du Massachusetts, du New-Hampshire, du Michigan. Si ce mouvement s'accroît, et il n'y a aucune raison de supposer — vu la difficulté des temps que traversent les Etats-Unis, menacés de guerre et de grèves générales, — qu'il ne continuera pas, le rêve d'une nation canadienne, groupée, avec toutes ses forces vives, sous le même soleil, ne sera pas loin de la réalité qu'ont entrevue, avec tant d'espérance et d'orgueil, nos héroïques et vénérés ancêtres.

En attendant, nos sociétés de colonisation ne sont pas inactives. Elles ont envoyé ou envoient leurs agents visiter les villes américaines, où s'est concentrée l'émigration canadienne, comme Putnam, Danielsonville, Meriden, et Waterbury, dans le Connecticut ; Lowell, Fall-River, Lawrence, New-Bedford, Worcester, Adams, Springfield, dans le Massachusetts ; Keene, Berlin Falls, Nashua, dans le

New-Hampshire ; Acadia, Biddeford et Lewiston, dans le Maine.

Le défrichement de nos terres couvertes de forêts est une rude entreprise, il est vrai, et pour laquelle il faut une forte dose d'énergie. Mais les Canadiens en font un métier, en ont même la passion. C'est ainsi qu'on nous signale un bon nombre de colons du Lac Saint-Jean qui, après avoir euvert des terres frustes, dans les nouveaux cantons du Lac, et s'être créés un petit pécule, en quelques années, établissent leurs enfants sur ces friches, ou vendent ces lots mis en culture, aux nouveaux venus, qui ont les moyens d'acheter, puis s'enfoncent plus loin dans la forêt pour de nouveaux défrichements. Il faut donc admettre que le métier de défricheur a ses charmes pour les Canadiens-français, bien que ce ne soit qu'au bout de deux années de rude travail qu'une terre neuve puisse subvenir aux besoins de la famille.

C'est là le secret de notre conservation au milieu des éléments absorbants qui nous environnent de toutes parts.

En réalité la situation des nôtres aux Etats-Unis a tellement perdu de ses avantages premiers qu'il n'y a aucunement lieu de s'étonner de les voir songer à venir retrouver, au pays natal, l'homogénéité et la vitalité qui leur échappent, parmi les cosmopolites de la nation américaine. De fait, nos compatriotes, établis sur la terre étrangère, se trouvent en présence de deux dangers : un danger national, et un danger social. D'un côté, ils ont à lutter contre un travail d'assimilation que la race dominante a entrepris contre eux, pour les fondre dans le grand tout de l'américanisme ; de l'autre, ils ont à combattre l'ambi-

tion et la cupidité des exploités syndiqués et des monopoleurs. Le plus étrange, c'est que les coups sont principalement portés, par la nationalité canadienne des Etats-Unis, par la race irlandaise. Vraiment, les émigrés d'Eriu semblent n'avoir conservé le souvenir des persécutions auxquelles ils ont été en butte, pendant des siècles, des humiliations qu'ils ont subies, des secours qu'ils ont reçus de la race française, que pour devenir arrogants et persécuteurs à leur tour, à l'égard de leurs bienfaiteurs.

Et ce phénomène est d'autant plus remarquable que jamais les Canadiens-français n'ont mérité cette agression. Une seule explication est plausible.

Sans cesse rapprochés par les liens d'une même religion, sans cesse éloignés par la diversité de leurs coutumes, de leurs moeurs, de leur éducation, de leurs aspirations, les deux peuples se heurtent, se froissant, et c'est le plus délicat qui souffre de la rixe. C'est l'autre. Dès l'arrivée aux Etats-Unis des premiers émigrés canadiens, les Irlandais se sont ingéniés à les asservir pour les maltraiter ensuite.

Le nombre des nôtres a grandi, et avec le temps ils ont opposé une résistance qui a changé en système ce qui n'était qu'un amusement pour leurs tyrans, aux pieds d'argile.

Pourquoi les Irlandais nous en veulent-ils ? Parce que, malgré leurs efforts, nous n'avons pas encore cédé à l'assimilation, quand ils sont devenus Américains ou Anglais ; parce que nous avons conservé notre langue, quand ils ont adopté celle de leurs vainqueurs ; parce que nous sommes restés catholiques, quand les deux tiers des leurs se prosternent devant les idoles étrangères ou nient tout rapport avec les religions éta-

blies. C'est assez dire que leur méchanceté est née de l'envie et de la jalousie, et qu'elle ne s'exercera jamais que contre les faibles. Partout où nous sommes forts, elle plie devant nous.

Voilà pour le danger national.

Le danger social, qu'ont à craindre nos compatriotes des États-Unis, peut avoir une grande portée sur leurs conditions économiques et d'existence, dans l'avenir. Le Canadien-français qui a quitté les rives du St-Laurent et s'est éloigné d'un pays agricole, pour aller vivre sous d'autres cieux, n'a pas été chercher ailleurs le même genre de vie. C'est la fabrique, avec l'argent libre qu'elle met à la disposition de l'ouvrier, qui a séduit les imaginations et entraîné les ambitions. Or, aujourd'hui, la fabrique manque ou devient tellement ingrato qu'il faut penser à trouver ailleurs les moyens de vivre.

Un aperçu de la situation nous le démontre.

C'est une lutte opiniâtre et grosse de conséquences, que celle qui est engagée, depuis le 17 du mois de janvier dernier, entre les ouvriers des filatures de la Nouvelle-Angleterre et les maîtres de l'industrie textile du nord américain—opulents magnats qui basent les calculs de leurs plaisirs et de leur oisiveté sur l'exploitation systématique du travailleur.

On dirait, aujourd'hui, devant le spectacle que nous donnent, dans le nord, les ploutocrates du coton, qui coupent les vivres à leurs ouvriers, leur arrachent une partie du maigre fruit de labeurs incessants, durs et réglementés par des intendants, avec toute la rigide discipline et la mor-

gue de vrais matinetts, que les luttes homériques du grand peuple américain, pour la conquête de ses libertés politiques et sociales, n'ont pas rapporté aux descendants des héros des deux révolutions, la légitime récompense, due à leurs nobles efforts et à leurs sublimes sacrifices. Les noirs sont libres. Les blancs, dans une des plus belles parties de la République, semblent près de tomber sous le joug d'un esclavage différent de forme, mais de fait au-si cruel, dans les mains des syndicats et des monopoleurs. C'est l'esclavage blanc.

Dans la Nouvelle-Angleterre, qui nous intéresse si intimement, puisque l'un des plus actifs éléments de notre race s'y développe, à l'abri d'institutions qui seraient incomparables, si elles n'étaient pas gâtées par la malice et la cupidité de certains capitalistes sans entrailles, nous trouvons aujourd'hui le repoussant simulacre des usages en existence, sur les anciennes plantations. Nous y voyons les "boss," les intendants, les trésoriers et les maîtres, exploiter, avec tout autant de désinvolture, d'ambition insatiable et d'inflexible rigueur, l'infériorité sociale de ceux qui sont forcés de gagner leur pain à la sueur de leur front. L'amende ou la confiscation des gages, pour la moindre infraction à des règlements, quelquefois des plus futiles, et des plus frivoles, remplace le fouet de l'esclavagiste. L'esclave d'autan avait au moins, pour se consoler des coups qui lui déchiraient le corps, la certitude des moyens d'existence et l'immunité des inquiétudes du lendemain. Le tisseur et le fileur de la Nouvelle-Angleterre sont soumis à tous les caprices des exploitteurs.

Cette comparaison de conditions sociales, à des époques différentes, peut paraître surchargée, mais, en y réfléchissant bien, on s'aperçoit

qu'elle ne cloche pas autant qu'on peut le supposer tout d'abord. Le principe sur lequel se règlent les conditions sociales du jour est l'inverse sans doute de celui qui méconnaissait autrefois le plus glorieux apavrage de l'homme, sa liberté. Mais dans l'application, l'ouvrier des filatures, dans la Nouvelle-Angleterre, placé en l'état où nous le voyons actuellement, n'est ni plus ni moins qu'à la merci de son patron et maître— que ce maître soit un favori de la fortune, ou l'être collectif qu'on appelle syndicat, compagnie ou corporation.

La grande grève qui sévit, sous

nos yeux, dans la Nouvelle-Angleterre est le résultat de ce funeste état de choses.

Voilà le danger social.

* * *

Eh bien, la famille canadienne du Canada n'a jamais oublié ceux des siens, qui sont loin du foyer. C'est avec joie et bonheur qu'elle saluera leur retour et qu'elle les accueillera, dans la patrie commune, s'ils se débarrassent de leurs entraves et refranchissent les lignes, du côté du foyer ancestral ou paternel.



JOIES D'HIVER

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année.
Sortant de la forêt, jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux !
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh ! je serais heureux
Si, comme l'an dernier, notre maître d'école
Voulait laisser encore sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs.
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendiants.
A la voix si tremblante, à la barbe si grise ?
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau ?

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable :
C'est le temps de Noël, et c'est le temps du bal.
Où l'on va voir Jésus couché dans une étable,
Où le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal.
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendans
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige, à présent que je songe
Aux pauvres orphelins qui pleurent de la voir,
Lorsqu'ils n'ont pas de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que, depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux....
Mais il est tant de gens que la misère assiege !
Je n'aime plus la neige.

P. J. O. CHEAUVÉAU.

LA CONQUÊTE DU BONHEUR

I

A travers les volets ouverts de son somptueux hôtel, le baron Du Pas jetait un coup d'œil mélancolique sur le désert boueux de l'avenue de Paris, et, là-bas, vers la masse brumeuse du Château de Versailles. Une pensée inquiète et triste assourdisait les traits de ce descendant d'une des vieilles familles de France, qui, parvenu à l'âge où les cheveux, blanchis par le travail des ans, avertissent qu'il faut songer au départ, avait cependant conservé toute la fierté du nom qu'il portait. Mais au milieu de sa richesse et de son luxe, le baron souffrait. La splendeur de ses titres, le confort de sa princière habitation, toute la jouissance des fortunés du siècle, le laissaient assiégé de pensées amères.

La baronne Du Pas n'avait jamais trouvé une grande place dans l'existence du noble châtelain.

La dissimilitude de caractère s'était opposée à l'union intime de ces deux êtres qu'un mariage de raison avait rapprochés. La baronne, de goûts simples et retirés, plutôt portée aux jouissances de l'esprit qu'aux plaisirs agités de la société moderne, n'avait guère été, pour le seigneur Du Pas, qu'une intendante ou gouvernante de maison, et l'orgueilleux baron n'eût jamais songé à la consulter, dans les moments suprêmes où il y va de l'honneur et de la réputation d'une famille,

Et, à cette heure où nous trouvons, le baron Du Pas, en proie à l'anxiété, il en était précisément à prendre une résolution qui devait décider du sort de sa descendance. Il avait un fils, unique héritier de sa fortune et de son nom, et ce fils, sur qui il avait fondé ses espérances, s'était mésallié, en épousant, sous l'empire d'un violent amour de jeunesse, une enfant de la nature. Roland Du Pas, en un jour de chaude exaltation, s'était éperdument épris d'une jeune parisienne de classe inférieure, mais digne, par sa beauté et sa vertu, d'être aimée comme on aime à vingt ans. Roland n'avait pu résister à tant de séduction, et, malgré la différence de conditions, malgré les remontrances et l'opposition paternelles, il avait associé à sa vie Mlle Bathelot, au risque de l'exhérédation et du sacrifice de ses rêves d'avenir.

Le bonheur de Roland avait été de courte durée. Celle qu'il aimait aussi profondément lui fut ravie en quelques heures, emportant dans la tombe une parcelle du cœur qui s'était donné à elle. Roland devait vivre désormais du souvenir de la morte bien-aimée. La présence même d'un fils, le petit Alexandre, que la providence semblait lui avoir laissé pour adoucir son immense douleur, fut impuissante à le guérir de sa blessure, et le temps, qui efface—le temps, ce souverain guérisseur des vulnérés, pouvait seul, dans l'âme brisée du jeune homme, opérer un changement, que-

Roland eut alors regardé, comme un sacrilège, un crime, devant l'image de son idole perdue.

Le baron Du Pas venait, au moment où nous l'avons quitté, d'apprendre le malheur qui frappait son fils Roland, et la triste nouvelle, qui, chez tout autre, eût été accueillie avec une douloureuse sympathie, produisait chez lui, l'effet d'un calmant à ses regrets et à ses amertumes. Elle lui fit entrevoir plutôt une réjouissante perspective. Le baron n'avait jamais été, et l'était encore moins, sous la froideur de la vieillesse, une de ces natures assez impressionnables, pour croire aux douleurs impénétrables ; et sa résolution, aussitôt prise, fut aussi vite exécutée. Il se rendit, malgré tout ce qu'il en coûtait de répugnance à ses instincts de race, chez les Bathelot, la nouvelle famille de Roland, et le regagna si bien à lui, qu'il le décida à venir, avec son fils, partager son opulence. Cette réconciliation, et le nouveau genre de vie de Roland lui ouvraient de nouveaux horizons et une destinée qu'il n'eut jamais soupçonnée, sans les événements qui furent bientôt maîtres de sa volonté.

L'existence reprise, au sein de sa famille, auprès d'une mère indifférente, et en contact journalier avec un père qu'il avait plutôt regardé comme un persécuteur à visées ambitieuses, que comme un ami partageant ses joies et ses peines, ne détruisait pas d'abord, chez Roland, l'impression pénible de sa première aventure. Les traces en parurent ineffaçables. Ni les amusements de la société, ni la dépense d'une partie de sa vie au cercle, au spectacle et parmi les compagnons de ses premières années, n'enlevèrent à son caractère la teinte de morosité et de mélancolie dont il était empreint.

La famille Du Pas passait la belle saison à la campagne, dans de ma-

gnifique et superbe château d'Agramant, à Noyel, en Normandie, et cette année, où Roland réintégra le domicile des ancêtres, rien ne fut changé à la coutume familiale. Roland suivit le baron et la baronne, avec son fils et son ami de coeur, un jeune russe, Alexandre, Kourouine, dont l'intimité remontait à plusieurs années. Ce compagnon était pour Roland plus qu'un compagnon ordinaire. C'était un frère, un inséparable, qui lui rappelait, après avoir été associé à tous les événements de sa jeunesse, le bonheur envolé, l'idylle à peine commencée et si tragiquement terminée.

Alexandre Kourouine n'était pas un inconnu parmi les commensaux du château de Noyel. De tournure distinguée, d'extraction noble, beau de figure, cet exilé volontaire avait dans ses visites à Noyel, fréquenté les familles en relations avec les Du Pas. Les Donaltier, les Morel, les De Larche et les De Blamonville l'avaient accueilli avec tout l'empressement dont on environne les exotiques, en France, et il était encore, dans cette société, le lion du jour. Il arriva même que ses visites l'amenaient à une liaison sérieuse. Une brillante jeune fille, dans tout l'éclat et la fraîcheur de ses dix-huit ans, l'aima jusqu'au point de lui jurer fidélité éternelle. De son côté, Kourouine conçut, pour Mlle Georgette Donaltier, une de ces violentes passions qui ne s'apaisent qu'avec la possession ou la mort. Mais Georgette Donaltier était ambitieuse, aimait le luxe, le faste, et sa mère, l'entrepreneuse Mme Donaltier, aidant, elle eut bientôt maugré à tous ses beaux serments. Frédéric de Blamonville, déjà mûr, personnage aussi nul que riche et haut-titré, n'eut qu'à présenter ses hommages pour être agréé et Georgette devint baronne de Blamonville.

Kourouine ressentit cruellement ce terrible coup, et il ne s'en consola

pas. Il se livra au jeu, perdit ; il se livra au plaisir, s'usa vite, et bientôt ne fut plus lui-même. Il ne lui resta, pour donner quelques rayons de soleil à son existence flétrie que l'amitié, si peu expansive, mais durable de Roland, et, ce qui valait mieux, la sympathie toute de dévouement et de bon conseil d'une héroïne de vertu, Catherine de Larche, amie de Georgette.

Catherine de Larche, orpheline, et élevée par un oncle égoïste, capricieux et avare, avait appris le dévouement à l'école du sacrifice de soi-même, de la peine de tous les jours. Elle avait soigné le vieillard avec la tendresse d'une sœur de charité, se pliant à ses volontés, et pour récompense, n'avait reçu que des témoignages de froideur ou d'indifférence de cet homme dont les sentiments paraissaient s'être éteints. Catherine de Larche n'avait jamais connu les joies d'un amour partagé. Elle souffrait de son isolement, de sa solitude et éprouvait cette soif de bonheur, commune aux âmes d'élite. Par une de ces bizarreries du hasard aussi étranges qu'incompréhensibles, elle n'avait jamais considéré Kourouine autrement que comme un objet de pitié qui avait besoin de tendresse, et, malheureuse elle-même, elle lui avait toujours été une consolatrice de puissant secours. Il y avait même état d'âme entre ces deux amis. Kourouine aimait sans espoir, Catherine de Larche, on devait le soupçonner, avait aussi son amour, mais cet amour était caché au plus profond de son être. Dieu seul le savait.

C'est au milieu de ce cercle aussi étrange que diversement sympathique que Roland allait traîner son deuil et ses chagrins jusqu'au jour où la conquête du bonheur devait lui refaire une autre vie.

II

Pendant que Roland, toujours enchaîné par ses souvenirs, ne voyait plus, dans l'avenir, qu'un désert et une solitude, le baron, son père, avait repris, en sous-main, ses projets d'alliance pour lui. Il avait étudié Catherine de Larche et il en était arrivé à voir, en elle, l'idéal rêvé. Rien, suivant lui, ne pouvait s'opposer à la réalisation du plan qu'il avait mûri. Il était de ceux qui n'attendent pas les événements, mais vont au devant. Quelque temps après le mariage de Georgette, il s'était présenté chez M. de Larche et lui avait demandé la main de Catherine, pour Roland. Mais sa proposition, formulé avec trop d'exigences de dot, avait été mal accueillie par son avare voisin. Lôt au retour de sa visite, le baron avait perdu beaucoup de son assurance. C'est à ce moment que Roland, engagé dans un entretien avec la baronne Du Pas, où la question de son mariage avec Catherine était débattue, pour la première fois le vit entrer.

—Voilà ton père qui rentre ! annonce la baronne.

C'était bien le baron, en effet, son chapeau haut de forme à la main, l'attitude aussi grave mais moins assurée qu'au départ. Il avançait lentement dans le salon, prolongeant ce silence inquiétant qu'il aimait à laisser régner autour de lui.

Oubliant les méfaits du petit Alexandre, Roland était pris d'une crispation intérieure, Mme Du Pas d'une légère défaillance. Enfin, le baron posa son chapeau sur une console, s'assit au coin du canapé et, de la façon la plus naturelle :

—Je suis donc allé à Larche, dit-il ; j'ai fait la demande...

—Vous avez fait cela sans mon aveu ? s'écria Roland indigné. Vous m'avez engagé ?...

Il se levait, fumeux. On le bernait,

décidément, on forçant sa volonté, mais cela ne serait pas !...

Remuant la main, le baron le fit taire, l'invita à s'asseoir, et acheva avec ironie :

—Que M. de Larche a absolument repoussé.

—M. de Larche refuse ?

Roland se levait de nouveau. On le dédaignait ! on mettait obstacle à son projet !... mais... mais... Balançant entre deux colères, il fut bien près de dire, cette fois, que cela serait tout de même.

Le baron, ayant passé sous silence certains détails personnels de son entrevue, qui restèrent toujours dans l'ombre, rapportait le dernier mot de M. de Larche, "un gentilhomme, soit, mais perdu par l'esprit moderne... et qui avait, sur les alliances, de singulières théories".

—C'est insensé ! ça ne tient pas sur ses pieds ! s'était-il crié, lorsque, en termes choisis, le baron eut manifesté ses ambitions paternelles. Laissez donc ce pauvre garçon à ses instincts qui le portent vers des jolies femmes et la liberté ! Ma nièce n'est pas à son goût, il l'a prouvé. Elle l'embêtera à mourir, il l'effarouchera à la rendre folle. Les atteler réussirait mal et coûterait cher. Quant à moi, ma conscience et ma situation me défendent de donner ni un sou ni mon consentement.

—On peut s'en passer ! dit Roland, rageur.

—Se passer de dot ?... Oh !... protesta le baron, troublé dans son rêve, presque au moment d'y renoncer, ce qui détermina Roland à le ressaisir avec énergie.

—Ce ne serait pas une question d'argent qui m'arrêterait, dit-il. J'aurais même plaisir à donner une leçon à M. de Larche, qui se croit, avec sa langue, capable de tout faire ou de tout empêcher.

—Je me figure qu'au fond il tient

énormément à garder sa nièce, opina le baron.

Séduits par une même tentation de controverse, le père et le fils s'oubliaient l'un l'autre pour un adversaire commun, se sentant même enclins à prendre des alliés.

—Au bout du compte, remarquait Roland, il n'y a que Catherine à consulter. Elle est en âge et en position de savoir et de faire ce qu'elle veut.

—Ta mère pourrait s'entendre avec elle, proposa imprudemment le baron, dont l'offre bienveillante changea aussitôt les dispositions de Roland qui se reprit à grommeler :

—Vous ne m'avez que trop engagé déjà ! Pourvu que M. de Larche n'ait rien dit à Catherine !

Pendant deux jours encore, il tergiversa ainsi, discuta, se débattit, avec des reculades dès que la chose lui semblait facile, et des retours dès qu'elle paraissait impossible. Enfin, un certain mercredi, jour de marché, à Noyel, où le bruit était venu jusqu'à Saint-Agramant d'une séparation imminente entre la nièce et l'oncle, aux torts de celui-ci bien entendu, il dit à sa mère, d'un ton de reproche acerbe :

—Ainsi vous laisserez partir Catherine sans rien avoir tiré au clair !

—Mais je me demande pas mieux que de lui parler !... Je suis toute prête !... balbutiait la baronne, saisie.

Sur un signe du baron, elle se précipitait vers son appartement. Quand elle revint avec sa pelisse fourrée et son vieux chapeau de paille noire, Roland était seul, faisant les cent pas dans le salon.

Il s'arrêta devant elle :

—Et qu'allez-vous lui dire, ma mère ? demanda-t-il.

Ses traits étaient bouleversés, sa voix si altérée, que Mme Du Pas se sentit atteinte d'une hésitation, d'une

angoisse égale à la sienne, et répondit :

—Mais ce que tu voudras !... Rien, si tu veux...

Il soupira :

—Ce que je veux ?...

Son premier mariage, si l'avait décidé en une heure, avec cette fougue qui fait sauter les obstacles d'un bond. Cette fois, il se traînait, il se tâtait, incertain de lui-même et de sa volonté, supplice jusqu'alors inconnu. Puis il se redressa, rigide, âpre, vindicatif :

—Mon père m'a pris en traître, m'a engagé malgré moi. Après la démarche qu'il a faite, le marquis a certainement parlé à Catherine. J'aurais l'air, en me retirant, d'être arrêté par une question de dot. Plutôt que de faire un pareil affront à une femme que je respecte, de me conduire, en apparence, comme un goujat, je préfère encore, coûte que coûte, endosser vos promesses et me laisser forcer la main. Veuillez donc, ma mère, sonder les dispositions de Catherine à mon égard.

Il reprit haleine, puis, rabattant impitoyablement les espérances de la baronne déjà réformées :

—Mais je ne ferai pas la vilénie de tromper Catherine, de lui permettre de supposer autre chose que ce qui est, que ce qui sera toujours. Je ne l'aime pas ; je n'aimerai plus aucune femme. La vie dont je lui offre le partage est désamantée, brisée sans réparation possible. Pour tant qu'on soit habile, les choses raccommodées me valent jamais rien. Dites-le lui donc de la façon la plus explicite ; qu'elle comprenne bien qu'il faut me prendre tel que je suis, renoncer à faire même une tentative pour me changer, acceptant comme compensation le calme et la sécurité que je lui promets, les avantages matériels que vous lui ferez. Beaucoup de femmes, dans sa situation surtout, se contente-

raient à moins ; mais Catherine n'est pas Georgette, n'est pas une autre. Ce sont justement ces délicatesses peu communes que je lui reconnais qui m'avaient fait la distinguer, songer à elle dans un instant d'abattement, de faiblesse ; cet instant est passé, et je me rends compte qu'elle est trop au-dessus du rôle inférieur que nous lui assignons. Pour racheter l'imprudence commise par mon père, je dois à Catherine de lui faire ma proposition ; elle se doit de la refuser. Je l'estime assez pour être sûr de ce refus qui arrangera tout. Ne vous préoccupez donc pas, chère maman, de cette démarche de courtoisie pure dont le résultat nous est connu d'avance et dont, grâce à vous, la forme, je le sais, me laissera rien à désouer. Vous allez réparer nos bévues. C'est difficile, mais, entre mon père et moi, vous vous êtes habituée à la tâche !

Si habituée qu'elle fût, la baronne regimbait :

—Mais je ne pourrai jamais dire à cette pauvre enfant des choses aussi cruelles, des choses qu'on ne dit pas à une femme !

Plus morte que vive, elle se laissait néanmoins hisser dans la voiture qui la ballotta, avec ses tristes pensées, sur le chemin de Laroc, rocailleux de toutes les manières.

Son absence fut plus longue encore que celle du baron. À l'heure accoutumée, on avait porté les lampes au salon, amené l'enfant qui jouait, cette fois, avec la bague armoriée de son grand-père, tandis que Roland se levait, se rasseyait, quittait et reprenait ses journaux, en proie à un énerve-ment jamais encore aussi manifeste.

Le dîner était déjà en retard quand la baronne effectua sa rentrée, nullement solennelle. Tremblante, elle se glissa jusqu'à son fils, et, suppliante, tâchant de se faire pardonner sa maladresse, articula :

—Roland !...elle...elle accepte !...

Roland ne dit pas un mot. Complétant son récit tout d'une haleine, la baronne ajoutait :

—Seulement, elle veut te parler. J'ai dit que tu irais la voir demain à deux heures...

Machinalement, Roland regarda sa montre, semblant compter ses dernières heures de liberté. Puis, se baissant, il prit son fils dans ses bras, sortit du salon et monta jusqu'à sa chambre.

Là, il s'assit, mit sur ses genoux l'enfant qui se taisait, s'immobilisait, impressionné peut-être par la demi-obscurité de la pièce qu'éclairaient bizarrement la pleine lune à la fenêtre, le grand feu dans la cheminée.

Longuement, il regarda son fils. Le sera contre lui avec une tendresse emportée que jamais encore il ne lui avait témoignée.

C'était l'heure crépusculaire où les ombres surgissent, se lèvent, commentent leurs nocturnes nantises. Entre eux deux, quelqu'un était venu, quelqu'un demeurait que l'enfant ne voyait pas, mais que Roland voyait, qu'il lui était doux et poignant d'évoquer, pour s'expliquer, se justifier, se lier par un dernier serment.

—Clémence, ma pauvre chérie ! mon unique bien-aimée !

Il avait dit ces mots à demi voix.

Et si la mémoire des tout petits, comme une glace non encore éteinte, ne laissait pas s'évanouir les images, Alexandre Du Pas aurait pu se souvenir d'avoir, une fois dans sa vie, vu pleurer son père.

III

Quelles qu'eussent été, depuis la veille, ses hésitations et ses perplexités, Roland, à deux heures précises, entra dans le salon de Larche, où le manqué, véritablement souffrant

ce jour-là, avait laissé vacante sa place au coin du feu.

—Voulez-vous vous mettre là, dit Catherine à Roland, en lui désignant cette même place.

Ce grand fauteuil de malade, favorisant une attitude grave, ferait bien dans la scène, cette scène que, depuis la veille, Roland avait cherché à se décrire de différentes façons, se préparant, à toute éventualité, un maintien digne d'une politesse froide. En ces dernières heures, Catherine avait perdu tout le terrain précédemment gagné : il ne voyait plus en elle que la créature de ses parents, leur associée, travaillant pour eux, comme eux, plus habilement qu'eux, contre sa liberté, si bien qu'il était pris, bien pris, et il s'irritait de la retrouver telle qu'à l'ordinaire, toute naturelle, pas plus intimidée qu'émue, ne semblant ni surprise, ni honteuse, ni triomphante du succès de ses combinaisons.

—J'ai beaucoup à vous remercier, commença-t-il, avec un respect crémonieux.

Ayant perdu le droit d'exprimer un reproche, une plainte, autre chose que des remerciements, il lâchait d'exhaler, dans ces remerciements, un peu de sa mauvaise humeur, ce qui n'était pas facile.

—Ne me remerciez pas encore, répondit Catherine avec sa même aisance souriante. Votre mère a dû vous dire qu'avant de donner aucune réponse définitive j'avais besoin de causer avec vous. C'est pourquoi je vous ai prié de venir aujourd'hui, ce qui a pu vous paraître un peu en dehors des usages.

—Je suis si en dehors des usages moi-même !... remarqua-t-il avec intention.

Pour cette entrevue de fiançailles, il s'était appliqué à rendre son deuil aussi ostensible que faire se pouvait, enredingoté et cravaté de noir, tenant

entre ses gants de Suède mat, son chapeau entouré d'un large crêpe.

Très sensive dans sa toilette havane, qui, avec son teint délicat et ses cheveux de blonde, formait un ensemble discret, plutôt terne, Catherine venait de s'asseoir en face de lui, non à côté, ayant l'air d'attendre une explication plutôt que de vouloir faire ou provoquer des confidences, et elle reprenait :

— Votre pauvre mère a déjà eu tant de peine à me transmettre vos commissions qu'il eût été vraiment trop dur de la charger des miennes, et ce n'est pas mon oncle que je puis placer entre nous. Dans les circonstances graves, tenir trop de compte des formalités serait puénil et dangereux.

D'une inclination de tête approbative, Roland reconnut la validité de ces excuses qu'elle compléta en ajoutant :

— Avant de s'engager, il faut se bien comprendre ; c'est le seul moyen d'éviter, pour l'avenir, tout malentendu et tout reproche.

— C'est bien ce que j'ai pensé, déclara froidement Roland.

Les préliminaires se trouvaient achevés, et la galanterie l'obligeait à assumer les difficultés du début.

— Ma mère a dû vous renseigner sur mes intentions et mes dispositions, commença-t-il avec effort. Je suis prêt à vous en refaire l'exposé...

Et, tombant dans les subjonctifs, écueils des orateurs troublés, il poursuivit :

— Puisque vous avez désiré que je vinsse moi-même... quoique je n'eusse pas grand'chose à vous apprendre...

— Oui, dit Catherine, le repêchant charitablement, malgré les réticences bienveillantes de Mme Du Pas, je crois avoir compris vos sentiments, et je dois vous dire tout d'abord que je n'en suis ni surprise ni blessée.

— Il y a un an à peine que j'ai perdu ma femme, reprit Roland, les yeux

fixés sur le crêpe de son chapeau, une femme que j'aimais, la seule que j'aie aimée. Je ne suis pas consolé et je crois que je ne pourrai jamais l'être. J'ai voulu que vous le sachiez.

— Mais je le savais.

En effet, il lui avait déjà montré la plaie de son cœur, prenant de bonne foi pour une sympathie généreuse cette complaisance perfide avec laquelle elle flattait ses maux, usait de tous les moyens propres à l'attirer à elle, faisant servir le souvenir même de la pauvre morte à son projet de succession.

Mais pourquoi l'avoir envoyée, cette succession si peu enviable ? Pourquoi ce dévouement jeté sur lui, cet acharnement à le conquérir à tout prix, même au prix de la dignité, de la bonheur ?

Est-ce que Catherine l'aime ?

Quelque chose s'émut en lui. Le ton adoucissant la question qui allait être dédaigneuse :

— Et rien de tout cela ne vous arrête ?

— Non Roland, au contraire, c'est cela qui me décide.

— Ah ! fit-il, désolé.

Il y eut un petit silence, puis elle expliqua :

— Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, mon pauvre Roland, dans une situation ordinaire. Chacun de nous a trop souffert de son côté pour conserver de grandes illusions ou de grandes espérances, et si notre réunion nous donnait la paix, ce serait à peu près tout ce que nous pouvons attendre du sort.

Elle exposait les choses avec une exactitude sèche, implacable, où se reconnaissait la méthode du marquis ; et Roland, qui s'était mis en garde contre des raisonnements spécieux, des effusions sentimentales, se trouvait tout de même pris au dépourvu par la simplicité pratique de ce langage.

— La vie que vous menez chez vos

parents, précisa Catherine, ne vous convient guère ?

—Pas du tout ! s'exclama-t-il, recouvrant sa vivacité.

—C'est la seule raison qui vous détermine à vous en faire une autre ?

—La principale raison.

Facilement entraîné à être sincère, il développa :

—Vous savez ce qu'à été mon mariage, quelles difficultés on m'a créées, ce que j'ai souffert, sans jamais regretter ce que j'avais fait. Entre ma famille et moi, l'antagonisme a duré trop longtemps pour que la fusion puisse redevenir complète. Quelque bonne volonté que nous y mettions, nos pensées, nos actes ne concordent plus, nous ne pouvons nous coudoyer sans nous gêner. Or, il m'est impossible de supporter cette contrainte, impossible aussi de vivre seul. Je veux quitter mon père et garder mon fils. Il me faut donc un intérieur, et, pour un homme, il n'y a pas d'intérieur sans une femme.

—Comme je veux, moi, quitter mon oncle, avoir une situation personnelle, et, pour une femme, il n'y a pas de situation sans un mari.

Ils se regardaient face à face, chacun confessant l'égoïsme de ses aspirations avec une franchise qui en rachetait la bassesse, une réciprocité qui en atténuait l'offense. et Roland, non dépourvu du sens de la justice, faisait un retour sur lui-même, commençait à comprendre un peu Catherine, à l'excuser d'être venue à lui par nécessité comme il venait à elle, comme vont généralement l'un à l'autre les gens qui se marient, avec cette différence que ceux-ci ont la délicatesse de ne pas se le dire. Leur sincérité brutale, à Catherine et à lui, avait indéniablement une sorte de grandeur, était plus noble et, au fond, plus flatteuse.

Roland se déridait un peu. Et comme machinalement, en guise d'inter-

mède, Catherine tirait son fauteuil plus près de la cheminée, présentait ses mains à la flamme, machinalement aussi il fit de même.

Là, dans ce vis-à-vis correct et amical, au coin du feu, on aurait pu les prendre, de loin, pour un vieux couple d'amis ou d'époux, causant affaires, politique, ménage, tout ce dont on cause enfin quand on ne parle plus d'amour.

—C'est étrange ! songea vaguement Roland.

De la nouvelle place où il était, son regard s'était fixé sur une des fenêtres du paravent japonais de M. de Larche, où se détachait, grandeur nature, un bonhomme en robe jaune, aux yeux en coin, à la grimace exotique, qui s'éventait d'un air fat, et, de ce bonhomme, une réminiscence venait de surgir. Neuf ans plus tôt, un jour d'automne, venant faire ses adieux, avant la rentrée de l'École de droit, Roland avait, dans ce même salon, trouvé Catherine ainsi, toute seule, près du feu ; et cette occasion, la séparation imminente, une semonce qu'il venait de recevoir de son père, un costume de cheval couleur fauve qui devait le rendre irrésistible, lui avaient inspiré soudain l'idée d'une déclaration. Un peu naïf, il cherchait son préambule, s'éventant avec un écran pour se rafraîchir la tête, et cela allait venir, cela venait, quand, malencontreusement, le marquis avait paru sur le seuil, s'écriant :

—Tiens ! c'est vous, Roland ! Avec votre tête noire, votre habit jaune et votre écran, je vous prenais pour mon Japonais décollé !

Abattu par cette comparaison, Roland avait emporté le secret de son amour malheureux, et il l'avait si bien perdu en route qu'aux vacances suivantes il ne lui en restait plus rien. Le souvenir retrouvé paraissait lointain, aussi effacé, aussi flétri que le

Japonais de papier, et Roland, néanmoins, ne pouvait s'empêcher de réfléchir à ce qui serait advenu, si jadis, ce témoin discret fût seul resté en tiers dans la conversation. Halluciné pendant une seconde, il se figura qu'il en avait été ainsi. L'aveu s'était achevé, le consentement donné ; le simple roman de jeunesse avait eu son épilogue normal. En rêve, les époques se confondaient ; ce n'était pas hier que Catherine avait dit oui, c'était neuf ans plus tôt, et ils se trouvaient, non à aujourd'hui, mais à vingt ans plus tard, dans la pâle lune de miel des noces d'argent.

Nullement suggestionnée, elle, Catherine remit en place les dates et les faits ;

—Vous voyez donc, Roland, que nos exigences concordent à peu près, et si quelque point vous restait à éclaircir, vous auriez tort d'hésiter à me questionner puisque nous avons pris le parti de tout sacrifier à la vérité, même la politesse.

Roland la regardait toujours. Elle avait les mêmes cheveux de lin, presque le même visage qu'autrefois ; leur jeunesse à tous deux durait encore, et c'était encore de fiancailles qu'il s'agissait, mais, dans ce retour du sort, quelles ironiques conformités, quelles amères différences !.... et, vexé, attristé, de mauvaise humeur :

—Oui, dit-il, quelque chose me surprend, Catherine : un mari vous est indispensable, cela s'explique, mais pourquoi le choisir si mal ? Vous pouviez trouver mieux que je ne vous offre, une affection plus entière, un bonheur plus complet.

—Et si c'est justement cette affection, ce bonheur que j'ai redoutés, repoussés jusqu'ici ?

—Ah ! fit-il de nouveau, plus étonné que la première fois.

D'un mouvement nerveux dont elle ne fut pas maîtresse, Catherine s'é-

tait levée, et, à la hauteur de ses yeux, Roland ne voyait plus que cinq petits doigts blancs battant le marbre de la cheminée, tandis que Catherine continuait, un peu d'agitation dans la voix :

—Jamais je n'aurais songé à me marier si je ne vous avais trouvé tel que vous êtes, et, pour vous, il fallait bien que je fusse telle que je suis. A quelle autre femme, à quelle autre jeune fille auriez-vous osé dire : "Je ne vous aime pas, mais j'ai besoin de vous. Donnez-moi votre vie pour que je m'en serve, que je vous utilise comme gouvernante de ma maison, de mon enfant, remplaçante chargée, auprès de mes parents, des devoirs qui m'ennuient, car vous ne serez jamais pour moi davantage ; il n'y avait dans mon cœur qu'une place qui est prise. Consacrez-vous donc, même sans une illusion, à mes malheurs passés, à mes fantaisies à venir, car, si la femme honnête perd sa liberté, l'honnête homme a soin de garder la sienne" ? Quelle autre se serait prêtée à cette combinaison, excepté moi qui la trouve acceptable précisément par ce qu'elle aurait d'inacceptable pour tout le monde, car, pas plus que vous, je ne puis avoir les visées, je ne suis dans le cas de tout le monde. Vous avez dû le pressentir.

Il n'avait rien pressenti du tout, et, éméché à son tour, quittait son fauteuil de valétudinaire, transformé en une véritable sellette. Ces paroles mystérieuses de Catherine, si peu en rapport avec la façon tranquille dont elles étaient dites, avec le caractère de celle qui les disait, résonnaient à son oreille, vibraient d'une façon inconnue, troublante. Il crut d'abord à une plaisanterie hors de mise, puis appréhenda une découverte.

Mais que pouvait-il ignorer d'elle ?

Il l'avait toujours connue, toujours vue réservée, raisonnable, presque à l'excès, mesurant avec la même jus-

tesse ses mots et ses actes. Maintenant encore, elle était sérieuse, ne s'exaltait, ne se moquait sûrement pas ; ce à quoi elle faisait allusion était donc positif. Une singularité la mettait à part des autres, elle si peu singulière en apparence, et cette singularité, qui ne pouvait résider dans sa personne, devait se trouver dans les événements de sa vie.

Quels événements ? Une heure plus tôt, Roland se serait chargé d'en faire l'historique très simple : mort prématurée des parents, jeunesse monotone, opprimée, dans un vieux château peu accessible, sous la garde d'un vieil oncle peu naïf. Pour sérieuse aventure, avoir, à son insu, été, pendant six semaines de vacances, le très pur idéal d'un bachelier, guide plus instruit qu'elle des choses de l'amour.

Mais, depuis le bachelier, des années de séparation s'étaient écoulées, que chacun d'eux avait pu mettre à profit. Et le trouble de Roland croissait, prenait un caractère très désagréable, tandis que Catherine continuait, se pressant, s'excitant comme lorsqu'on veut en finir avec une explication difficile :

— Comment me formaliserais-je de vos répugnances, de vos scrupules, quand je ressens les miennes ? On ne dispose pas de ses affectives par calcul, on ne peut les abdiquer parce qu'on en souffre, les reprendre pour les mieux placer. Dans les choses du cœur, tout raisonnement est inutile, toute violence sacrilège, toute transaction honteuse. Pour peu que l'on ait de délicatesse, on n'aime pas à demi : on donne tout pour toujours, en une fois, et on ne peut, par conséquent, aimer une seconde fois. Je l'ai toujours éprouvé comme vous.

Il n'avait peut-être pas formulé une conception aussi idéale, aussi abstraite, aussi nette surtout, mais à présent que celle-ci lui était soumise, il ne pouvait que l'approuver. Néan-

moins, il restait sombre, et reprenait, avec plus d'impatience qu'il n'eût fallu :

— Ce que vous dites est vrai ; mais comment cela pourrait-il s'appliquer à vous comme à moi ? Qu'est-ce qui aurait pu troubler votre vie comme la mienne, y mettre le même irréparable ?

Catherine eut ce jeu de physiognomie assez souvent répété : un petit frémissement narquois faisant se relever les narines, tandis que la bouche restait sérieuse, triste même, avec un pli d'amertume au coin.

— On s'occupe de ses propres peines, Roland, et on ne songe pas à deviner celles des autres. Souvent on ne le pourrait pas. Je ne vous ai jamais dit des miennes, mais, moi aussi, comme vous, j'ai aimé quelqu'un ; je l'ai tant aimé que je ne me sens pas capable d'en aimer un autre après lui. Oh ! soyez tranquille, ajouta-t-elle en voyant Roland démonté. C'est seulement une pensée que j'ai eue, que personne, pas même lui, n'a pu soupçonner. Vous trouverez peut-être que ce n'est pas grand'chose qu'une pensée pour remplir toute la vie, mais, à une femme, à moi, cela peut suffire, et vous ne me blâmez pas d'être encore plus scrupuleuse que vous.

Il aurait dû même la féliciter tout haut, tout de suite, mais il était en distraction.

Tandis qu'elle parlait de "lui", un éclat fugitif avait, pendant une seconde, animé, transformé Catherine, et il venait de retrouver en elle quelque chose de ce qu'il y avait vu jadis, qui avait disparu depuis et dont il avait senti vaguement l'absence, quelque chose d'indicible, un scintillement, une palpitation, une effervescence de jeunesse, cette fraîcheur passagère de de qui est tout neuf, dont le premier contact rude de la vie ternit le visage, et, aux yeux inconscients de Roland, c'était, bien plus que les an-

mées, la perte de ce quelque chose, autrefois possédé, qui avait changé Catherine. Si, pour le lui rendre, une pensée, devenue un souvenir, avait suffi, c'est que, chez elle, l'imagination, le sentiment pur étaient de force à dominer tout, le rêve à tenir lieu de réalité.

Mais Roland ne songea pas à la psychologie, ne songea à rien, ne trouva que ce mot, d'un empressement brutal :

—Et... il est mort ?

Les lèvres de Catherine tremblèrent un peu en répondant :

—Je n'en sais rien... J'espère que non !

Sur elle, passa encore comme un rayon affaibli, puis tout s'effaça : ses vingt-six ans revinrent, son pli un peu amer au coin de la bouche, sa sérénité un peu morne, et, avec son visage éténu, sa toilette sobre, sous la clarté terne du jour de novembre, elle ne fut plus que la personnification gracieuse, douce et incolore, d'un avenir apaisé, fait de raison et de résignation.

Selon son habitude, pour s'aider à réfléchir, Roland se mettait à marcher de long en large. Mieux aurait valu peut-être qu'"il" fût mort, mais des relations aussi lointaines, aussi discrètes que celles arduées par Catherine, auraient pu donner prise tout au plus à une jalousie d'amoureux, dont Roland était incapable. Une fois passée l'impression désagréable, instinctive à tout homme en apprenant qu'un autre homme lui est préféré, même lorsqu'il ne se soucie pas de la préférence, Roland devait reconnaître que le hasard avait fait, en sa faveur, un coup de maître, donné à ses doutes et à ses scrupules, une solution inespérée.

Envers Clémence, il pouvait rester fidèle sans devenir injuste envers une autre, sans avoir à se défendre contre la fatigue ou l'attendrissement.

L'amour qu'il ne pouvait donner, Catherine ne le demandait pas, n'en savait que faire.

Tout se trouvait pour le mieux, car, sans amour, mais avec assez d'estime, d'affection, de philosophie pour rendre possible le support mutuel, on n'en fait parfois que meilleur ménage.

—Vos sentiments sont libres, Catherine, dit-il enfin. J'ai toute confiance en votre amitié, et je ne me reconnaiss pas le droit de prétendre à plus.

—C'est tout ce qu'il me fallait, répondit-elle avec un petit sourire de satisfaction. Je sais aussi que je peux me fier entièrement à votre loyauté, à votre délicatesse. Je vous remercie.

De quoi le remerciait-elle ? Il eût treuvé, au traité conclu, une clause qu'à première lecture il n'avait pas bien comprise.

Catherine ajoutait :

—De mon côté, je vous promets de me dévouer entièrement à vous, à votre enfant, à votre famille, de faire pour vous tout ce qu'on peut faire par amitié.

La réserve s'indiquait clairement. Avec une droiture, une logique plus catégoriques—Roland songea "plus naïves"—que sa droiture, sa logique à lui, Catherine n'avait pas même supposé que, par amitié, c'est-à-dire sans amour, tout fût possible, que le sentiment vrai ne fût pas inséparable de ses manifestations, pût être remplacé par un autre.

Il se troubla.

À l'idée de franchir certaines limites, il avait bien, lui, protesté, souffert, reculé, mais en demeurant dans le vague de l'hésitation, sans nettement se promettre de ne les franchir jamais.

—C'est-à-dire que nous devons rester amis... rien de plus...? demanda-t-il.

—Cela va sans dire.

Les yeux étonnés de Catherine se

levaient sur les siens, et elle acheva, très doucement :

— Puisque vous ne m'aimez pas !

— Et que vous ne m'aimez pas davantage, répliqua Roland, avec une amertume déplacée mais naturelle, car, en se décidant à ne plus faire d'heureuses, l'homme ne croit pas pouvoir renoncer à faire des victimes.

Il demeura un moment silencieux, luttant contre une révolte inavouable de son orgueil masculin, un froissement, plus inavouable encore, de sa vanité d'affligé, et ce fut cette vanité peut-être qui le détermina : il ne voulut pas laisser Catherine l'emporter sur lui en constance héroïque, en regrets inaltérables :

— C'était donc là votre condition, Catherine, et vous me croyiez capable de vous contraindre en quelque chose ? Soyez tranquille sous ce rapport.

Il fit encore une fois le tour du salon et, revenant vers elle ;

— Dans votre intérêt, parce que j'ai naturellement plus d'expérience que vous, je me permettrai cependant un avis, une remarque. Avez-vous pensé que vous vous placiez dans une situation extraordinaire, et que les situations extraordinaires sont toujours difficiles et dangereuses ?

— Pour les gens ordinaires, conclut-elle de son même petit ton décidé. Mais, Roland, je ne vois pas pourquoi nous serions obligés d'être des gens tout à fait ordinaires, de nous déterminer d'après de petites vues, de petites idées que nous ne partageons pas. Jusqu'ici, vous n'avez jamais, que je sache, adapté les préjugés des autres pour règle de conduite.

A tout, elle avait réponse. Chaque fois, elle le mettait en opposition avec lui-même, se montrait plus sincère, plus conséquente que lui, plus indépendante des idées fausses, reçues dans le monde, qu'il combattait en théorie sans parvenir, dans la prati-

que, à se dégager complètement de leur influence ; et, abjurant toute arrière-pensée, il prit dans sa main la petite main de Catherine :

— Ainsi, c'est donc convenu, prononça-t-il. Nous voilà associés pour la vie ?

— Pour la vie, répéta-t-elle, presque indifféremment.

Roland eut un dernier sursaut.

Leurs mains venaient de se quitter, et, en retirant la sienne, il avait heurté du coude le paravent qui oscillait. Le Japonais jaune parut d'abord tomber à la renverse, ensuite saluer ironiquement à l'énoncé de cette promesse, si différente de celle que, neuf ans plus tôt, il avait failli recueillir, et ce fut lui peut-être qui suggéra à Roland cette addition restrictive :

— Nous ne sommes pas bien vieux encore. Si vous veniez à changer d'idée, Catherine... ?

— Si je vous aimais et si vous m'aimiez, dit-elle, paraissant ne pas trouver la seconde éventualité plus invraisemblable que la première. Eh bien ! nous nous le dirions aussi franchement que nous nous sommes dit le contraire. Mais pourquoi supposer cela... le désirer ? Nous sommes bien ainsi.

Tout était donc prévu, réglé, et, à côté d'elle, sur le canapé, cinq minutes après leurs fiançailles, Roland ne trouvait déjà plus rien à lui dire, retena là, cependant, par un certain bien-être qu'il ressentait.

Devant lui, la vie ne s'entr'ouvrait plus béante, ténébreuse, ainsi qu'un chemin obscur, peut-être sans terme, ou un trou noir sans fond.

Sous une clarté grise, aube ou crépuscule, sa route se dessinait toute droite, trop droite, plantée régulièrement de peupliers, propre, sûre, carrossable ; point pittoresque, il est vrai, mais on ne peut tout avoir...

Et puis, il y avait du pittoresque tout de même dans ce singulier départ

à deux, cette notion flatteuse de ne pas être des gens ordinaires, comme disait Catherine.

Roland se sentit de force à tenir tête à tout.

—Dois-je monter chez votre oncle, interrogea-t-il, et lui faire la demande ?

—Comme vous voudrez, mais votre père l'a faite déjà, et a reçu la réponse.

A l'idée du choc qui avait dû avoir lieu entre ces deux puissances adverses, Catherine ne pouvait réprimer un sourire. Maintenant elle avait recouvré sa gaieté habituelle. Les grandes résolutions prises la satisfaisaient, et, comme aux natures vraiment fortes, ne lui laissaient aucun trouble.

—M. de Larche a été absolument négatif, observa Roland. Croyez-vous que je le trouverai ailleurs disposé ?

—Beaucoup plus mal. Il fait sa sieste, et, le réveiller pour être remis aux prises avec sa goutte qui le tourmente et une affaire qui le contrarie, ne l'incitera pas à la bonne humeur. Je lui parlerai, si vous voulez, cela vous épargnera quelques ennuis.

—Que vous subirez à ma place !

—Oh ! moi, fit-elle, j'y suis habituée. C'est plus que des ennuis que j'ai eu à subir de la part de mon oncle !

Un lien extérieur, familial, fraternel au moins, unissait désormais leurs vies, et Roland se crut en droit de demander :

—Il ne vous aime donc pas ? Comment cela se fait-il ?

—Vous devriez le savoir, répliqua-t-elle avec une gaieté souriante qui était toute accrétée à la réplique.

Mais cette gaieté même, cette accoutumance aux rigueurs de la vie, émut Roland. Il songea que Catherine n'avait vraiment pas de chance, et, spontanément :

—Moi, je serai toujours bon pour vous, Catherine, promit-il.

—Vous serez bon pour moi comme pour toute autre, parce que vous êtes bon. Mais mon oncle n'est pas bon, ou plutôt il ne veut pas l'être, de propos délibéré, parce qu'il y trouve, sans doute, des inconvénients. Je l'aimerais mieux, je crois, si ses défauts étaient naturels.

—Et tel qu'il est ?

—J'ai pour lui l'attachement de l'habitude, et je crois ne lui devoir que des égards.

—Alors, au besoin, vous vous passez de son consentement ?

—Nous n'en viendrons pas là. Mon oncle ne cherche qu'un prétexte pour ne pas me doter et vous n'avez acceptée pauvre.

Aucun des avantages offerts ne lui avait échappé. A la délicatesse d'un sentiment exclusif, s'unissait, chez elle, un esprit éminemment pratique, réaliste, qui, sur tout le reste, lui faisait voir juste, trop juste. Son cœur avait été gelé : sa force était la résistance rigide et froide de la glace.

Elle ne s'échauffa qu'une minute, au moment du départ, en disant à Roland :

—Mme Du Pas viendra demain ?... ou plutôt j'irai à Saint-Agramant. C'est dimanche, mon jour de visite, et je ne sais pas pourquoi je renoncerais à aller voir votre mère parce qu'elle va devenir la mienne ! Et puis, vous me présenterez votre petit Alexandre ; vous me le cachez toujours, mais il est un peu à moi, à présent, et je le réclame, je le veux !

Rien en Catherine ne trahissait l'effort de vertu ou de politesse, l'arrière-pensée, naturelle à la belle-fille, à la belle-mère, que le devoir est une pilule et qu'il faut l'avaler, certaines se disent l'esquiver ; elle paraissait heureuse, fière, avide de cette tâche filiale et maternelle qu'elle avait toujours enviée peut-être et regrettée, et elle gardait cette même physiognomie éclairée, tandis que, debout sur

le perron, elle écoutait s'éloigner la voiture de Roland. Elle pensa sans doute à autre chose, car elle restait là encore que, depuis longtemps, la dernière vibration s'était éteinte dans la lourde atmosphère bruyante de novembre.

—A mon oncle, maintenant ! dit-elle, se secouant tout à coup.

En soupirant trois ou quatre fois de suite, le marquis venait de manifester son réveil et sa mauvaise humeur. Catherine se présentant la première, il l'apostropha :

—On ne peut donc pas avoir une minute de repos ! Les portes qui battent, des roues qui grincent sur le sable ! Ne dirait-on pas que tu reçois la cour et la ville ! Tout ça parce que nous sommes sur le chemin des étables, et que cette sottise de Georgette s'arrête ici pendant que son idiot s'en va à "ses anciennes amours", comme elle dit, ne croyant pas si bien dire ! Il faut pourtant qu'elle s'ennuie bien chez elle pour s'ennuyer moins chez nous !

Depuis quelques semaines, M. de Larche avait beaucoup changé : il avait trouvé moyen de se réduire, de se ratatiner encore, et son esprit, comme un liquide en ébullition dans un vase qui ne peut plus le contenir, débordait, s'épanchait de tous côtés, avait des échappées irraisonnées, capricieuses, des boutades à tort et à travers. En pendant cette mesure, cette justesse de visée qui faisaient sa force, le marquis était devenu plus insupportable mais moins dangereux, et, tout en se retournant sur sa chaise longue, où son asthme d'un côté, sa jambe de l'autre, ne lui laissaient pas une position tolérable, il se contentait d'invectiver Georgette.

—Qu'est-ce que tu peux lui dire quand elle est là ?... Et qu'est-ce qu'elle peut te dire surtout, à moins que vous ne parliez du petit moujik ?

Mais ce n'est pas encore son tour à celui-là. Le Blamonville durera bien ses trois mois. Alors qu'est-ce qu'elle vient faire six fois par semaine ? T'engager à épouser son beau-frère, ce qui fera la partie carrée... ?

—Peut-être bien, dit Catherine avec un involontaire sourire.

—Oh ! tu serais capable d'accepter ! On se moque des autres parce qu'on voit leurs ridicules et pas leur intérêt, et on fait comme eux parce qu'on voit son intérêt et pas ses ridicules. Au-dessus d'un certain âge et au-dessous d'une certaine dot, les femmes ont des goûts simples. Tu n'as jamais trouvé aussi bien que le Blamonville. Un sac sérieux, ça ne se rencontre pas sous le pas de tous les âges !

Très sûr des sentiments de Catherine, il développait sans danger ce thème qu'une jeune fille pauvre est au niveau de tous les prétendants et que ce niveau est fort bas ; le tout agrémenté d'allusions encourageantes à ses charges de famille et à ses recettes viagères.

—Surtout ne te sacrifie pas à mon bonheur... ni à mon héritage !... La "New-York" et l'"Union" te donnent le pion. Deux bonnes petites amies, pas encombrantes, pas trompeuses, qui rendent tout ce qu'on attend d'elles. Ainsi, prends tes mesures !

—Elles sont toutes prises, mon oncle, et je ne veux pas vous importuner ni vous inquiéter davantage.

À plusieurs reprises, Catherine, poussée à bout avait parlé de séparation, et M. de Larche ne pressentait rien de nouveau.

—Soit, Va-t-en dans la famille de ta mère. Tu verras ce que ça vaut, une famille, d'un côté ou de l'autre.

—Je m'en doute. Aussi, c'est chez moi que je compte aller.

—Chez toi ?... Tu, joli chez-toi, avec deux mille francs de rente ! Juc

chambre qui sentira le moisi, dans un couvent qui sentira le beurre rance !

Cette pauvreté qui enchaînait Catherine à lui, en faisant son souffredouleur obligé, était sa garantie, qu'il ne perdait pas une occasion de faire valoir.

Mais, pour Catherine, le moment des repréailles venait.

—Non, pas dans un couvent, dit-elle.

Scs ton fit dresser l'oreille au marquis.

—A Blannoville, alors ? demanda-t-il.

—Non, à Saint-Agrandant. C'est ce que je venais vous dire.

Le marquis s'assit sur une chaise longue, serra autour de lui sa robe de chambre, repoussa en arrière son bonnet de velours, et, fixant sur sa nièce ses petits yeux scrutateurs :

—Voyez-vous ça ! s'écria-t-il.

Et, tout de suite, reconstituant ce qui s'était passé :

—On a été blackboulé partout et on a décidé de se rejeter sur toi. Comme le truc du père n'avait pas réussi l'autre jour, hier on a dépêché la mère pour te séduire. Il faut croire que ce n'était pas difficile ! Tu as dit que tu réfléchirais ?...

—Oui, et je viens de dire à Roland que j'avais réfléchi. C'est lui qui était là.

Toute la figure du marquis grimaça comme jamais encore Catherine ne l'avait vu grimaacer, et, d'une voix forte qu'on ne s'attendait pas à entendre sortir de cet atome d'homme :

—Tu as fait ça, toi ? Tu l'épouses ?

—Oui, mon oncle.

—Cet être-ignoble, ce saule-pleurcur, ce cheval de corbillard !... une bonne-fontaine en marbre noir, le veuf du Malabar, Artémise en culottes, un embêteur, et un niais par-dessus le marché !... car enfin, qu'est-ce qu'il regrette ? une petite riez du tout, qu'il avait désqualifié et qui lui en aurait fait voir de grises s'il n'avait eu la

chance de la perdre ! Et tu vas donner là-dedans, dans ce mélange de cabotinage et de pompes funèbres, prendre la succession de la Bathélot ?... et la succession pas intacte encore, car il a certains goûts qu'il a prouvés, ton Roland, et dans lesquels tu ne rentres pas... Belle figure que tu vas faire !

Sans le moindre émoi, Catherine le laissait aller, attendant que son asthme lui coupât la parole, pour reprendre :

—Fort heureusement, comme vous le disiez tout à l'heure, on ne voit pas ses ridicules et on voit ses intérêts.

—Ah ! c'est par intérêt ?

—Est-ce qu'on se détermine généralement par un autre mobile ?

Trop de fois, en discours et en actions, le marquis avait affirmé ses principes pour oser se démentir, et, tentant une diversion :

—Pourquoi pas Paul l'homme, alors ? Il est plus riche...

—Mais moins présentable... J'ai aussi ma petite gloriole à satisfaire !

—Pas de veuvage, pas d'enfant...

—D'autres inconvénients qui ne valent pas mieux.

—Il n'a pas eu besoin de mettre un soupier au milieu de son nom...

—A notre époque, en république, ces choses-là comptent-elles ?

Les rides du marquis se firent de plus en plus soucieuses, irritées :

—Mais il ne t'aime pas, ce garçon ! aime-t-il enfin.

—Croyez-vous donc, mon oncle, aux mariages d'inclination ?

Le marquis haussa les épaules, et, sérieux :

—S'il te plantait là, tout de même, un beau jour ?

—Je ne serais pas plus seule que je ne le suis et je serais toujours moins pauvre.

Pour la première fois de sa vie, le marquis parut rester court. Il ôta sa calotte, s'essuya le front, puis, avec

une nouvelle grimace, aussi inconnue que la première mais toute différente, sans ironie, sans persillage, presque avec conviction :

—Tu ne peux pas penser ça : c'est trop répugnant... Tu ne peux pas le faire.

Le marquis devenait moral, presque sentimental, tout à fait vieux jeu. A temps, Catherine l'empêcha de se compromettre.

—Qu'est-ce qui m'arrêterait ? dit-elle posément. Je me règle d'après mon expérience et j'agis selon mon droit.

En deux ou trois occasions seulement, elle avait parlé avec cette décision froide, et ce qu'elle disait ainsi elle l'avait toujours fait.

Brusquement, le marquis renfonça son bonnet sur ses yeux, et se rejetant en arrière avec un ricanement :

—Si tu crois que, souffrant de ma goutte comme j'en souffre, je vais encore me donner le tracass de t'empêcher de faire des bêtises ! Pour ce qu'elles me coûteront !...

En ces rares circonstances où il avait dû céder, c'avait été toujours aussi de cette façon, sans débat, par une volte-face adroite, un changement de front inattendu, faisant ingénieusement fi du succès pour éviter la lutte.

—Ne me casse pas la tête de cette vilaine affaire. Voilà tout ce que je te demande, ajouta-t-il, simulat un bâillement, comme si une parfaite quiétude l'invitait au sommeil.

Il s'allongea, appuya sa tête sur sa main, ferma les yeux, et, en guise de congé :

—Je t'émancipe ! Débrouille-toi.

Puis, comme Catherine sortait de la chambre, il s'arracha à son repos pour crier encore :

—On ne ramasse pas les pièces de cent sous sans se baisser... Gare aux combataures !...

.....

A Saint-Agramant, Roland recevait un accueil solennel, quasi triomphal, auquel son attitude prêtait cependant médiocrement.

Sans que Catharine eût eu besoin de lui recommander la discrétion, il s'y trouvait astreint envers elle, et n'était nullement tenté d'y manquer pour sa part. Une nouvelle période s'ouvrait dans sa vie ; il en reprenait la direction, et, pour le cas où il viendrait à s'enfermer de nouveau, il voulait pouvoir au moins garder le secret de ses erreurs et de ses déceptions.

Résolu à ne pas dire la vérité, incapable d'y suppléer par des frais d'imagination, il fut, sur sa visite à Larche, d'une brièveté, d'une froideur désespérantes.

—Vous m'avez envoyé demander Catharine, dit-il : j'ai répété ma leçon. Vous lui aviez fait la sienne, elle l'a répétée aussi. Au jour et à l'heure que vous indiquerez, je serai à la mairie et à l'église. Là se borne mon rôle. On a disposé de moi comme d'une jeune Chinoise, c'est bien le moins que je n'aie ni embarras ni responsabilité.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! soupira la pauvre baronne quand il l'eût laissée sur cette déclaration. Nous avons eu tort de lui forcer la main. Je voudrais à présent rompre ce mariage où je ne vois plus que des dangers !

—Voilà bien les femmes ! déclara dédaigneusement le baron qui avait toléré, non sans peine, dans un intérêt d'ordre supérieur, la conduite malséante de Roland et se dédommageait de son endurance. On ne peut, ma chère, opérer un malade sans le faire crier, et il faut bien faire l'opération tout de même.

—Pas quand elle doit manquer !...

—Je vous réponds du succès, affirma le baron qui ne doutait jamais de son coup de main. Eh ! dans l'ancien temps, c'étaient les pères qui mariaient leurs fils. La combinaison

donnait de bons résultats ! Notre existence en est la preuve.

Il était retourné à son cabinet de travail où, pour tuer le temps jusqu'au dîner, il revit, dans d'Hoziar, les armes des de Larche, puis feuilleta la généalogie des Saint-Agramant, un vieux panchemin ; la sienne, récemment établie, y cherchant la place d'un nouvel écusson d'alliance, et comment on pourrait confondre adroitement le petit Alexandre, non encore mentionné, avec ses futurs frères et sœurs.

Le cabinet de travail était chauffé à blanc. Une forte lampe rayonnait sur le crâne du baron. Ses yeux clignotèrent, ses doigts, armés d'un grand crayon rouge, eurent un mouvement inconscient, réprimé juste à temps.

Certes, tout irait bien, puisqu'il s'était chargé de tout mener. Mais, cependant, force serait d'attendre jusqu'à l'année prochaine pour inscrire cette petite fille... une petite Emilie... Enfin !....

.....

Loin de regarder dans l'avenir, la baronne, elle, plongeait mélancoliquement dans le plus lointain du passé.

Roland parlait, l'autre jour, du sacrifice d'Abraham et s'attribuait le rôle d'Isaac... Elle s'était attendrie sur ce rôle qui n'était cependant pas le plus ingrat ! Avec une sensibilité repentante, tardive, elle s'apitoyait maintenant sur le personnage vraiment méritoire, l'innocente victime... la pauvre petite chevrete qui n'en pouvait mais, choisie comme bouc émissaire, et que, d'un commun accord, à la satisfaction générale, on avait sacrifiée pour tout de bon, celle-là !

—Qu'est-ce qu'il faudra donc que je fasse pour consoler cette pauvre Catherine ! soupira-t-elle, voyant ce rêve de repos, toujours vainement poursuivi sur les flots agités de l'existen-

ce, fuir encore une fois devant elle, emporté par la houle des tempêtes matrimoniales.

IV

Quinze jours après, Roland et Catherine se retrouvaient à l'église où, non sans peine, on était parvenu, les chevaux glissant à la montée sur la neige à moitié dégelée, l'eau et la boue jaillissant des flaques profondes, éclaboussant jusqu'aux vitres des voitures. Sous le ciel gris, le vent d'ouest se déchainait ; tout semblait vouloir se montrer hostile, soulever un dernier obstacle.

De tout, enfin, ils avaient triomphé jusque là, et ils revenaient à Larche dans le même landau, en face l'un de l'autre, sans se parler, tandis qu'à côté d'eux le marquis et le baron échangeaient des controverses aigres, désormais sans danger. Ce qui venait d'être fait, rien ne risquait plus de le défaire. Était-ce un bien ? Sauf pour le baron, la chose paraissait demeurer problématique.

Catherine était à son avantage dans sa toilette de mariée, mais les mariées n'ont pas, en général, une physionomie aussi calme, tout à fait leur physionomie ordinaire. Quelque chose d'anormal, en elles, fait partie de leur charme, ajoutée à l'intérêt de la cérémonie : une pensée secrète, une attente, une peur, un espoir qui se cache et qu'on devine. Chez Catherine, on ne devinait rien.

"Ma femme !" songea Roland avec une émotion incertaine.

Tout à l'heure, au moment où la dernière consécration, la seule impressionnante, avait été donnée à leur association, les souvenirs éveillés pendant cette messe à chacun des rites, à chacune des paroles, s'étaient accumulés, étaient retombés ensemble sur son cœur, et il avait senti sa gorge se serrer et ses jambes faiblir. Une minute, il s'était abattu sur le prie-

Dieu de velours rouge, la tête dans ses mains, surmonté, vaincu, tout à sa faiblesse humaine qu'il déguisait en une prière. C'était la curiosité qui l'avait relevé, une inquiétude mal définie, un besoin de savoir, et il avait regardé Catherine, prosternée aussi, plus longtemps, plus profondément absorbée ; il avait été presque sûr qu'elle pleurait. Maintenant, à la dérobée, il cherchait la trace de ces larmes qui ne lui importaient guère cependant, qui n'étaient pas pour lui ; mais cela occupait sa pensée, la détournait d'autre chose, comme les discussions des parents que, de temps en temps, il tâchait de suivre.

Enfin on arriva. Il fallut sortir de cet engourdissement, remuer, parler. On se devait à la représentation, déjà bien insuffisante au gré du baron.

L'assistance se composait à peu près des mêmes éléments qu'au mariage de Georgette, mais infiniment réduits, trente personnes au lieu de cent cinquante ; on recevait les mêmes robes, un peu fanées, l'alpaga gris de la baronne bordé de peau de lapin ou de chat jouant la martre. Le record de l'élégance se trouvait incontestablement détenu par Georgette, en velours argent paillété d'acier, le col fermé par un énorme croissant de diamants, pour compléter l'idée de clair de lune, défendant à grands frais de toilette et d'auréolité son prestige de jeune mariée contre une nouvelle concurrente, et l'honneur de la famille contre la déception de Frud'homme.

À travers son épaisse carapace intellectuelle, celui-ci avait dû sentir la piqure, car il se prêtait ostensiblement aux lutineries des Maliebois. Mais, chez ces demoiselles même, l'entrain avait fléchi : on n'était pas assez nombreux, on avait trop froid, le déjeuner n'était pas assez surabondant ; la hâte, l'encombrement, l'ahurissement faisaient défaut.

—Si, au moins, M. Kournine était là ! dit, en baillant, la cadette des Maliebois, tandis que, pour meubler un peu l'après-dînée, sa tante exécutait un nocturne de Chopin.

Georgette avait entendu, mais sans broncher.

À voir le choix que Catherine avait fait, avait dû faire, elle s'applaudissait du sien :

—Un vœuf grognon, avec un enfant insupportable... des difficultés à n'en plus finir, tout ça pour trente mille francs de rente ! Moi, j'ai trouvé mieux.

À peine si elle pouvait s'empêcher d'exprimer ouvertement à Catherine cette opinion qui transparaissait dans chacun de ses airs, chacune de ses paroles, chacun de ses regards à Frédéric.

Frédéric, cependant, depuis le déjeuner, n'était pas aussi extatique qu'à l'ordinaire. À trois reprises au moins, sa contemplation s'était portée sur la jeune épouse du médecin, une brune rondelette, et, par deux fois, il l'avait comparée à une pomme d'api.

À la fin du nocturne, Georgette le héla :

—Ce ne sera pas commode de rentrer par ce temps, surtout s'il fait nuit, et il ne s'agit pas de couronner vos chevaux !

Couronner ses chevaux de huit mille francs était une des terreurs qui hantaient Frédéric. Oubliant la pomme d'api, il alla faire atteler.

Foussé par des considérations analogues, chacun songeait de même à la retraite. À quatre heures, on se retrouvait en famille, et M. de Larhoc disait à sa nièce :

—Tu n'as que le temps de changer de robe et d'arriver au train de cinq heures.

Contrairement à l'avis du baron, qui jugeait l'usage anti-patriarcal et anti-hygiénique, il avait maintenu le voyage de noces, le départ immédiat

au moins, et tandis que, déjà rendus à l'état de simples mortels, Roland en veston, Catherine en costume de voyage, reparaissaient chacun de son côté :

—Il n'y a pas de temps à perdre, répéta-t-il.

A la hâte, par deux poignées de mains, il se déchargeait de ses dernières obligations. Embrasser M. de Larche paraissait si inutile qu'on n'y songeait guère, lui-même déclarant d'ailleurs grotesques, absurdes, ces manifestations appliquées à l'amitié, et, comme Catherine avait un mouvement indécis :

—Garde cela pour ton mari ! s'écria-t-il, l'arrêtant net. Les maris ont tous les droits, ainsi que tous les devoirs !

Sa grimace était significative, comme sa précipitation à refermer sur le nouveau couple la portière de la voiture, et le geste benisseur du baron, les adieux plus attendris de la baronne trahissaient le même empressement, la même sensation, disaient de même, plus poliment, plus éloquemment :

—Suffisez-vous l'un à l'autre ! Sur-tout, ne nous demandez plus rien !

Nul regret n'accompagnait les partants.

A cette heure, marquaient également la joie et l'amertume, ces deux éléments combinés de presque toutes les émotions humaines.

Catherine ne paraissait pas s'en affecter, ni même s'en apercevoir. Roland, malgré tout curieux de ce premier tête-à-tête, éprouvait maintenant une déception singulière à l'entendre parler des dépêches à envoyer et des arrangements à prendre pour leur arrivée à Paris, et de sa femme de chambre qu'elle regrettait de ne pas avoir expédiée par le train précédent.

—Mon père voulait nous ramener à Saint-Agramant, observa-t-il, mais

j'ai cru qu'il nous valait mieux avoir notre liberté.

—Vous avez eu raison.

Elle n'ajoutait rien qui impliquât l'usage à faire de cette liberté, gardant cette même attitude simple et convaincue qui déroutait.

Tout lui semblait si clair, si bien défini, que Roland eût craint, par une question, de l'étonner, de paraître naïf ou déloyal. Et pourtant il demeurait incertain. Depuis quelques jours, il l'avait trouvée si amicale, elle lui avait montré tant de confiance, elle venait de se prêter à son désir avec tant de facilité, qu'il sentait ses doutes revenir.

—Vous n'êtes pas fatiguée ? demanda-t-il, comme entrée en matière.

—Pas du tout !

—Ni attristée ?

—Pourquoi le serais-je ? Vous avez vu ce que je quitte... et cependant je ne peux chasser cette idée qu'au fond mon oncle était peiné de me voir partir. Or n'a pas toujours le cœur aussi dur qu'on paraît ou qu'on croit l'avoir.

Un tout petit sourire glissa sur ses lèvres, qui, aussitôt, mit Roland sur la défensive. Était-ce pour lui qu'elle disait cela, sur cet axiome qu'elle spéculait depuis deux semaines, attendant le moment de lui démontrer qu'ils s'étaient trompés tous deux, et de leur ouvrir une porte de rentrée facile et honorable dans l'existence ordinaire ?

Ce calcul indignait l'âme loyale de Roland qui s'appretait à le déjouer.

Mais les explications inévitables ne pouvaient commencer encore. Dans le petit train de Noyel, toujours bondé, il avait fallu accepter la compagnie de deux vieilles dames. A Caen, où l'on prenait le rapide, Roland eut une chance meilleure, mais qui ne dura pas. Comme il venait de s'installer avec Catherine dans le seul compartiment libre, et que le train sifflait, la

portière fut brusquement ouverte par un employé pressé, poussant devant lui un jeune prêtre hagard qui eut juste le temps de demander :

— Nous ne changeons pas avant Paris ?

Roland s'exaspérait. Pour comble, ce tiers malencontreux ne soupçonnait nullement la gêne de sa présence ; l'idée même lui était pas venue que ses compagnons fussent de nouveaux mariés, et il n'avait même pas eu le tact de s'endormir quand, vers dix heures, on arriva à la gare Saint-Lazare.

Descendant avec empressement, Roland avait pris le bras de sa femme.

— Comme il fait froid ! dit-elle.

Des courants d'air glacé soufflaient ; la foule des voyageurs était lasse, frileuse, attristée, dans la nuit d'hiver.

— Votre manteau est détaché, observa Roland.

Et, comme elle cherchait l'agrafe du collet, il lui vint en aide, ramena lui-même le manteau sur les épaules, le serra autour du petit cou blanc qu'il effleurait pour la première fois. A son contact, Catherine n'avait pas tressailli ; elle l'avait laissé faire simplement, sans arrière-pensée, comme s'il eût été un frère, un oncle auquel, sans prudence, on ne peut dénier un droit à d'insignifiantes privautés, et, de même, elle reprenait son bras, n'oubliant pas de s'assurer si la femme de chambre suivait.

— Nous allons l'envoyer aux bagages, dit Roland, la sortie des voyageurs franchie.

La hâte le prenait de retrouver enfin la solitude du logis.

Il s'arrêtait, cherchant son bulletin, sans faire attention à quelqu'un qui venait de l'autre bout de la salle, se dirigeait vers lui, un voyageur quelconque ayant un chapeau singulièrement ramené en avant, des lunettes noires et un grand paquet enveloppé de papier blanc à la main.

Ce fut Catherine qui lui dit :

— Voilà Alexandre ?

C'était bien lui, en effet, tendant à Catherine une gerbe splendide de roses de Nice et de branches d'orange, embrassant Roland sans vergogne, causant, souriant, entraîné, ému, le seul qui, ce jour-là, marquât une joie sincère, une affection véritable. Et pourtant, sur Roland, l'impression de cette rencontre ne fut pas entièrement joyeuse.

— Vous ne me reconnaissez pas, reprenait Kourmine, se haïant, sur la première invite, de remettre son chapeau, le tirant en avant toujours davantage. Ce sont ces horribles lunettes qui me donnent l'air d'un vieux casseur de pierres. Une fantaisie de l'oculiste, ou un truc pour me dramatiser ma situation et forcer sa note...

— Tes yeux ne vont pas mieux ? de manda Roland, l'examinant de plus près et remarquant, outre les lunettes noires, des différences notables dans l'apparence ; un amaigrissement progressif, une mobilité merveuse des traits, les mêmes symptômes, plus accentués, qui l'avaient frappé à leur dernière entrevue.

— Tantôt mieux, tantôt plus mal, comme le reste, déclarait Kourmine avec insouciance. Ma santé n'est qu'un caprice. Toute la semaine, j'ai eu des névralgies à devenir fou ; c'est ce qui m'a empêché de venir à votre mariage. Ta dépêche m'est arrivée il y a deux heures ; me voilà guéri, ressuscité. Je me suis levé, j'ai couru ; je ne pouvais me passer de venir vous voir, vous souhaiter tout le bonheur possible...

Une émotion tendre étouffa sa voix.

— Et maintenant, ajouta-t-il, j'ai été assez indiscret, je me salue !

Roland le retint par le bras.

— Non, non, viens ! Nous n'avons pas eu tant d'amis véritables auprès de nous aujourd'hui.

Cet épanchement de chaude amitié

semblait avoir ranimé le cœur de Roland. Peut-être aussi redoutait-il la finesse pénétrante de son ami, et tandis qu'ensemble ils sortaient de la gare et montaient dans un fiacre, il ne tarissait pas en questions, en récits, comme s'il eût été l'homme du monde le plus à son aise, détaillant leur voyage avec le malencontreux compagnon attaché à leur sort.

—Un prêtre ! s'exclama Kournine impressionné. Mauvaise rencontre ! Vous êtes bien heureux de n'avoir pas déraillé.

Et il racontait comment, prenant le train à Kiev, il s'était exposé à rester en gare et à perdre son billet plutôt que d'affronter le fatal voisinage d'une bande de popes, et comment une digne matrone, émue de son danger, l'avait, faute de meilleure place à lui offrir, recueilli sur ses genoux opulents.

—Mais il est impossible que tu crois à ces absurdités ! s'exclamait Roland.

Très sérieux, Kournine affirma :

—Absurdités, j'en conviens, mais l'absurde n'est souvent que ce que nous ne comprenons pas. Le destin s'écrit en hiéroglyphes, et nous n'en déchiffrons que quelques mots, sans saisir le sens des phrases. Cette connaissance des règles du hasard, même incomplète, nous permet de nous soumettre à ce que nous ne pouvons approfondir, d'éviter des effets dont nous ignorons les causes. Ceci attîrera cela, je ne sais pourquoi ni comment, mais je sais que la chose attendue se produira sûrement, et, tiens..., si j'avais réfléchi, je ne serais pas venu au devant de vous : le jour de son mariage, il ne faut voir que des gens heureux ! Si j'allais vous porter malheur !

On eut de la peine à l'empêcher de faire arrêter la voiture, de descendre n'importe où. Mais, arrivés au but,

jamais Roland ni Catherine ne purent le décider à entrer.

—Impossible... impossible... j'ai déjà fait une imprudence.

Pour en conjurer l'effet, il leur tournait le dos, remontait précipitamment en voiture, évitant de les regarder, de se trouver présent au moment où ils franchiraient leur seuil.

Avertis par un télégramme, des concierges avaient tout préparé. Ils étaient à leur poste, empressés, discrètement curieux.

Au bout d'une demi-heure, M. et Mme Roland Du Pas, mis en possession de leur nouveau logis, se retrouvaient en face l'un de l'autre, dans le salon Louis XVI, chef-d'oeuvre du baron et de son tapissier, devant la table à thé où trônait un grand samovar d'argent, le cadeau de noces d'Alexandre, tandis qu'à petits pas la femme de chambre rôdait dans les pièces voisines, défaisant les valises, inspectant les couvertures.

—Vous prendrez une tasse de thé, Roland ? dit Catherine, commençant son rôle de ménagère.

Elle avait ôté son chapeau, son manteau, et, avec sa taille fine, ses jolis cheveux blonds, ses mouvements adroits, elle réalisait bien l'idéal de compagne, de camarade active, aimable, industrielle, dont Roland avait désiré l'assistance dans les travaux de la vie.

Avec une soeur comme Catherine, il est été parfaitement satisfait de son sort présent et futur.

Ce qui gâtait tout, c'est qu'elle n'était pas sa soeur.

Rompant le silence, elle demandait :

—Que dites-vous de notre domicile ? N'est-ce pas joli ?

Roland jeta autour de lui un regard terne.

—Très joli, avoua-t-il, j'en conviens, mais ce n'est pas personnel. Chez soi, on n'aime que ce qu'on choisit, beau

ou laid, et tout ici est du goût de mon père.

—Même moi, n'est-ce pas, Roland ? Allez, vous pouvez le dire... vous savez comme votre franchise m'amuse.

L'entrée en matière cherchée s'offrait, et, après avoir balancé une minute :

—Eh bien ! oui, dit-il, même vous ! Et non, seulement ce sont mes parents qui vous ont choisie, mais ce sont eux aussi, eux surtout que vous avez adoptés en m'épousant.

—Eux aussi, c'est vrai, et le cher petit Alexandre.

—Enfin, tout le monde avant moi ! Il voulait rire avec bonhomie ; un peu d'irritation perçait néanmoins.

—Et vous avez eu peut-être raison, car, envers vous, tous ont agi mieux que moi, acheva-t-il.

—Mais, mon cher Roland, je ne vous reproche rien.

Il eût peut-être mieux aimé qu'elle lui reprochât quelque chose. Dénué, malgré ses prétentions, de cette complète indépendance d'esprit de Catherine, il souffrait vaguement, en son orgueil, de l'anomalie de la situation. Il avait besoin de s'en justifier encore une fois, et la fatigue accumulée dans cette journée le prédisposait on ne peut mieux à faire une scène.

—Je n'ai pas manqué de loyauté, commença-t-il, quittant la table pour se remettre à arpenter le salon. Vous n'ignorez rien de ce que je dois penser ce soir.

—C'est donc peine perdue que d'essayer de me le cacher, surtout si cela pouvait vous soulager de tout dire à votre meilleure amie.

Cherchait-elle, par cette indifférence, à le provoquer ? Il le crut, ou voulut le croire. On l'avait trop contenu, trop humilié en ces derniers temps ; une revanche lui était nécessaire, qu'il prenait à la première occasion, sur la première personne qui s'y prêtait.

D'un geste, Catherine l'appelait près d'elle et il y vint.

—Vous voulez que je vous dise ce que cette journée a eu de douloureux pour moi ?

Tout d'un coup, il éclatait, il se répandait en regrets, en plaintes passionnées. Ces yeux gris si calmes, qui le fixaient, reprenaient leur influence, arrachaient de son cœur, de ses lèvres, des paroles qu'il ne contrôlait plus ; jamais, à Kournine même, il n'avait ainsi découvert tout entier son amour, sa douleur, emporté par une violence irréflectie de passion qui ne réservait plus rien.

Mais nul mouvement de l'âme et du corps n'est absolument sans cause, et, sur le débordement de pensées et de mots dont Roland ne se croyait pas maître, deux idées flottaient, inconscientes : le souci de s'acquitter avec largesse envers Clémence, dépassant le devoir pour aller jusqu'au sublime ; le désir aussi de punir Catherine rigoureusement, cruellement, forçant la sévérité jusqu'à l'injustice. Ces deux comptes ainsi réglés, la balance aurait pu se refaire ; Roland ne se le disait pas encore, mais il serait arrivé à se le dire.

Si Catherine avait paru sensible à la blessure de ses paroles, si elle se fut révoltée, attendrie, troublée seulement, c'eût été la satisfaction, l'expiation accomplie, après lesquelles le champ fût resté libre à la générosité de Roland. A partir de ce moment, dès ce moment peut-être, il eût commencé à s'apitoyer, à se laisser fléchir. La suppliante aurait été reçue à merci, l'intruse tolérée ; cette demi-concession se serait montrée possible, de se laisser aimer sans aimer.

Mais cette possibilité qu'eût saisie une femme habile et éprise, Catherine n'en profitait pas. Sans paraître se trouver coupable ni punie, elle continuait à écouter Roland avec une sympathie aussi franche qu'autrefois,

plus vive même, parce que, réellement, comme elle l'avait dit, elle était sa meilleure amie et ne voulait pas être autre chose.

Lois de stimuler sa jalousie, ce grand amour qu'il avait eu la touchait, mettait au fond de ses yeux une lueur humide et tendre, qui, mieux que ses mots, répondait à Roland, et lorsqu'il cessa de parler, sa fougue apaisée, honteux d'avoir été si loin :

—Vous avez trop souffert, dit-elle, et de trop de façons.

—C'est ce qui m'a rendu méchant, reprit-il, très sombre. A côté de mes parents, qui reniaient tout ce que j'ai aimé, qui, involontairement, se félicitaient de mon malheur, je me suis envenimé. Leur injustice m'a fait perdre le sentiment de la justice, leurs persécutions m'ont rendu tyrannique. Pardonnez-moi d'être tel que je suis : c'est leur faute !...

—Bien involontaire, fit-elle remarquer. Il est naturel, à un certain âge, de ne pouvoir admettre ce qu'on n'a pas expérimenté. Avec les meilleures intentions, vos parents ne savaient pas vous comprendre. Moi, je crois que je saurai.

Les larmes qu'il avait vues tout à l'heure au fond de ses prunelles montaient à la surface, se perdaient, toutes petites, dans les longs cils blonds, ne voulaient pas couler devant lui. Il savait pourquoi elle le comprendrait, mais elle évitait de le lui redire, et, très vite, achevant ses consolations :

—Rien, au moins, n'ajoutera à votre souffrance, ici où vous êtes le maître d'agir, de penser, de pleurer à votre aise. . . .

C'étaient les seuls droits qu'il eût revendiqués ; elle se hâtait de les lui reconnaître.

Il aurait dû la remercier, mais il ne sut pas. Le passage de la femme de chambre à travers le salon, indi-

quant la fin des préparatifs, coupait la scène déjà mal venue. Il ne savait plus où il en était, et Catherine, profitant de la diversion, allait regarder l'heure à la pendule.

—Vous n'en pouvez plus, mon pauvre Roland, dit-elle avec sollicitude, et voilà qu'il est minuit.

Elle avait allumé un flambeau, tendait gentiment la main :

—Bonsoir, mon ami.

Comment prendre ce bonsoir ? Roland n'avait pas encore formulé le sien, que, déjà, il se trouvait seul dans le salon, voyant se refermer doucement la porte de la chambre voisine.

Il fit un pas de ce côté, puis s'arrêta.

Que voulait-il ? C'était bien de cela qu'on était convenu ; il s'attendait à voir des choses se passer ainsi, quoique avec moins de simplicité. . . . Mais ce qui est simple n'en vaut que mieux.

Tournant sur ses talons, il s'en alla, par la galerie vitrée, à sa chambre de l'ouest, dont le baron n'avait pas encore, heureusement, chargé la destination, et où, jusqu'à deux heures du matin, faute d'autre imprimé, il lut, pour s'endormir, le vieux "Figaro" qui enveloppait ses pantoufles.

Comme la veille, la matinée dut se prolonger tard, et, le lendemain, il était près d'onze heures quand, après une longue toilette, Roland vint rejoindre Catherine qu'il entendait, depuis longtemps déjà, trotter dans l'appartement.

De petits soins, de grands raisonnements avaient refait sa mine et sa contenance.

Au grand jour, tout lui parut beaucoup mieux que la veille : il apprécia les rideaux jaunes et s'émerveilla des travaux d'installation déjà accomplis.

Le salon prenait un air habitué ; le piano était ouvert, les fleurs de Cour-

nine s'épanouissaient dans une grande potiche japonaise.

Catherine, bien reposée, bien coiffée, avait une jolie robe. Dès le premier jour, il entra en pleine réalisation du rêve ménager où, faute de mieux, il avait borné son idéal.

— Par exemple, dit-elle en s'excusant, je ne peux pas encore vous faire déjeuner. La caisse d'argenterie n'est pas arrivée et il nous manque une cuisinière, puisque vous ne voulez pas de celle de votre mère...

— Jamais ! s'écria-t-il avec horreur. Ma mère est capable de faire passer des examens aux polytechniciens, mais, à une cuisinière, cela n'est pas de sa compétence.

— Et vous vous fiez à moi ?

— Infiniment plus.

— Mon Dieu ! avoua-t-elle sans fausse modestie, j'aurais presque à contenter mon oncle...

Être assimilé à M. de Larche déterminait toujours, chez Roland, une recrudescence d'amabilité.

— Eh bien ! en attendant mieux, c'est moi qui vais vous inviter, dit-il.

Sans se faire prier, elle acceptait, et quand ils se trouvèrent dans l'avenue :

— Allons à pied, proposait-elle.

La matinée d'hiver était belle, égayée d'un petit soleil clair dans le ciel bleuté, et Catherine semblait éprouver une joie d'enfant à se sentir libre, tranquille, amusée, sur ce trottoir bordé de belles maisons. Longeant la chaussée, les voitures, les fiacres, les vélocipèdes, les passants circulaient à l'aise dans l'animation élégante d'un quartier riche, moderne, largement coupé, et Catherine, qui, autrefois, avait vécu à Paris chez sa grand'mère, retrouvait le charme des souvenirs d'enfance en même temps que celui d'une quasi-nouveauté.

Tenant à faire galamment les choses, Roland la mena dans un des grands restaurants des Champs-Ély-

sées, très élégant et très cher. Ce luxe, cette gaieté des endroits publics dont on se lasse à la longue, sont, au sortir d'un chez-soi morose, du plus délicieux contraste. Jamais, dans l'intérieur maussade de M. de Larche, Roland n'aurait jugé Catherine capable de prendre autant de plaisir, d'apporter autant d'entrain à une partie quelconque. C'était bien le partenaire agréable, doucement distrayant qu'il pouvait souhaiter dans son état d'esprit, et, dès ce premier matin, il bénéficia encore d'une satisfaction qu'il n'avait pas suffisamment escomptée : il se trouva fier de sa femme.

À Paris où, plus que nulle part, les ridicules sautaient aux yeux, plus que nulle part aussi, les avantages ressortent et s'évaluent. La multiplicité même des exemples fait saillir les particularités fâcheuses ou favorables.

Il était un peu plus de midi, l'heure par excellence où l'on déjeune, et, dans la salle où les femmes étaient en nombre, toutes appartenant au monde élégant, vrai ou faux, Roland voyait des figures plus frappantes, des toilettes plus recherchées que celles de Catherine. Mais, examinant les choses à un point de vue particulier et personnel, il notait certains défauts tolérables, certaines qualités même, appréciables chez d'autres, qui, chez sa femme, lui auraient déplu. Ainsi cette Américaine, en face d'eux, éblouissante sous ses cheveux d'or vert, le cou élancé sortant d'un enroulement de plumes blanches, la taille presque aussi mince que le cou, était pour ainsi dire, trop professionnellement belle. C'était d'ailleurs la seule beauté incontestable.

Il y avait encore de beaux yeux, de jolis cheveux, des figures fraîches, des mines gracieuses, mais mal accompagnés : un trait defectueux, une physionomie naïve, vulgaire ou pincée, trop de fard ou de perruque, un

embonpoint ou une maigreur gâtant tout. Et Roland en venait à reconnaître à Catherine une moyenne, un ensemble très estimables, qu'à Larche il n'avait pas suffisamment appréciés.

Un vieux monsieur à favoris blancs, ayant l'air et la rosette d'un diplomate étranger, qui prenait son café à la table voisine, regarda de leur côté au moment où Catherine se dégageait.

—Il trouve qu'elle a de jolies mains, songea Roland, qui faisait la même remarque.

Avec un retour d'atavisme paternel, il conclut :

—Puis elle a de la distinction, de la vraie.

Passant près d'eux pour sortir, le vieux monsieur avait une inclination respectueuse d'homme qui connaît son monde, et Roland retomba dans une de ses réminiscentes persécutrices.

Quelquefois, en leur temps de prospérité, il avait mené Clémence dans un établissement du même genre. Là, comme partout, on l'avait beaucoup regardée, trop regardée même ; et un soir, disant maladroitement ce que lui-même pensait, elle avait chuchoté en riant :

—On croit que je ne suis pas ta femme !

Cette supposition, qui la flattait le charma peu ; en sortant, il lui avait cherché noise sur sa robe, sur sa coiffure, sur ses locutions, si bien qu'elle avait fini par pleurer en lui reprochant d'être jaloux comme un Tartare, ce dont il se défendait d'autant mieux qu'il aurait peut-être rendu des points au Tartare en question.

De ces remords, il coula en d'autres réflexions. Avec Catherine, nulle inquiétude. Bonnement, il jugeait qu'ayant pu lui résister elle ne risquait rien de personne, et ce satisfaction mérité par la jeune femme, lui

donna droit à des prévenances multiples.

Le soir, Roland la conduisit aux Français, le lendemain à une exposition, le jour d'après au concert. Dans cette rude saison, un voyage au long cours ne les avait pas tentés, et, défendus par leur incognito, ils menaient extérieurement une charmante vie de jeunes mariés.

À les voir tous deux en si parfaite communauté d'intelligence, de goûts, souvent de sentiments, il eût été difficile de suspecter que l'union n'allait pas plus loin. La gêne, le malaise de la nouveauté ne s'éprouvaient pas entre eux. À l'entier abandon qui rapproche soudain, livre l'un à l'autre deux inconnus de la veille, la longue intimité, l'entente fraternelle suppléaient en quelque sorte ; et, sous l'impression de l'habitude d'enfance, de l'aisance, de la gaieté de Catherine, aussi de l'occupation et de la distraction, Roland arrivait parfois à perdre de vue l'étrangeté de cette association, à en mieux apprécier chaque jour les avantages.

À la fin de la semaine, Catherine avait eu sa cuisinière, leur ménage s'installait heureusement, et, le samedi soir, Roland émit ce désir :

—C'est demain le premier de l'an. Cela vous contrarierait-il que j'invite Kournine à déjeuner ?

—J'en serais très contente, déclara-t-elle tout de suite. Vous savez que j'aime beaucoup Alexandre.

Elle avait encore cette qualité rare de ne pas suspecter les anciens amis de son mari, de ne pas jalouser en eux un passé sujet à caution, ce que, non sans motif, font en général les jeunes femmes, et ce fut avec une cordialité sincère qu'elle regut Kournine, arrivant chargé de fleurs, de bonbons, et plus affectueux, plus expansif que jamais.

—Vous êtes dans le paradis ! s'écria-t-il, parcourant l'appartement

avec une joie enfantine. Ce serait superflu de vous souhaiter une bonne année.

Il croyait Roland heureux et cela le rendait si heureux lui-même qu'il oubliait tout le reste. C'était le Kournine d'autrefois, de ses premières années. La présence de Catherine avait suffi à le métamorphoser sans qu'il eût besoin d'une affectation dont il était incapable, et Roland, au courant de sa vie, ne pouvait comprendre comment elle lui avait laissé cette fraîcheur, cette délicatesse, cette faculté de retour complet à une sorte d'innocence, de virginité partielle de l'âme que rien n'avait pu ternir.

—Est-ce que je ne vous gênerai pas, si je reviens quelquefois ? demandait-il avec ardeur.

Il avait ôté ses affreuses lunettes, et, dans ses yeux, toujours aussi beaux, chatoyaient des expressions pures de tendresse, d'émotion, de naïf désir. On ne pouvait s'empêcher de le choyer, de le traiter comme un enfant. Le déjeuner venait d'être servi dans la jolie salle à manger Henri II, et il s'extasiait sur chaque chose, depuis le chemin de table aux fines broderies de couleur, les assiettes de Limoges, armoriées comme les cristaux, les couverts, tout ce qu'avait choisi le baron, jusqu'au menu dont chaque plat se trouvait être son plat favori. Une ou deux fois cependant, ses remarques étaient tombées à faux. Il approchait les objets de ses yeux avec une inquiétude, un effort qui n'échappaient pas à Catherine, et, comme, après déjeuner, elle lui demandait de jouer avec elle un morceau à quatre mains, lui, qui aimait beaucoup la musique d'ensemble, eut un refus hâtif, effrayé.

—C'est trop fatigant de déchiffrer. J'aime mieux vous entendre.

À contre-jour, enveloppé dans la fumée de sa cigarette, il l'écouta béate-

ment, et, quand elle quitta le piano, dit d'un air méditatif :

—Quel bienfait que la musique ! Vraiment, il vaudrait mieux devenir aveugle que sourd.

Puis il raconta que son grand-père à quatre-vingt-trois ans, avait été opéré de la cataracte avec un entier succès, et, donnant l'anecdote :

—Mais il avait su s'y prendre !... En entrant chez l'oculiste, à Vienne, il avait tiré son revolver de sa poche et tenu ce langage : "Si vous me ratez, vous qui y voyez clair, moi, à tâtons, je ne vous raterai pas." C'est que c'était un caractère et un tempérament. Jamais abattu, jamais malade ! Mon père est de la même trempe.

Toujours, en dépit de tout, Alexandre avait adoré son père, et, à présent, certains exploits de celui-ci, qu'il aimait jadis à laisser dans l'ombre, lui devenaient un nouveau sujet d'admiration.

—Voyez comme il est encore bien, disait-il, tirant d'une grande enveloppe, une photographie. J'ai reçu cela de Florence ce matin, avec une lettre, une bonne lettre.

Inspiré sans doute par le génie pompeux de l'artiste florentin, le comte Kournine s'était fait photographe en pied, dans son magnifique uniforme de maréchal de la noblesse, très droit, la main sur son épée, bombant sa poitrine chanarrée de broderies. Il avait pris aussi son visage d'apparat, un air grave, s'alliant bien aux lignes nobles, légèrement empâtées, du vrai type russe ; et avec sa haute stature et ses épaules larges, l'embonpoint de la cinquantaine ne lui messeyait pas, complétait cet aspect colossal, rappelant un peu l'ours, qui, chez certains hommes du Nord, a sa majesté, sa grâce même.

—Mais je le trouve triste, ajoutait Kournine avec un soupir. Jamais je ne lui ai vu cette mine-là. Et sa lettre aussi sort du style ordinaire.

Dépliant la feuille, il traduisait quelques passages, et, soit que la langue russe lui prêtât sa douceur caressante, soit que le conte eût écrit sous une impulsion inaccoutumée, Roland aussi le trouvait singulièrement sérieux, tendre, paternel. Il donnait des conseils sages à son fils, parlait de Dieu, finissait par une phrase attendrie sur les trop longues séparations.

—Si je me portais mieux, j'irais passer avec lui notre Noël russe qui tombe mardi prochain, disait Kournine, ému par sa lecture. On a besoin d'être en famille, à certains moments.

Le moment présent était de ceux-là, car il s'attardait en cette atmosphère chaude et douce d'amitié, d'honnêteté, de paix, qui rayonnait sur lui; et lorsque, enfin, il s'y arracha, en partant, il ne put s'empêcher de dire à Roland :

—Comme tu as eu raison de te refaire un foyer !

Cette journée aussi avait exercé sur Roland son apaisement, et ce fut en partie pour l'acquit de sa conscience qu'il soupira :

—Ce n'est pas à moi que j'ai pensé; tu sais bien que je ne peux plus, que je ne saurais plus être heureux.

—Fais-toi, cela porte malheur de blasphémer ainsi, reprit vivement Kournine. On n'est malheureux que quand on est seul au monde... Toi, tu as quelqu'un qui t'aime !

Roland jugea une négation inutile.

—Et le passé, qu'en fais-tu ? se borna-t-il à dire.

—Le présent n'ôte rien au passé, reprit Kournine gravement. Et pourquoi les morts ne seraient-ils pas au moins aussi généreux que nous ? Pourquoi ne nous souhaiteraient-ils pas d'être heureux sans eux, comme nous leur souhaitons si ardemment d'être heureux sans nous ?

Il était reparti, se mêlant au flot banal des passants, dans la nuit et le froid, mais ses paroles demeuraient.

Et Roland, rentrant chez lui, trouvait qu'il faisait bon là, près du feu, à la lueur douce des lampes, à côté de Catherine.

—Vous étiez très affairée, ce matin, dit-il d'un accent qu'il n'avait pas eu encore, et cela vous a fait presque oublier que c'est aujourd'hui le premier de l'an.

—Vous avez eu soin de me le rappeler, répondait-elle, montrant le joli petit nécessaire d'ivoire et d'or, trouvé dans sa serviette, à déjeuner.

—Oui, mais Alexandre était là...

Il n'acheva pas sa pensée. Attirant Catherine à lui, il l'embrassait fraternellement. Cette joue fraîche que ses lèvres venaient de toucher dut lui laisser une sensation douce, un désir de retour, car, une minute, il retint la jeune femme, et, durant cette minute, il avait cette figure que sa mère aimait, qui ressemblait, du reste, à celle de la baronne, ses yeux bleus attendris, sa bouche souriante, comme lorsqu'il était petit.

Mais Catherine n'avait pas rendu le baiser, ne rendait pas le sourire, qui, par degrés, s'effaça, tandis que, comme s'il avait eu besoin de s'excuser, Roland reprenait :

—Voyons, vous pouvez bien m'accorder ce que vous accorderiez à mon père, à votre oncle, à un vieil ami même ! Je suis votre plus vieil ami, Catherine, avec Alexandre.

—Pauvre Alexandre ! soupira-t-elle, passant à un autre sujet. Il ne peut pas se consoler.

—Vous croyez ? s'écria vivement Roland.

Kournine avait réussi à lui donner le change, mais, à ces mots, son ancienne inquiétude se réveillait et s'irritait :

—Je ne peux supposer une pareille folie ! reprit-il. Continuer à aimer cette Georgette qui ne l'a jamais aimé, qui ne l'a pas regretté un instant !

—On serait trop heureux si l'on n'ai-

mais jamais que qui vous aime ! observa mélancoliquement Catherine. Et puis, êtes-vous sûr que Georgette ne l'ait pas aimé, qu'elle ne soit pas autant, sinon plus à plaindre que lui ?

Roland se récria.

— Elle, à plaindre ? Pas du tout ! pas assez ! C'est honteux de la voir afficher comme elle le fait son idiot, son argent et son bonheur...

— Vous appelez ce qu'elle a du bonheur ? dit Catherine.

Et, s'animant soudain, comme si elle eût apporté à la discussion un intérêt personnel :

— Mais ce n'en est qu'à peine l'illusion, une apparence, un simulacre d'or de mensonge éclaté à première vue ! Rien de ce qui est faux ne peut durer. Aussi, pour construire sa vie, comme pour construire sa maison, doit-on, avant tout, à tout prix lui donner des bases solides, sinon elle s'écroule... un peu plus tôt ou un peu plus tard, mais elle s'écroule sûrement. On ne rencontre le bonheur qu'une fois, quand on le rencontre, et si cette fois-là on le laisse échapper, jamais on ne le retrouve. Georgette a renoncé au sien, comme on le fait, en général, par lâcheté, par paresse. Son bonheur, c'était Alexandre ! Elle le sentait. Mais il lui aurait coûté des peines, des luttes, des années peut-être d'attente et de souffrance. Elle l'a trouvé trop cher. Elle a été au plus facile, au plus vite fait, à ce qui lui a semblé le meilleur marché... et c'est de sa vie entière qu'elle paiera !...

Roland n'avait jamais vu Catherine s'enflammer ainsi, développer avec tant d'abandon ses thèses psychologiques. Comme on le fait volontiers quand la psychologie est en jeu, il soumit son propre cas à l'examen :

— Et lorsque, pour tant d'efforts qu'on fasse, on n'a plus de vrai bonheur possible ?

— Eh bien ! on se le dit, on se résigne franchement à s'en passer. Cela

vaut encore mieux que de se tromper soi-même.

Catherine tranchait avec assurance. C'était bien le système qu'elle avait suivi, dans lequel elle persisterait : et Roland la trouva, une fois de plus, brave, loyale, raisonnable. Eût-elle pensé, agi différemment, qu'il eût perdu de ce sentiment très spécial non sans saveur, qu'il avait pour elle : sentiment de respect, d'estime, de confiance presque absolue.

Il en était arrivé à lui parler même des Bathelot, et tout de suite, elle avait pensé comme lui que le mieux, le plus digne, le plus sûr, était de leur accorder la pension qu'ils demandaient, qui leur permettrait, selon leur désir, de se retirer à la campagne, du côté de Fontenay-aux-Roses. Sur le chiffre même, elle avait été plus large que Roland, répondant à ses observations :

— Nous nous générons, voilà tout. Mais nous ne pouvons laisser dans l'embarras des personnes qui vous ont tenu de si près.

De ce passé qu'il traînait après lui, elle ne répudiait aucune solidarité. Elle entraînait dans ses susceptibilités, dans ses craintes, même inavouées

Il lui fut plus reconnaissant de cela que de tout le reste.

La paix qu'elle lui avait promise était rentrée chez lui, lui tenait presque lieu de bonheur, et le baron et la baronne purent admirer la pleine réussite de leur oeuvre matrimoniale lorsque, en rogageant Versailles, ils vinrent ramener à son père le petit Alexandre.

Celui-ci dut être non moins satisfait du nouvel ordre de choses, car, avec l'aimable ingénuité de l'enfance, ce fut tout au plus si, à la visite suivante de ses grands parents, il sembla les reconnaître, réservant ses faveurs pour sa nouvelle maman et surtout pour son parrain, un parrain modèle, à la vérité.

Près de cet enfant, Kournine s'était

révélé encore sous un nouveau jour, déployant d'étranges ressources de sensibilité et d'imagination. Pendant des après-midi entières, on le voyait rester à quatre pattes sur le tapis, absorbé, autant que son filleul, en des jeux et des entretiens pour tout autre incompréhensibles. Ces moments-là, peut-être les meilleurs de sa vie joyeuse, en rachetaient beaucoup d'autres, et Catherine n'avait pas le courage de les lui disputer.

—Vous, si raisonnable, ma chère, enfant, lui dit un jour le baron, dont la galanterie paternelle ne se démentait pas, vous faites à Roland une cession excessive en tolérant chez vous un ami dont l'influence peut devenir pernicieuse à votre mari et la présence nuisible à votre salon.

Pour le baron, un salon était encore, comme autrefois, un musée où ne doivent figurer que des objets choisis, garantis, étiquetés, et non, comme aujourd'hui, un bazar où s'introduisent sans contrôle, se rencontrent, s'entassent les produits indigènes ou exotiques plus ou moins vulgaires ou avariés.

La situation sociale de ses enfants le préoccupait au plus haut point. Jugant qu'ils avaient eu assez d'un mois pour se reconnaître, il les entraînait dans une série de visites de nocces.

—Déjà ! songeait Roland impressionné.

Après la vie ménagère, la vie mondaine s'établissait. Chez les autres, aussi bien que dans sa propre famille, Catherine portait son nom, partageait sa situation, était sa femme aux yeux de tous. Puis, au retour, seul à seul, la vérité, que lui-même parfois oubliait, se refaisait jour. La distance restait entre eux, y resterait probablement désormais, car l'habitude venait, une habitude doucement prise, sans efforts, sans froissements. Leur cœur

s'était anesthésié, et, ne fonctionnant plus, n'avait ni besoins ni souffrances.

—Et, cependant, je voudrais bien savoir, se disait Roland, quelle femme elle aurait pu être !...

Cette rêverie oiseuse le hantait parfois durant des heures. Pendant les nuits froides et longues, la figure de Catherine passait devant lui, et il y cherchait l'effet présumé de la transformation, de la lueur dans les yeux, du soupir sur les lèvres, de l'abandon soumis penchant la tête blonde, du frisson de bonheur l'agitant tout entière, l'amour détrônant la raison, tuant l'être intellectuel pour faire revivre la femme, rien que la femme.

Mais, pour se représenter Catherine ainsi, c'est dans les bras d'un autre, de l'"autre", qu'il fallait la mettre, et cette silhouette de l'autre, vague, inconnue, lui causait une certaine déplaisance, chassait ce que le rêve avait de tentateur. Pour cet homme qui, apparemment, était libre, qui n'était demeuré séparé de Catherine que par sa volonté, il éprouvait à la fois de l'hostilité et une sorte de reconnaissance ; de la curiosité surtout. Il aurait voulu le connaître, savoir son nom, et le mutisme de Catherine sur ce sujet, sans exciter chez lui la moindre jalousie, le blessait comme une restriction à leur pacte d'amitié confiante.

Les longs tête-à-tête, favorables aux épanchements, se faisaient rares d'ailleurs, à présent qu'ils étaient repris par l'engagenage de la vie ordinaire : Catherine, occupée de l'enfant, du ménage, des relations ; Roland, réaccoutumé à ses promenades, à son cercle, à ses amis, tous deux attirés au dehors, poursuivis chez eux par le monde qui aime la jeunesse, la fortune, le bonheur, au moins apparent.

Dès le commencement de mars, Georgette, qui ne devait venir qu'à près Pâques, était tombée à l'impro-

viste chez Catherine, non escortée, cette fois, de Frédéric.

—Il installe ses chevaux, expliquait-elle. Ses bêtes, sa maudite campagne, ne lui parlez pas d'autre chose ! Pour l'amener ici, j'ai dû employer les mesures de rigueur. C'est seulement quand je l'ai menacé de me laisser faire la cour par le petit de Malibois, pour me désennuyer, qu'il a consenti à quitter sa baraque.

Blamonville, le noble séjour si séduisant pour Mlle Donaltier, passait au rang de baraque ! Frédéric semblait aussi avoir subi une légère dépréciation.

—Ce que la vie des champs abêtit, on ne peut pas s'en faire une idée ! C'est très malsain pour un homme... et mortel pour une femme ! Cet hiver, j'ai cru périr d'ennui !

Elle n'en était pas là encore, mais, pourtant, ses joues avaient perdu un peu de leur éclat ; son entrain, parfois, semblait forcé. Catherine eut, du moins, cette impression, peut-être parce qu'elle-même se contraignait.

On venait de sonner ; elle se figurait, à tort ou à raison, que c'était Kournire qui entrait, et qu'il allait forcément rencontrer Georgette. En tous cas, cette rencontre se produirait inévitablement un jour ou l'autre.

—Mais tu as bien l'habitude de vivre à la campagne, répondait-elle distraitement aux doléances de Georgette.

—Avant d'être mariée, c'est différent. On sait que ça ne durera pas, et on a de quoi s'occuper : des leçons, des amis, des choses qu'on pense, qu'on attend...

Sur le front blanc de Georgette, sur ses yeux dorés, le nuage s'épaississait. L'attente avait été déçue, et, en possession de la réalité, elle regrettait l'espoir.

A la porte d'entrée, il n'y avait pas eu de dialogue échangé. Un pas alerte

connaissant son chemin, traversait le vestibule, s'arrêtait devant le portemanteau, et, sans l'annoncer, comme d'habitude, on introduisait Kournire.

A cause du froid très vif, les panneaux donnant sur la galerie vatrée avaient été refermés, obscurcissant le salon, et, d'abord, le jeune homme n'avait pas reconnu Georgette. Quand elle se leva, d'un mouvement nerveux, il la vit et eut une seconde de consternation ; mais il se domina aussitôt. Déjà remis, il la saluait, et c'était elle, maintenant, qui restait pâle, bouleversée, décontenancée, tandis qu'il demandait avec l'indifférence polie qu'exigeait la question :

—M. de Blamonville va bien ?....

—Oui..., je vous remercie...

Elle demeuraît inconsciemment debout, tortillant le gland de son manchon, prête à partir ; puis elle se dit que ce serait stupide de se sauver comme cela, et se rassit en commençant, sur la pleurésie du chanoine Donaltier, une explication dont elle ne pouvait plus sortir. Heureusement qu'on apportait le thé, qui fournît un intermède. Elle se rattrapa, mais, en remettant à Kournire sa tasse vide, elle laissa tomber la cuiller.

Cet aplomb superbe qu'elle déployait quelques mois auparavant s'était usé. A chacun de ses mots, le souvenir gênant transparaisait. D'abord elle avait appelé Kournire "monsieur", puis, jugeant cette modification maladroite, elle se remettait à l'appeler "Alexandre", comme l'ami d'enfance avec lequel les anciens rapports n'avaient pas lieu de changer, et, dans la même intention, en partant, elle hasardait :

—Vous viendrez me voir ? C'est le mercredi qu'on me trouve.

—Je ne l'oublierai pas, affirma-t-il courtoisement.

Lui n'avait montré ni trouble, gardant la juste mesure entre l'empressement ou la froideur, également si-

gnificatifs, et ce ne fut qu'après le départ de Georgette qu'il eut, devant Catherine, une courte défaillance.

—Je n'ai pas de chance. Cette rencontre... eueore,

Il semblait rejeter ce surcroît d'épreuves, puis il se tut, frissonna devant le feu et reprit :

—Comme il fait froid ! Roland n'est pas rentré ?

—Non, mais il va être là. C'est son heure...

—Je n'ai pas le temps de l'attendre.

—Ne voulez-vous pas voir votre fils ? demanda Catherine, répugnant à le laisser partir ainsi, avec ce poids qu'il semblait garder sur le cœur.

—Je n'ai pas le temps, répéta Kournine.

Et, trouvant une excuse :

—Je dois écrire par le courrier de ce soir à mon père, dont je n'ai pas eu de nouvelles depuis le premier de l'an.

Il s'en alla, et quinze jours s'écoulèrent sans qu'on le revit, non plus Georgette.

—C'est que je suis vraiment souffrante, dit-elle à Catherine qui alla la voir dans le magnifique appartement meublé de l'avenue des Champs-Élysées, choisi non sans résistance de la part de Frédéric.

Et, pour ne pas laisser d'incertitude à son amie :

—Là !... Tu vas avoir la première confidence. Eh bien ! le docteur Chavard est venu hier... tu sais, celui qui soigne la duchesse de Cronsberg ? D'après lui, il n'y a pas de doute. Ce sera pour le commencement d'août.

Ses espérances de maternité ainsi dévoilées, Georgette, sans en paraître plus émue, s'étendait sur une chaise-longue.

—Penser que j'ai la moitié d'une année à passer là-dessus ! Voilà qui va être drôle !

—Ton mari doit être bien content,

avança Catherine, cherchant à réchauffer l'enthousiasme.

—C'est bien le moins ! Perpétuer le nom de Blamouville, ça le charme ! Les hommes ne songent pas au reste.

Elle bâilla un peu, et, avec un soupir d'envie :

—C'est toi qui as eu de la chance de trouver un héritier tout venu.

Catherine ne releva pas l'allusion, qui dut cependant la toucher. En rentrant, elle passa dans la chambre du petit Alexandre, où Roland la trouva encore quand il rentra deux heures plus tard. Lui aussi, l'enfant sur ses genoux, s'y attarda. Depuis quelque temps, il s'occupait beaucoup plus de son fils, et, à les voir tous trois ainsi en groupe, on les eût pris pour un exemplaire de "L'heureuse famille", si chère aux graveurs du siècle dernier.

Le carnaval avait occasionné une série de réceptions ; prolongée jusqu'en carême, et le baron venait de séjourner chez ses enfants trois jours consécutifs, ce qui, après son départ, rendait l'intimité délicate.

—Je n'irai pas ce soir au cercle, décida Roland. Nous passerons enfin une soirée tranquille !

Mais il ne passa pas cette soirée. À peine finissait-on de dîner qu'un carillon annonça un visiteur impatient.

—Qu'est-ce encore que cela ?... commença Roland, qui ne put achever.

Forçant jusqu'à la citadelle, le fâcheux s'introduisait, se précipitait, entraînait dans la salle à manger. Deux mains glacées s'abattirent sur celles de Roland, qui s'était levé avec une exclamation :

—Alexandre !... Qu'est-ce qui t'est arrivé ?...

La figure décomposée de Kournine ne laissait nul espoir que cette visite eût une cause heureuse ou indifférente, tandis qu'avec le frisson qui

le secouait des pieds à la tête, il pouvait à peine répondre. Enfin, sur ses lèvres blanches, les mots s'articulèrent :

— Mon père s'est suicidé ce matin !

V

Le suicide du comte Kournine n'avait pas été un suicide ordinaire, l'acte immédiat, brutal du désespéré, la vengeance sur la vie des déceptions qu'elle apporte.

De longue date, toujours peut-être, cet homme fortement et singulièrement trempé, avait dû choisir, préméditer cette fin. A l'heure des derniers préparatifs même, nul trouble ne l'avait agité.

D'avance, il avait fait tendre et orner cette chambre du palais de Florence où, par un délicieux matin du printemps d'Italie, on le retrouva étendu sur un lit de parade, vêtu de son bel uniforme de maréchal de la noblesse, l'air et l'attitude si calmes qu'on aurait pu croire à une mort naturelle. Elle sans la fiole de chloroforme vidée que sa main droite avait laissé retomber à terre près de lui. Le revolver posé sous sa main gauche et encore chargé de six balles dont le secours avait été inutile.

Nulle prévoyance, nulle délicatesse n'avaient été omises. Devant la pâle Vierge byzantine émergeant d'un fond d'or encadré de pierreries, la lampe suspendue au plafond brûlait, rappel de la patrie, hommage intéressé peut-être à la puissance éventuelle doutée et redoutée.

Sur le bureau, étaient déposés le testament cacheté, des dépêches rédigées pour le télégraphe, une bourse pour les domestiques, un bouquet de violettes pour une femme.

Les choses ainsi réglées, galamment, sans bruit, sans émoi, à l'an-

glaise, le comte Kournine était parti pour son plus grand voyage, et Alexandre, arrivé à Florence comme un fou, rentrait à Paris dans un état calme de stupeur incertaine, l'esprit frappé de ces détails, les répétant, les commentant et en venant à glorifier son père pour le pleurer avec moins d'amertume :

— C'est très fort, ce qu'il a fait t.ès raisonné !... S'en aller au moment psychologique, avant la vieillesse, la tristesse, la décrépitude : éviter les souffrances de la vie en abrégeant celle de la mort !...

Le comte Kournine n'avait d'ailleurs pas pris la peine de s'expliquer sur les mobiles de son acte, laissant, par une désinvolture suprême, le champ libre aux suppositions.

Trop d'aventures simultanées l'occupaient pour que l'une ou l'autre l'occupât sérieusement, et sa fortune était de celles qu'on ne peut qu'ébrécher ; son fils même, y mordant après lui, un bel héritage pourrait s'y trouver encore pour le petit Alexandre.

C'était du moins ce que pensait le baron, cessant de blâmer les indulgences de sa belle-fille.

— C'est une mère véritable que tu as donnée à ton fils ! disait-il à Roland avec attendrissement.

Certes, Roland s'en était aperçu déjà. La bonté, la sollicitude vraie de la jeune femme pour l'enfant ne pouvaient lui échapper, car personne, autant que Catherine, n'avait jamais attiré, aiguisé son intérêt.

Depuis qu'elle vivait sous ses yeux, il cherchait vainement en elle une contradiction, une imperfection, et force lui était, après trois mois d'étude, de se rendre à l'évidence.

Il avait bien trouvé la créature idéale en son genre, merveilleusement adaptée à son rôle.

Toutes les vertus, toutes les sagesse, tous les charmes mêmes ex-

clusifs de l'amour, Catherine les possédait.

Comme le soleil à un magnifique paysage, dans cette organisation parfaite, le cœur, avec ses lumières et ses ombres, manquait, et ainsi Catherine parvenait à côtoyer Roland sans l'aimer ni le haïr, sans être haïe de lui ni aimée autrement que comme une sœur dévouée, admirable. Fier de lui-même de sa fierté, il avait pu rester de longues heures auprès d'elle, l'approcher, lui tenir la main, lui frôler même la joue de ses lèvres, et n'avoir ni à se combattre ni à se blâmer. Cette présence lui était chère néanmoins, et mettait dans sa vie une douceur. Presque autant que la mémoire de Clémence, cette estime et ce fraternel respect inspirés par Catherine contribuaient à la défendre, montrant à Roland comme indigne d'elle, ce qu'il aurait eu à lui offrir ou à lui demander.

— Si nous nous étions mariés plus tôt..., commença-t-il un jour.

Dans ses confidences, par une dernière timidité, il n'avait jamais abordé cet aveu trop personnel du songe avorté d'autrefois ; mais, à présent, il se sentait assez fort, sur un terrain assez connu, pour n'avoir rien à craindre.

— C'est que vous me vous êtes jamais doutée peut-être, Catherine, que vous aviez été ma première flamme ?

— Une flamme discrète, alors dit-elle avec un sourire un peu gêné, et vite éteinte.

— Oh ! pas si aisément que vous le supposez. Il en a coûté bien des seaux d'eau froide à mon père dont les idées étaient, à cette époque, très différentes de ce qu'elles sont à présent, mais toujours contradictoires aux miennes. J'ai été extrêmement malheureux à cause de vous.

— Combien de jours ?

— Parlez de semaines, au plus haut.

Vous n'avez fait rater au moins un examen de droit.

— Voilà une faute que je n'aurais jamais songé à me reprocher.

— Oui : vous n'avez pas même eu la charité de me deviner, et pendant que je me morfondais, vous viviez bien tranquille. Ah ! la bonne cuirasse d'innocence qu'ont les petites filles ! et qui les empêche de se fendre l'âme hors de propos comme nous le faisons, sitôt sortis du collège.

— Oh ! dans cette période, vos âmes se raccommoient si facilement !

— C'est vrai, et c'est peut-être regrettable. Le premier amour est, en général, mieux placé que le second, surtout que le troisième. Moi, j'ai toujours eu bon goût. Vous étiez très gentille, Catherine, à dix-sept ans ; quand vous aviez une certaine robe bleue, je perdais la tête.

Indifférente à ces compliments, Catherine le laissait seul à cette évocation, paraissant n'écouter qu'à moitié, suivant des yeux le petit Alexandre qui se traînait autour du salon avec son lapin mécanique.

— Mais moi, continuait Roland, égayé, quel piètre personnage je faisais ! Ah ! notre première jeunesse à nous, hommes, n'a pas le charme de la vôtre. Le vide et la bouffissure, toutes les ignorances et toutes les prétentions, un monocle et pas de moustaches : nous voilà, à vingt ans ! Non, je ne peux pas m'étonner que vous m'avez méconnu.

Elle se laissa enfin arracher un sourire et répondit :

— Ne dites pas de mal de la jeunesse, Roland, ni même de ses ridicules, qui ont leur mérite de naïveté et de franchise. C'est bon de se laisser aller sans trop réfléchir à ce que penseront les autres, et devenir correct n'est, souvent, que devenir hypocrite.

— Ce n'est pas à moi que vous appliquez cela ?

—Non, certes ! affirma-t-elle vivement. Vous ai-je cité, d'ailleurs, parmi les gens rassis et corrects ?

Elle mit un point d'orgue malicieusement significatif, puis, avec un sérieux qui contrastait :

—Je n'ai jamais connu personne d'aussi loyal que vous, Roland.

Il eut une sensation indéfinissable d'orgueil et de joie. Catherine l'estimait plus que personne, plus que "l'aunje !"

Mais elle paraissait disposée à ne rien ajouter à ce qu'elle avait dit, et se détournait pour observer le petit Alexandre.

L'enfant venait d'interrompre son jeu et de s'arrêter, dans une attitude consternée ; puis, prenant un grand parti, il se relevait et regardait vers ses parents en criant de toutes ses forces :

—C'est moi qui l'ai fait ! C'est moi !

Il montrait un grand trou à son tablier brodé.

—Oh ! dit Catherine d'un ton pénitent, quelle sottise !

Et, d'une caresse compensant le reproche :

—Heureusement que tu l'avoues !

—La loyauté paternelle ! remarqua Roland avec un sourire, tandis que, la conscience soulagée, le petit Alexandre s'en allait, d'un air noble, faire probablement un second trou à côté du premier.

—Étas-vous bien sûr que son papa aurait le "mea culpa" aussi facile ? murmura Catherine, décidément en veine de malignité.

Roland n'osa pas trop affirmer. Une lettre pressée à finir lui revenait en mémoire, qui l'obligeait à regagner sa chambre. Mais, en y arrivant, il s'aperçut qu'il avait oublié son porte-cigares dans le salon, et revint le chercher par la galerie.

Les panneaux vitrés étaient restés ouverts ; sur le tapis, les pas s'étouffaient. Approchant sans être en-

tendu, Roland, par hasard, jeta un coup d'œil dans le salon. Le bruit de la mécanique avait cessé. Par terre, le lapin blanc gisait abandonné. Devant la cheminée, à la place où lui-même, tout à l'heure, se tenait, le petit Alexandre était debout, et près de lui, à genoux, Catherine l'enlaçait, le serrait dans ses bras, le couvrait de baisers, avec une de ces passions, de ces fougues, de ces folies de tendresse que les mères ont parfois et qui semblent venir de plus loin que du sentiment maternel.

—Mon chéri !... mon enfant bien-aimé !...

Roland perçut ces mots étranges comme arrachés du cœur de Catherine, et, ainsi qu'une vision, la figure qu'il avait rêvée lui apparut soudain, les yeux noyés, les lèvres frémissantes, le corps enivré par l'âme d'une extase d'amour. Sans savoir pourquoi, il s'était arrêté, puis s'enfuyait, honteux comme s'il avait surpris ou dérobé quelque chose ; bouleversé comme si cette révélation lui eût porté un coup, eût dérangé ses idées ou sa vie.

Il ne songea ni à fumer ni à écrire ; il resta là, perdu dans des pensées confuses de désirs et de craintes. C'étaient Clémence, puis Catherine, qui le hantaient.

Souvent déjà, autour de lui, elles avaient passé successivement, ensemble même, sans se gêner et sans se nuire, tant elles différaient l'une de l'autre : Clémence, la femme, l'être de beauté et d'amour, qui avait eu Roland tout entier ; Catherine, l'amie, une sorte d'ange veillant à côté de sa vie.

Mais, soudain, les rôles venaient de se renverser.

De quelque mensonge qu'il voulait se tromper, Clémence, désormais, appartenait au passé. C'était elle dont la mort, en la touchant, avait fait l'ange, un petit ange pur et mé-

lancolique, échappé d'un coup d'aile, planant au-dessus de l'existence, là où un souvenir, une prière seuls pouvaient le rejoindre encore, et c'était Catherine qui devenait la femme, la femme qui, tout à l'heure, tendait ses lèvres, ouvrait les bras, murmurait, avec cet accent resté dans l'oreille de Roland : " Mon bien-aimé ! "

Ces mots raisonnaient jusqu'au fond de lui-même, faisant surgir un monde de suppositions. A travers l'enfant, son enfant, était-ce à lui qu'ils allaient, ou s'adressaient-ils plus vaguement, plus lointainement, à celui dont l'amour eût donné les ivresses maternelles comme les autres ?... Ou encore, tout simplement, est-ce que, par une de ces sublimes déviations du cœur, Catherine s'était vouée pour tout de bon à la tâche ingrate et sainte, à cet enfant sans mère, comme les religieuses se consacrent aux petits abandonnés rencontrés sur leur route ?

En tout cas, ceci demeurait acquis qu'elle avait un cœur.

Pour la seconde fois, Roland s'arrêtait, tressaillant. Il se trouvait devant la porte de Catherine, sans trop savoir ce qu'il venait faire là. Il se souvint : tous deux dînaient chez les Blamonville et il avait besoin d'un renseignement.

Il frappa et entra presque en même temps. Ses visites chez Catherine étaient discrètes, rares et toujours motivées ; cette fois seulement, il avait oublié l'heure, ainsi que les préparatifs de toilette à faire pour la réunion du soir.

— Ah ! pardon ! s'écria-t-il sur le seuil.

— Vous pouvez entrer ! cria Catherine sans se retourner. Je me coiffe.

En peignoir blanc, debout devant sa psyché qu'éclairaient deux appliques, elle venait de dénouer ses cheveux, et jamais, à les voir massés sur sa tête, on ne les aurait crus

aussi abondants, aussi superflus. Sur les épaules, jusqu'à la ceinture, ils retombaient, s'épandaient en ondes rebelles, en mèches indisciplinées, qu'à grand-peine la jeune femme parvenait à débrouiller ; et son visage, que reflétait la glace, était attentif, marqué au front d'un petit pli.

— Je vous dérange ? reprit-elle.

— Non ; une minute seulement !... Je suis à vous.

Elle avait posé son peigne sur une tablette pour prendre le fer à frier qui chauffait, et elle se mettait à tortiller adroitement les mèches de devant, ces jolies petites mèches capelées, un peu plus foncées que les autres.

N'osant dire un mot, de peur de compromettre l'opération, Roland s'était assis derrière elle.

— Ne vous impatientez pas, reprit Catherine. Je me dépêche !

Ses mouvements s'accéléraient, en effet, imprimant aux longs cheveux, rejetés en arrière, de petites sautes qui, sous la lumière des bougies, leur donnaient des reflets particuliers.

Ces cheveux avaient aussi un parfum spécial ; ils devaient être singulièrement doux au toucher...

Roland avança la main. La curiosité lui semblait permise et passait d'ailleurs inaperçue. Ses doigts effleurèrent les cheveux..., puis ce furent ses lèvres.

Il se redressa, honteux, inquiet. Mais la glace qui lui montrait Catherine, toujours aussi occupée, n'avait pas dû le trahir, lui ! Juste à cette minute, du même ton indifférent, la jeune femme reprenait :

— Voilà ! le plus difficile est fait. Qu'y a-t-il pour votre service ?

De nouveau, avec peine, il se rappela :

— Le dîner de ce soir..., est-ce dans l'intimité, en redingote ?

— Non non ! Les Blamonville ont

toujours du monde. Mettez votre habit. Vous n'avez que le temps : on dîne à sept heures.

Ayant ainsi congédié Roland, dit-elle qui n'avait pas d'autre souci que le dîner de Blamouville, fut prêt à l'heure exacte, sa coiffure admirablement réussie, comme sa toilette : une robe de soie bleue brochée, légèrement décolletée, avec un fouillis de dentelles entourant le cou, les bras, bien modelés, et de cette blancheur lactescente particulière aux peaux fines des blondes. Chez les Blamouville, Catherine eut un succès.

—Le bleu a toujours été ta couleur. Comme tu as bonne mine !... Et puis tu as une si jolie taille ! remarqua Georgette avec mélancolie.

Voulant, ainsi qu'elle le disait sentimentalement, jouer de son reste. Mme de Blamouville prétendait s'amuser, s'attifer aussi longtemps que faire se pourrait, mais sa beauté, toute de chair et d'éclat, subissait une éclipse. Pâle, les traits tirés, les mouvements lourds et languissants, elle se mettait à ressembler à sa sœur cadette, celle que M. de

Larche appelait "la pomme Calville," et Frédéric, amateur de pommes d'api, ne roulait plus du tout, en la regardant, ses gros yeux admiratifs.

Cependant, il semblait très fier de l'événement dont il ne faisait nul mystère, déployant même un luxe de détails qu'on lui pardonnait comme tout le reste, son brevet d'incoroscience étant, depuis longtemps, enregistré par la sanction publique. Roland, néanmoins, eut envie de l'envoyer au diable quand, derrière sa grosse main, il lui chuchota plaisamment.

—Nous sommes en avant sur vous, mon cher ! Il est vrai que nous nous sommes mariés trois mois plus tôt.

Le mariage, la paternité, rapetissés, avilis à ce niveau, n'étaient pas

pour séduire Roland, et tout se rattachant dans son esprit à son idée dominante, il s'expliquait et justifiait encore les refus de Catherine et ses fières répugnances. Lui-même se sentait prévenu contre toute faiblesse que la consécration de l'amour n'eût pas légitimée.

—Je ne l'aime pas ! se répétait-il.

A présent, dans son cœur, plus rien ne s'agitait. Une cause fortuite, peut-être ce bonheur maternel entrevu chez Georgette, pouvait expliquer cet attendrissement de Catherine qu'il avait surpris. La crise était passée, oubliée. De la vision, rien ne restait. Avec ses yeux, son sourire ordinaires, Catherine causait, s'égayait, trouvait et apportait un charme tranquille à la réunion, assez nombreuse pour ne pas subir l'influence des maîtres de maison.

Déjà difficile à faire passer en province, avec sa longue tête stupide, sa barbe hirsute, ses lourdeurs de paysan, ses saillies de troupiier, Frédéric de Blamouville, dans ce milieu parisien, devenait si étrange, qu'on en éprouvait une gêne qu'il était seul à ne pas ressentir. Après dîner, il avait rattrapé Roland, et sa main remise en porte-voix, recommençait à chuchoter :

—C'est qu'elle est très jolie, votre femme !

Catherine était jolie, en effet, par moments, comme toutes les femmes qui ne sont pas laides, et puis le bleu lui allait si bien ! Avant Georgette, Roland le lui avait dit, et il se demandait si elle avait tenu compte de la remarque en choisissant la toilette de ce soir. Non... Par hasard.

Georgette se trouvant de plus en plus fatiguée, on se retira de bonne heure. Roland fit observer à Catherine combien, pendant la soirée, le temps s'était radouci, par une de ces oscillations subites du mois d'avril, hésitant de l'hiver à l'été.

—Avec votre permission, proposait-il, je vais vous mettre en voiture et revenir à pied. On étouffait là-dedans ! Il me faut un peu d'air respirable.

L'atmosphère surchauffée du salon de Georgette lui avait fait, sans doute, monter le sang à la tête, et le teint clair de Catherine s'était animé aussi.

—Renvoyons donc plutôt la voiture et marchons ensemble, dit-elle.

Sa longue mante couleur capucine l'enveloppait entièrement, et la distance de chez Georgette à l'Avenue Marceau était insignifiante. Roland ne trouvait pas de raison à opposer à ce désir de Catherine, qui, néanmoins, lui sembla malencontreux.

Bruyants, bras-dessus, bras-dessous, ils remonterent l'avenue des Champs-Élysées, dans la nuit tiède et voilée qui estompait les silhouettes des promeneurs et les formes des arbres à peine vêtus de feuilles neuves, tandis qu'à travers la buée, piquée de becs de gaz, fixes comme des étoiles, les lanternes filaient comme des météores. Et le roulement assourdi des voitures, se mêlant au fracas des lourds omnibus, se perdait confusément, comme se perd le mugissement des vagues qui ont déferlé sur la côte.

Ces effluves qui montaient de la terre, c'était le travail lent, mystérieux et fécond de la nature préparant le printemps ; et, sous cette influence, Roland se remettait à éprouver le mal étrange, oublié, guéri tout à l'heure au milieu des invités de Georgette, dans le salon lumineux et bruyant.

Alors il fit un effort de pensée ; il essaya de se remémorer les autres promenades qu'il avait faites jadis, souvent, dans le Paris printanier, si plein de jeunesse et d'éveil, avec un bras de femme ainsi sur le sien, un petit bras menu, léger, qu'il appuyait contre son cœur, dont la main cher-

chait sa main... Dans ces demi-ténèbres qui inspirent ou qui exaltent, que de mots de tendresse s'élevaient murmurés, dont il croyait retrouver l'écho en chacun des bruits familiers, en chacune des sensations de la nuit d'avril !

Mais la voix qui disait ces mots s'était tue. Nulle autre voix ne la remplaçait, et, pourtant, à côté de lui, il y en avait une qu'il avait entendue disant, mais pas à lui : "Mon bien-aimé !"

—Est-ce que vous avez toujours mal à la tête ? demanda Catherine au bout de cinq minutes qu'ils marchaient en silence.

Roland tressaillit encore. Non, il n'avait pas mal à la tête ; il souffrait cependant, mais sans bien savoir d'où, et, au lieu de répondre :

—Catherine !... dit-il faiblement. Nulle réplique.

À côté de ses pas qui se ralentissaient, les petits pas continuaient leur marche régulière. Ce n'était plus la compagne d'autrefois, docile, le suivant sans le comprendre, agissant, vivant en lui, c'était une autre, un être indépendant, un simulacre, un fantôme de femme seulement, prêt à s'échapper, à se dissiper s'il cherchait à le saisir.

—Ce soir, continua-t-il, tâchant de se reprendre, je pensais à ce que vous disiez l'autre jour de Georgette. Si elle en vient aux déceptions, aux Jégoûts que vous craignez pour elle, ne croyez-vous pas qu'elle aura, à présent, une consolation ?

Lent, hésitant, ce mot vint seul :

—Peut-être !

—En ne croyez-vous pas que le bonheur d'avoir un enfant suffise à faire excuser et aimer celui qui vous le donne ?

Cette question lui échappait, malgré lui, ardente, inquiète, et comme une lame froide, la réponse le pénétra :

—C'est déjà beaucoup, si l'on

n'aine pas le père, de pouvoir aimer l'enfant !

Pourquoi n'en restait-il pas là ! Pourquoi voulait-il continuer jusqu'au bout cette investigation oiseuse, dangereuse, douloureuse ?

— Alors, vous, Catherine, si vous aviez un enfant, vous me l'aimeriez pas ?

En guise de réponse, une exclamation seulement, à peine articulée, si légère qu'en n'en distinguait pas le caractère. La surprise ou l'indignation, la souffrance peut-être... et Roland n'en persistait pas moins, grossier, brutal ou cruel :

— Vous ne l'aimeriez pas, à cause de moi ? Mais dites-le moi donc, puisque nous devons tout nous dire ! Rappelez-vous nos conventions.

— Et vous aussi, Roland, rappelez-vous-les toutes.

— Je n'ai manqué à aucune, je ne songe pas à y manquer.

Les coudoyant, les gens montaient, descendaient, les pressaient l'un contre l'autre. Mais, tout en se tenant par les bras ils s'étaient écartés ; dans leurs voix toujours basses, les intonations vibraient néanmoins : celles de Roland se faisaient amères, irritées.

— Pourtant, reprenait-il, on peut bien parler philosophie ! Peu de gens sauraient soutenir comme nous une situation qui, mondainement, raisonnablement, ne devait pas être.

— Mondainement ! raisonnablement !

Un suprême dédain passait dans ces mots, dont Roland ne tint pas comptes.

— La plupart des hommes, en se mariant, n'ont plus à donner que de l'affection, et les femmes s'en contentent, se contentent de moins, trouvent encore un bonheur, mettent un semblant de bonheur, qui est bien quelque chose, puisqu'il peut suffire à se tromper soi-même.

— Non. Pas quand on a rêvé, entrevu davantage.

Au tournant de l'avenue, un béc de gaz, dont le rayon passait sur eux, montra le visage de Catherine, maintenant si contracté, si douloureux, que Roland eut conscience de son tort, ce qui était pour lui une sensation inaccoutumée et désagréable. Cette fois encore, c'était Catherine qui restait dans la logique, dans la vérité. Quel droit, quelle raison auraient-ils eu de changer, vis-à-vis l'un de l'autre, d'attitude quand leurs sentiments n'avaient pas varié ?

Ils firent quelques pas sans parler. Près de Roland, le bruissement soyeux de la robe de Catherine se répétait avec une monotonie régulière ; du corps frêle pressé contre le sien se dégageait une chaleur douce, et ce parfum léger, insaisissable, qu'il avait trouvé déjà aux cheveux de Catherine. Mais, de cet émoi physique, passager, le surprenant, il se rendait compte que son âme, sa volonté, restait indemnes. Trois mois et un souffle de printemps ne pouvaient emporter ni ébranler même cette masse de souvenirs, de regrets et de promesses murant son cœur. Et ses lèvres demeuraient fermées aux paroles qui, seules, auraient pu tenter ou fléchir Catherine, que lui se fût reprochées comme un mensonge et un sacrilège.

— C'est un malheur, parfois, que d'avoir été trop heureux ! murmura-t-il, concluant vaguement.

Le tournant de l'avenue était franchi. Tous deux, comme pressés d'échapper à la philosophie de la conversation, à la poésie de la nuit, dougèrent hâtivement les dernières minutes précédant la leur. Puis, la porte ouverte devant eux, ils rentraient l'un suivant l'autre.

À l'intérieur, la chaleur du dehors n'avait pas encore pénétré, mais l'humidité se glissait, suintait de

muns, imprégnait d'air, et la sensation glaciale de ce changement d'atmosphère remémorait à Roland la première arrivée, le jour du mariage.

Là-haut, chez eux aussi, le même froid. N'y aurait-il à échanger que le même bonsoir de ce jour-là, de tous les autres jours ?

Mais, déjà, en remontant, cette rêverie, cette tentation de l'ombre se dissipait ; dans la pleine lumière du vestibule, la vie ordinaire et réelle reparaisait. Sous le bec électrique, au milieu d'une coupe, bien en évidence, un papier bleu venait d'attirer l'attention de Catherine.

— Une dépêche... pour moi !

Elle la décacheta, la parcourut et resta atterrée.

— Oh ! mon Dieu ! C'est mon oncle qui vient d'avoir une attaque et qui est au plus mal ! Roland, il nous faut partir tout de suite !...

.....
Cette nuit douce et chaude, cette nuit d'avril si semblable à une nuit d'amour, ce n'était donc qu'une nuit de mort et de deuil !

Roland et Catherine l'achevèrent en chemin de fer, et, dans ce voyage, le sentiment du devoir ne les accompagnait pas seul. Souvent, Roland voyait Catherine s'essuyer les yeux.

— Ce qu'on a souffert des siens n'empêche pas de les aimer ; on le sent encore mieux quand on va les perdre, répondait-elle aux diverses consolations offertes. Pourvu que nous arrivions à temps !

Cet espoir même fut déçu. En arrivant, le matin, Roland et Catherine surent que M. de Larche était mort dans la nuit.

À la surprise générale, le marquis, la veille encore anti-clérical acharné, la terreur de son curé et le scandale des dévots, avait fait une fin des plus édifiantes, soit qu'il voulût se donner une dernière fois le plaisir de désap-

traillée par la souffrance humaine, eût, avec le repos, recouvré l'équilibre et la sérénité, comme ses traits, redevenus réguliers et presque doux. Pieusement, Catherine put se livrer aux suppositions consolantes, avec l'aide de la baronne que, dès le premier jour, son bon cœur avait amenée.

Guidé par les convenances, le baron vint le lendemain, pour l'enterrement. Nulle opposition ne le dérouterait plus, il fit décorer l'église d'écussons armoriés et ordonna dignement la cérémonie.

Ce fut plus pompeux, pas beaucoup plus triste que le mariage de Catherine, Roland, pourtant, dans cette même église, devant ce même autel, presque à la même place d'honneur, ressentait une impression poignante, nouvelle, que la perte de M. de Larche ne justifiait pas suffisamment.

Ce qui lui faisait si mal, c'était de voir Catherine pleurer sous son voile noir. Il s'en aperçut, et il s'aperçut aussi que les crêpes lui allaient bien ; le même rayon de soleil, luisant sur les broderies d'argent du catafalque, faisait scintiller les cheveux blonds comme une mousse dorée. La vie et la mort ont de ces promiscuités ironiques.

À présent, M. de Larche s'installait dans le caveau ancestral, où il ferait encore bonne figure et contribuerait à l'honneur de la famille selon ses moyens, sous la belle pyramide de marbre blanc, portant en grosses lettres d'or ses noms, titres et qualités, que le baron lui promettait, libéralité toute gratuite, car d'après ce qu'on savait des affaires et du caractère du défunt, sa succession donnait peu d'espoir. Ce qu'il n'aurait pas placé en viager trouverait, sans doute, un emploi extravagant et ne reviendrait sûrement pas à sa nièce, jamais aimée et, depuis son mariage, en complète défaveur.

—Si, par bonheur, il n'y avait pas de testament ! rêva le baron pendant deux jours.

Mais il s'en découvrait un à Caen, dans cette même étude où, pour les affaires de Kournine, Roland avait fait tant de pénibles stations, et ce souvenir n'ajouta pas de charme à la nouvelle séance qu'il eut à y subir en compagnie de sa femme, de son père et de quelques cousins, très septiques, venus à tout hasard. Si l'ouverture du testament provoqua peu d'émoi la lecture, en fait d'inattendu, dépassa encore les prévisions.

En une seule phrase, de son meilleur style, bref et piquant, M. de Larche instituait sa nièce légataire universelle, "faute de mieux, disait-il, et pour lui montrer qu'elle n'aurait pas eu besoin de faire un mariage d'intérêt."

Les cousins s'étaient éclipés. Roland parlait de refuser la succession, le baron de ne l'accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Beaucoup plus affable et plus zélé que jadis, le notaire eut une légère protestation.

—Étant donnée l'originalité bien connue de M. de Larche, cette boutade, m'a pas d'importance, tandis que la succession en a !...

Au baron, le seul attentif, il insinuait :

—Huit à neuf cent mille francs au moins en bonnes valeurs, sans parler du reste !

VI

Avant tout, le baron était fondateur de race, ce qui, comme toutes les grandes vocations, exige une tête forte, une main ferme, un coup d'œil qui n'embrasse que les lignes principales. On n'arrive à rien de grand sans sacrifier quelqu'un ou quelque chose, et les susceptibilités de Roland ne pouvaient être mises en ba-

lance avec la prospérité familiale qu'un million, même malgracieusement offert, servirait effectivement.

—On dirait que tu ne comptes pas avec les enfants à venir ! dit le baron dans un moment d'indignation superbe, en présentant à Roland le papier timbré qui autorisait Catherine à accepter la succession de M. de Larche.

Roland signait, coupant court aux hésitations de la jeune femme, et repris d'une rancune posthume, le baron soupirait :

—Dire que M. de Larche avait tout prémédité quand il exigeait cette séparation de biens !...

—Dont je me félicite aujourd'hui, se hâta d'affirmer Roland, puisque ma dignité se trouve safeguardée !

—Oui, concéda rêveusement le baron, et aussi la fortune, car, même pour les affaires, cette chère Catherine a beaucoup plus de bon sens que toi !

Depuis le dernier événement, les actions de Catherine montaient d'autant plus que le baron profitait de la hausse.

—Ai-je eu la main assez heureuse ! répétait-il à la baronne, encore un peu étourdie de ce changement de perspective. Non seulement la naissance, l'éducation, la beauté, un caractère idéal, mais encore la fortune : voilà ce que, grâce à moi et en dépit de toutes ses maladresses, Roland aura trouvé dans ce mariage !

Du matin au soir, Roland pouvait entendre célébrer ainsi les louanges de sa femme. Mais ce concert, rarement donné par des beaux-pères, produisit sur lui une impression moins favorable peut-être que les dissidences ordinaires sur le commun des maris.

Depuis l'arrivée à Larche, Roland perdait de plus en plus, avec Catherine, cette sécurité, cette complète aisance d'amitié, si douce qu'elle lui

avait parfois fait oublier de regretter l'amour ; le souci de garder son secret mettait une gêne dans les moindres arrangements, une contrainte dans sa physionomie, dans ses paroles et, à cet agacement perpétuel, se joignait une cause d'irritation plus profonde. Cette fortune nouvelle, trop vantée, trop évaluée, qui semblait donner à Catherine une supériorité, une indépendance nouvelles, l'amoindrissait lui-même, rendait sa situation plus fautive en la rendant profitable. La légère éraflure faite à son orgueil masculin, se creusait en une plaie vive, et, comme souvent chez les natures incapables au calcul et à la dissimulation, il exhalait à tort et à travers le mécontentement qu'il ne pouvait expliquer.

— Je te félicite déclara un jour le baron, exaspéré, d'avoir pu, avec un pareil caractère, plaire à une femme !...

Avilement, Roland s'était emparé de ces mots qui lui jetaient une lumière. S'il n'avait pu être aimé, c'était aussi, sans doute, faute d'être aimable, et, remontant aux déclarations posthumes de M. de Larche :

— Ma pauvre Catherine, dit-il un jour, plaisantant à moitié, si votre oncle était mort quelques mois plutôt, vous auriez pu faire un meilleur mariage.

Catherine s'était redressée.

— Ah !... oui... n'est-ce pas ? Puisque je faisais un mariage d'intérêt !

Son accent était amer, révolté. Jamais il ne l'avait vue si cruellement atteinte.

Sans lui donner le temps de se rattraper, elle était sortie, l'avait laissé là, honteux comme un homme qui viendrait de souffleter une femme.

Néanmoins, il ne lui fit pas d'excuses ; faire des excuses à Catherine lui aurait coûté autant désormais

que d'en faire à son père, et puis, après tout, c'était vrai, ce qu'il avait dit. De lui, elle n'avait voulu que son nom, sa protection, — un marché comme un autre — et si lui, selon ses besoins, ne s'était pas montré plus désintéressé, du moins ne prétendait-il pas à la vertu angélique. Il y prétendait même si peu, montrait parfois à sa femme une telle indifférence et tant de mauvaise humeur, que le baron songea à des remontrances, heureusement arrêtées par cette réflexion philosophique de la baronne, vraie réflexion de grande dame :

— Nous sommes toutes habituées à ces petits manquements de la part de nos maris, et notre vengeance c'est de ne pas nous en apercevoir.

Les affaires urgentes se terminaient à propos. Mais le retour à Paris et, au tête-à-tête n'amma pas le fâcheux effet de la villégiature.

Dans l'existence de Roland, et de Catherine, trop délicatement agencée pour résister aux secousses, un dérangement s'était produit, et ils se retrouvaient comme des danseurs de corde sentant leur corde se détendre.

Le deuil sérieux d'un oncle, dont on hérite suspendait les visites, les réceptions, toutes les distractions que Catherine pouvait partager avec son mari, sans empêcher celui-ci d'aller à ce que les hommes, si inoccupés soient-ils, appellent leurs affaires, et il avait beaucoup plus d'affaires qu'auparavant.

Un soir, pour la première fois, il prévint qu'il dînerait avec Kouroua, sans dire où, et, en rentrant tard, il reprocha courtoisement à Catherine de l'avoir attendu.

— Ne prenez pas cette peine dorénavant, recommanda-t-il, façon polie d'annoncer la récidive qui, en effet, ne tarda pas.

Roland ne s'excusa plus. Un jour, il expliqua, avec une ironie incertaine :

—Nous avons joué au jeune ménage le temps réglementaire, et je reste encore un mari modèle, comparativement même à ceux qui auraient toutes les raisons d'être exemplaires... comme cet idiot de Blamonville, pour n'en citer qu'un...

Il se tut, dominé par cet esprit de corps qui porte tout homme à pallier chez un autre homme, si peu sympathique soit-il, les faiblesses dont lui-même serait susceptible.

—Vous savez, reprit-il, que je ne suis pas tenté d'abuser de ma liberté. Trop de souvenirs me sont encore présents.

Son visage était redevenu sérieux, comme chaque fois qu'il faisait allusion à Clémence.

Pendant quelques jours, il avait repris ses habitudes de vie de famille; puis, un matin, Kournine était venu le chercher, et revenu encore le jour suivant.

—Ton ami a une singulière façon de porter le deuil, avait observé le baron qui s'était croisé avec lui. Il n'y a pas trois mois qu'il a enterré son père et le voilà avec une rose à la boutonnière!

—Cela peut avoir la même signification qu'un crêpe, avait répondu Roland.

Et, au froncement de sourcil du baron qui ne comprenait pas :

—Oui, expliquait-il, le chagrin qu'on ne peut supporter, ou le secoue. Il n'y a pas d'autre recette.

Pourquoi la recette ne pourrait-elle pas être appliquée à son cas aussi? Il en venait à se le demander.

Dans son plein épanouissement de mai, le printemps éclatait, jaillissait, se répandait partout, réveillait tout ce qui pouvait encore fleurir.

La baronne poussa un cri de triomphe en voyant Roland arriver chez elle, rasé de frais, ayant enfin sacrifié cette barbe qui le vieillissait, pour ne garder que la moustache.

—Te voilà à vingt ans! s'exclama-t-elle avec cette joie des mères qui se figurent voir leurs grands enfants redevenir petits. Catherine n'êtes-vous pas de mon avis?

La jeune femme avait attaché sur Roland un regard indéfinissable, et ne donnait qu'une demi-approbation.

Comme pour compléter la métamorphose, Roland fut toute la journée de cette gaieté inaltérable et expansive, provenant, en général, soit d'une pureté de conscience assez flatteuse pour qu'on la manifeste, soit d'un remords assez gênant pour qu'on le dissimule. Il aida la baronne à photographier le petit Alexandre, qui ressortit, sur leur plaque, déguisé en nègre; il taquina les cygnes du bassin, chanta une chanson normande, et ne redevint sérieux qu'en prêchant son père à l'écart pour lui transmettre les réclamations de certains créanciers, oubliés plus ou moins volontairement par le baron, lors du règlement en masse, avant le mariage, et qui, la trêve de la lune de miel expirée et, un héritage ajouté à la dot, trouvaient le moment venu de rentrer en scène.

—C'était plus tôt qu'il fallait songer à cela, déclarait le baron, faisant la sourde oreille.

Puis, comme Roland insistait, lui rappelant qu'il avait eu l'état complet de la situation et qu'il s'était chargé seul de la liquider :

—Mon cher ami, déclara-t-il, j'ai fait pour toi tout ce que je devais, et davantage. Tu n'es plus en droit ni en position de me rien demander.

Et, avec reproche :

—Proportionnellement à tes charges, te voilà plus riche que moi!

—Vous voulez dire que Catherine est riche, mon père, rectifia Roland.

—Cela revient au même. En ménage, tout est commun.

—Pas selon la loi, quand il y a séparation de biens...

—Selon les convenances, allons, s'écria le baron, lâchant son grand mot. Personne ne peut trouver à reprendre aux libéralités d'une femme envers son mari.

Plus vive que jamais, la rougeur montait aux joues de Roland.

—Jamais je n'accepterai ce que vous appelez des "libéralités," dit-il, les dents serrées.

—Eh bien ! tu peux économiser sur ta pension, ce qui te sera aisé, ayant d'autres ressources.

—Enfin, vivre aux crochets de Catherine, d'une façon ou de l'autre, acheva Roland. Merci du conseil, mon père, mais je tâcherai de m'arranger autrement, sans elle et sans vous.

—Ce sera le mieux, approuva le baron qui se hâtait de rejoindre les dames pour expliquer une vingtième fois à Catherine les portraits du salon et les parentés illustres, ajoutant d'un ton sentimental :

—Il faut bien qu'après moi elle puisse redire tout cela à ses enfants !

Ce furent des affaires pour tout de bon qui occupèrent les journées suivantes de Roland. D'abord, comme chaque fois qu'un cas embarrassant se présentait, il avait été chez Kournine ; et il l'avait trouvé assez mal en train, dans une de ces crises d'humeur noire qui le faisaient se tenir chez lui.

—J'allais sortir, dit-il pourtant à Roland, ce qui m'ennuyait, et puis te demander un service, ce qui m'en avait davantage encore... As-tu deux ou trois milles francs à me prêter ?

Kournine parlait vite, la tête basse, humilié de recourir à un autre après avoir eu l'habitude qu'on recourût à lui.

—Mais je suis ton débiteur, je ne sais de combien !...

Roland avait tiré son portefeuille, donnait sans compter, comme il avait

reçu, lié avec son ami par tant d'affection, de services échangés, qu'entre eux rien n'avait plus d'importance, et déjà il revenait à l'objet de sa visite.

—Mon père me laisse de gros ennuis dont il faut que je sorte. Donne-moi des idées, toi qui en as toujours.

Avec sa merveilleuse souplesse de nature, Kournine se trouvait au courant de choses auxquelles on l'aurait cru le plus étranger ; il avait des amis dans tous les mondes, des obligés, des exploités, appliquant, même aux affaires, les ressources de son imagination, tour à tour bienfaisantes ou fatales.

—Les emprunts, cela me connaît, dit-il tout de suite. C'est une quarantaine de mille francs qu'il te faut ? Je sais quelqu'un qui te les trouvera, qui te trouvera peut-être aussi le moyen de les rembourser. Oui, une combinaison qu'on m'a proposée l'autre jour, la plus jolie petite affaire du monde où, avec presque rien, on peut gagner beaucoup d'argent.

—Gagner de l'argent, toi ! dit Roland incrédule.

—Ce serait à propos, avoua Kournine. Bien entendu, je me bornerais à donner quelques fonds, ou plutôt quelques signatures, car les fonds, en ce moment !... La succession de mon père est aux mains des gens de loi, et, par tous pays, ils tiennent bien ce qu'ils tiennent. Mais, juste à point, la Providence m'a envoyé ce brave garçon, mon ancien camarade de collège que j'avais un peu perdu de vue, un génie pratique, mon chéri, qui m'a déjà rendu bien des services, et qui serait capable de faire notre fortune, tout bonnement !

Là comme ailleurs, ce mot de "fortune," toujours enivrant, avait son effet. Autant que sur les cupides, l'argent exerce son attirance sur les

généreux, étant, pour eux, peut-être plus indispensable encore.

—C'est très ingénieux ce qu'il a trouvé, mon bonhomme, répétait Kournine, tu verras. Je veux qu'il te l'explique lui-même. Vions demain déjeuner avec lui.

Tout en faisant d'avance l'incrédule, Roland aussi, par certains motifs, ne se trouvait que trop disposé à accueillir une espérance opportune.

Avec l'héritage de M. de Larche, la gêne était entrée chez lui, non cette gêne visible, modeste, populaire de son ménage d'autrefois, où souvent un dîner était un problème, et quelques louis une solution, mais une gêne cachée, déguisée, camouflée, et qui se compliquait chaque jour davantage.

Déjà grevée des frais d'installation et de la pension des Bathiot, son budget se trouvait complètement déséquilibré par les intérêts, les comptes à ses créanciers et d'autres dépenses qui commençaient à se chiffrer. Des notes restaient en retard, des billets en circulation, et, ne sachant déjà comment soutenir son train de vie, il lui fallait encore entendre son père en critiquer la modestie exagérée, répéter à chaque occasion :

—Vous êtes bien à l'étroit ; il vous faudrait un appartement plus vaste, ou un petit hôtel avec écurie et remise.

Dans la conception sociale du baron, le peuple allait à pied, la bourgeoisie en fiacre, l'aristocratie dans ses carrosses, et, du moment que ce ne serait plus à ses frais, il entendait voir ses enfants exercer leurs privilèges.

—Car, après tout, mon cher ami, prononça-il, tu ne prétends pas, par délicatesses, empêcher ta femme de jouir de sa fortune ?

—Je crois lui avoir laissé cette

jouissance absolue, se hâtait d'affirmer Roland, dont les susceptibilités croissaient avec des embarras.

Il avait tenu à honneur d'imposer à Catherine l'exercice méticuleux de tous ses droits, refusant obstinément d'encaisser un centime, de s'occuper d'un intérêt quelconque dépendant de la succession de M. de Larche.

Un jour qu'en son absence elle avait payé une traite souscrite par lui, il fit presque une scène.

—Vous ne deviez pas vous mêler de cette affaire. Si je n'étais pas en mesure, j'aurais obtenu un renouvellement.

—C'était plus simple de régler, puisque nous le pouvions !

—Ne nous mettez pas en commun dans ces choses-là.

—Mais "ces choses-là" ne méritent même pas qu'on les mentionne, reprit-elle, donnant cours à une révolte depuis longtemps soulevée. S'abaisser à cela, c'est un démenti à votre caractère, supérieur à ces mesquineries, un manque de confiance et d'estime envers moi, bien injuste et bien gratuit, car moi, Roland, je n'ai jamais rien refusé de vous.

—Ne comparez pas, dit Roland, opposant à cette animation un calme glacé. Je suis un homme, et l'honneur ne permet à un homme d'accepter de l'argent d'une femme... — il prenait son chapeau pour sortir — que si elle est sa femme.

Et, ouvrant la porte :

—Dans deux jours, je vous renbousserai, acheva-t-il.

Après son départ, Catherine s'était rassise, et elle restait à la même place, inerte et comme terrassée. C'était presque de l'aversion qu'elle venait de lire dans ces yeux bleus de Roland, ouverts jusqu'au fond de l'âme. Ce jour-là, réellement, il la détestait.

En ces dernières semaines, leur

fraternité de trois mois, leur camaraderie de toute la vie avait semblé s'évanouir et laisser place à un sentiment âpre de fatigue et de rancune.

Si Catherine fût venue à présent se jeter dans les bras de Roland, il ne l'eût pas repoussée doucement, affectueusement, comme au début de leur mariage; encore moins l'eût-il accueillie ainsi qu'il se serait peut-être laissé aller à le faire en cette heure de défaillance, passé depuis longtemps, qu'il ne pouvait encore expliquer ni excuser. Et cependant, à ne suivre que son instinct, cette soumission, cet appel inutiles lui eussent causé un plaisir brutal d'écrasement et de dédain. Parfois, il s'amusa à chercher quelle réponse, le cas échéant, il aurait pu faire à Catherine, dénigraient et envanement les mots, comme un sauvagement son tombeau, pour les rendre aussi meurtriers que possible.

Mais, bientôt, la réflexion calmait cette animosité; il redevenait doux, complaisant, retrouvait cette égalité de politesse particulière, réservée aux étrangers de distinction, et sous laquelle, de plus en plus rarement, l'aigreur perceait.

Pour vivre en paix avec Catherine, n'était-il pas dans les meilleures conditions, n'attendant ni ne souffrant rien d'elle?

Aux remords qu'il aurait pu ressentir, elle n'avait nulle part, et c'était pour cela que ces remords pesaient si peu.

Son cœur n'avait pas trahi Clémence; c'était même presque une marque de fidélité qu'il lui donnait que de se prémunir contre une infidélité véritable, de jeter quelques fantaisies dans le vide de sa vie pour être plus sûr de n'y jamais remettre de l'amour.

Et, non seulement Kournine lui avait enseigné le bon moyen d'allé-

ger ou de supporter ses peines, mais cet ami précieux n'avait pas été moins avisé en ce qui concernait les soucis matériels. Le génie pratique du camarade de collège d'Alexandre se montrait à la hauteur de la réclame. Dans le délai fixé de quarante-huit heures, Roland avait pu rembourser Catherine, et toutes les difficultés paraissaient s'aplanir à la fois. Le courrier n'apportait plus de ces lettres qu'on fourre dans sa poche sans les ouvrir, et les employés de banque à casquette galonnée et à sacoche de cuir cessaient leurs visites bi-mensuelles.

—Je vous amènerai quelqu'un à dîner, avait une fois annoncé Roland à sa femme.

Et, le soir, il avait présenté :

—Monsieur Roberger!

Un grand garçon maigre, au nez triste sur une moustache tombante, ni bien ni mal, ayant une bonne tenue, des manières correctes, une conversation irréprochable qui n'était pourtant pas tout à fait celles d'un homme du monde. À l'examiner, on ne lui trouvait rien non plus de fonctionnaire, ni du militaire, ni de l'artiste, ni du commerçant, ni d'aucun type connu. Il semblait appartenir à une de ces castes flottantes dont on ne peut déterminer le rang ni les aptitudes.

—Que fait-il? demanda Catherine.

—Rien... Il s'occupe parfois d'affaires, en gentleman.

Après dîner, Roland avait emmené le "gentleman" dans le fumoir d'où il s'était éclipse dans un nuage de tabac, et Catherine ne l'avait pas revu; mais, plusieurs fois, accidentellement, Roland avait reparlé de lui :

"J'étais avec Roberger... Roberger m'a donné rendez-vous..."

Il lui était même arrivé de dire comme Kournine :

"Un brave garçon, Roberger!"

Kourmine aussi tenait une place de plus en plus considérable dans la vie de Roland, quoiqu'il vint moins souvent Avenue Marceau et n'y restât guère.

Les réunions à trois, où revivait la vieille et pure intimité, ces longues parties avec son petit filleul, semblaient l'étonner ou le fatiguer, et sa santé n'était qu'une trop valable excuse. Malgré toutes les petites supercherias mises en oeuvre, il ne pouvait plus guère dissimuler l'affaiblissement de sa vue, et il prenait volontiers, dans la rue, le bras d'un ami.

—J'ai été voir l'oculiste, raconta Roland à Catherine, et son diagnostic n'est pas encourageant. Il s'agit non d'un accident passager, comme Alexandre veut le croire, mais d'un décollement de la rétine. Avec cela, on peut très bien devenir aveugle, surtout quand on commet toutes les imprudences possibles.

Roland, lui, ne s'était jamais si bien porté, n'avait jamais paru tant à son avantage, malgré sa vie active, malgré les fatigantes journées et les soirées qu'il passait au dehors. Dans les courts moments qu'il donnait encore à sa famille, on remarquait en lui un remouveau de bonne humeur qui faisait dire à la baronne, avec son admirable bienveillance :

—Comme vous l'avez rendu parfait, chère Catherine, en le rendant heureux !

Le baron, embrassant tout de son vaste coup d'oeil, remarquait bien que la mine de sa belle-fille laissait à désirer, et que le petit sourire, toujours fréquent, creusait les joues un peu plus qu'à l'ordinaire ; mais ces symptômes, chez une jeune femme, n'inquiétaient pas, réjouissaient plutôt son cœur d'aïeul, excité encore dans ses convoitises par l'accroisse-

ment promis à la maison de Blainville.

Avec sollicitude, il exhortait Roland à prévoir les désirs de la "chère enfant," s'étonnait qu'à la fin de juin, après le grand Prix, on n'eût pas encore choisi soit la plage, soit la montagne en renom où, durant les chauds mois d'été, tout mari tant soit peu consciencieux conduisit une femme tant soit peu élégante.

—Mais c'est à présent la vraie saison de Paris, soutenait Roland, toujours rebelle à la règle, le seul moment, où l'on puisse en jouir, sans parapluie le jour et sans bronchite le soir.

De ces facilités, il usait de plus en plus, laissant sa femme passer seule presque toutes ses journées. L'absence matérielle accroissait l'éloignement moral. Catherine ne le questionnait pas ; mais, lui-même s'en rendait compte, elle ne pouvait le croire absorbé uniquement par Robeiger ou quelque autre de ces "amis" qui jouent un si grand rôle dans les mensonges autorisés, obligatoires d'un homme bien élevé.

Invité, par ces amis-là sans doute, à une partie de chasse dans les environs, Roland n'était pas rentré la veille au soir, pas rentré d'avantage le matin. Après son déjeuner solitaire, Catherine se mit à la fenêtre.

La journée était radieuse. Un rayon, un effluve au moins pénétrait jusqu'au fond des maisons, allait y chercher les promeneurs, les jetait dans la rue en un fourmillement multicolore de toilettes fraîches, de visages épanouis.

Dans la plupart des existences banales, superficielles, où les maux s'équilibrent à peu près, la moindre influence extérieure suffit à faire pencher la balance du côté favorable ; il n'y a guère de Parisien qui ne sourie à un jour de soleil.

—Allons ! dit Catherine, s'arrachant à une méditation.

En bas, installé déjà dans la petite voiture surmontée d'un para-ol blanc, que poussait la bonne anglaise, le bébé frétillait d'aise à la perspective de sa promenade quotidienne. Dans ces derniers temps, Catherine avait pris l'habitude de l'accompagner. Cela lui semblait moins triste que de sortir seule, et il n'y a rien de tel qu'un enfant pour faire oublier l'absence de son père.

Par ce temps si beau, les distances s'amointrissaient. Tout doucement, on était descendu jusqu'aux Champs-Élysées. Bien pomponné, campé très droit dans son équipage, avec sa bonne tenue d'enfant prospère le petit, de ses yeux vifs, regardait au passage le Guignol et la marchande d'oublis qui l'intéresseraient bientôt, les cafés-concerts, les dames élégantes qui l'intéresseraient plus tard. En attendant, il mettait pied à terre, sur le sable fin, près des pelouses vertes, dans un de ces jolis coins que Paris, ce géant qui aime les petits, réserve tendrement aux enfants et aux fleurs.

Avec un baiser, Catherine le laissait aux soins de sa bonne, s'en retournait, poussée maintenant d'un désir, d'un espoir irrésolû vers ce chez-elle vide qu'elle avait fui tout à l'heure. Elle ne prit pas de voiture, c'eût été avouer sa faiblesse inconsciente, mais le chemin lui parut long, horriblement long.

Catherine était rentrée chez elle. Assurée d'une entière solitude, l'enfant même éloigné, les domestiques occupés, elle venait de passer dans la chambre de Roland et elle en faisait le tour, examinant rêveusement ces objets familiers du repaire intime, qui, à l'abri de curiosités étrangères, racontent la vie de chacun, redisent ses secrets. Chez Roland, rien ne trahissait un goût vulgaire. Les ob-

jets d'ornement étaient des objets d'art, les livres de la bibliothèque, des livres sérieux ou raffinés. On n'aurait pas cru que l'homme qui habitait là pouvait aimer le clinquant, le faux, le commun, se tromper, s'écourdir.

Sur le bureau, lui faisant face quand il écrivait, la photographie de Clémence était posée dans un cercle d'argent,—un agrandissement de celle que le baron avait vue chez les Bathelot—et Catherine, à son tour, se penchait pour la regarder, sans hostilité, sans jalousie, plutôt avec une surprise, une pitié tendre, comme si, fraternellement, elle eût interrogé ce joli visage banal, cette petite âme insignifiante, si peu faite en apparence pour absorber et retenir toutes les tendresses d'un cœur tel que celui de Roland.

—Comment a-t-elle fait ? Comment cela pouvait-il être possible ?

La question anxieuse était dans les yeux, presque sur les lèvres de Catherine, et, en face d'elle, dans le cadre d'argent, la gracieuse image, la tête menue, le front étroit sous la masse des cheveux, la bouche au dessin irrécusable, à l'incomplet sourire, cette beauté, qui n'était que dans les lignes, qui ne pouvait éblouir que les regards, ne donnait que des réponses vagues, des explications contestables, incertaines.

Un bruit se fit dans le salon voisin. Quelqu'un venait d'entrer, et, Catherine, vivement, s'enfuyait.

Mais ce n'était pas Roland qui l'attendait. Ce n'était que Kourmine, arrivant empressé, et déposant sur le piano à queue un grand paquet enveloppé de papier gris et ficelé de rouge.

—Sacha n'est pas là ? demanda-t-il, sitôt échangés les premiers bonjours.

Sacha, c'était le petit Alexandre auquel, en parrain généreux, il avait

transmis, avec son nom, le diminutif familial employé pour lui-même jadis, quand il avait encore une famille.

L'absence de Sacha le désappointa beaucoup.

—Je lui apportais une bêtise, dit-il en désignant son monument. Des patineurs sur la glace, en costume russe... C'est très bien représenté. Il n'y a qu'à tourner la manivelle. Voulez-vous regarder, Catherine ?

Mais elle ne le remerciait pas ; sans étendre la main vers l'objet, elle restait debout, en face du jeune homme qui venait de se lever.

—Alors, vous aurez la bonté de vous charger de ma commission ?

Avec son flair très fin, il devait sentir la poudre, car il avait hâte de s'esquiver.

—Non, dit brièvement Catherine qui venait de prendre sa résolution. Et puisque nous sommes seuls, ce qui est rare, je vous prie, Alexandre, de rester un moment. J'ai besoin de vous parler.

Il s'était assis, ne s'enquérant pas de ce qu'elle voulait lui dire, et, tout en cachant très bien une légère appréhension, ne pouvait s'empêcher de demander :

—Roland n'est pas rentré ?

—Pas depuis hier. Vous le savez bien.

Kournine baissait la tête de cet air naïf d'écolier pris en faute, qui, sur ses traits doux, adoucis encore par la souffrance, devenait apitoyant, rendait cruelles la sévérité, même la justice.

Mais Catherine était décidée à ne pas fléchir.

—L'amitié ne peut exister d'un homme à une femme, du moins être loyale sincère, je le sais, continuait-elle d'une voix basse, irritée, mais j'ai pourtant le droit de vous demander pourquoi, sous quel prétexte, vous me faites du mal.

Obéissant au premier mouvement de celui qui est attaqué, Kournine se défendait :

—Faire du mal, à vous, à quelqu'un... moi ? Qu'est-ce qu'on vous a dit, Catherine, et comment avez-vous pu le croire ?

Sans bouger, de son même ton implacable, elle répliquait :

—On ne m'a rien dit. Ce que j'ai cru, c'est ce que j'ai vu. Je vous connais, mon pauvre Alexandre !

Blessé, étourdi de ce coup imprévu, Kournine ressentait la douleur avant la colère.

—Et vous doutez de mon affection, à moi qui aime Roland comme mon frère... qui vous aime aussi depuis tant d'années ? Vous êtes injuste, Catherine, vous êtes méchante !...

Sur ses pauvres yeux obscurcis, deux larmes montaient encore, mouillaient les paupières battues et rougies, envahies d'un bleu noirâtre. Catherine tourna un peu la tête pour ne pas le regarder, en reprenant :

—Je sais toutes vos excuses. Vous avez une de ces intelligences qui ne comprennent que la moitié des choses, un de ces bons coeurs qui ne sont sensibles que d'un côté. Quand vous vous trompez à vos dépons, on vous plaint, mais c'est trop, d'égarer les autres. Alexandre, je ne veux pas que vous perdiez Roland.

Et, éclatant soudain :

—Roland n'est pas comme vous, composé de toutes pièces, taillé à mille faces ! Tout en lui est droit, solide, sérieux. Si vous le menez à mal, il ne restera pas à moitié chemin ; s'il tombe, il ne se relèvera pas. Jamais il ne sera homme d'honneur à demi. C'est pour cela que votre travail sur lui est si dangereux, si coupable, que j'ai le droit de vous arrêter de vous dire ce que je pense. Ce n'est pas assez d'être facile, affectueux : il faut avant tout être honnête. Dites-le-moi, estime-

riez-vous un homme, reçu dans votre intimité avec confiance, avec amitié, un homme qui se croirait galant homme et qui, en sortant de chez vous, après vous avoir serré la main, emporterait votre portefeuille ? Que serait tout l'argent du monde, cependant, au prix de ce que vous nous dérobez, à moi, à cet enfant que vous prétendez aimer ? Tenez, Alexandre, je ne vaudrais plus de ces mensonges. Je ne donnerai pas votre cadeau à Sacha. On n'apporte pas de joujoux à un enfant quand on lui prend son père !

Après, violente sous le calme relatif des dehors, Catherine frappait le jeune homme en plein dans sa sensibilité vive, dans sa fierté délicate. Il était de ceux qui ne peuvent supporter les rudesses, que la sévère justice révolte avant de les convaincre, et, se levant, nerveux, exaspéré, hors de lui, presque mauvais, il criait à son tour :

— Est-ce de ma faute si Roland se conduit comme tout autre homme se conduirait à sa place ? N'est-ce pas plutôt de la vôtre ? ...

Ainsi, il avait deviné... ou Roland lui avait dit ! ...

Une contraction douloureuse passa sur le visage de Catherine, et, avec un calme effrayant :

— Nieriez-vous que, cette fois encore, vous me veniez de trahir votre ami ?

Cette trahison irréfléchie, involontaire, lui était apparue sitôt commise ; il s'en désespérait, et, avec sa mobilité d'esprit, revoyait en même temps, sous le même jour nouveau, tout ce que Catherine lui reprochait pour la première fois. Sa conscience était de celles qui dorment, mais qui ont le sommeil léger.

— Quant à moi, reprit Catherine sans s'élever davantage, vous ne pouvez, il me peut m'offenser. Je suis sûr d'avoir tout fait pour son bonheur, et cela me suffit. Jugez si.

de vous-même, vous en diriez autant. Vous vous efforcez de faire de Roland ce que vous êtes. Trouvez-vous donc votre sort assez heureux pour le lui souhaiter ?

Kournine était retombé sur son fauteuil, et, avec sa nature excessive, passait d'un avis à l'avis contraire, s'accusant, s'abandonnant :

— Moi ! mais je suis le plus malheureux des hommes, et, je le crois maintenant, le plus misérable ! Vous avez bien raison de préserver Roland de moi !

Des sanglots soulevaient sa poitrine ; comme un enfant, il fondait en larmes. Dans une agonie d'angoisse, de désespoir, il répétait :

— Je vous ai fait du mal, c'est vrai ! J'en ai fait à Roland, sans y penser, parce qu'à force de m'en faire à moi, on m'a rendu un peu fou. C'est que vous me savez pas ce que j'ai souffert, et de quelle souffrance mauvaise, irritante, démoralisante ! Être entraîné par des gens pires que soi, ce n'est rien : le jour où on les connaît, on les méprise, et on se réhabilite ! Mais quand on est perdu par les honnêtes gens, où est le recours, où est l'exemple ? C'est la raison qui ment, le bien qui fait banqueroute ! On dit qu'un méchant dévot cause plus de tort à la religion que cinquante impies, et moi j'ajoute que certaines honnêtes femmes sont plus dangereuses que toutes les coquines ! De la vertu et pas de cœur, c'est haïssable, c'est affolant ! Ce n'est pas votre cas, je le sais à présent. Vous avez du cœur, Catherine. Alors, il faut me pardonner et je ne recommencerais pas, je vous le jure. Ce sera plus simple : je vais vous jurer de ne plus revoir Roland, jamais ! Ne vous méfiez pas de moi : je suis encore capable de tenir une parole d'honneur. Je ferai cela pour vous, pour Sacha, pour Roland. Ce sera assez, je crois ?

Du moins, je ne peux pas faire davantage, car renoncer à son amitié, c'est bien renoncer à tout ce qui me reste !

Il s'était relevé, essuyant ses yeux, et, d'un air doux, résigné, cherchait à tâtons sur le piano le paquet qu'il y avait mis.

—Vous donnerez maintenant les petits paineurs à Sacha, et vous lui direz que cela vient de son parrain pour qu'il ne m'oublie pas trop vite, à présent qu'il ne me verra plus !

Sur son esprit superficiel, tout glissait. Pour rendre l'impression assez forte, il avait fallu l'atteindre jusqu'au cœur. L'effet était suffisant, trop fort même, et, doucement, avec un sourire, Catherine le prenait par la main, le repoussait vers son fauteuil.

—Restez là tranquille ! Parce que je veux garder Roland, croyez-vous que je veuille vous perdre ? Vous avez dit tout à l'heure que vous aviez de l'affection pour moi ; vous venez de me le prouver, et j'en ai aussi pour vous, plus que je n'en ai jamais eu. Je me fie à votre parole. Alexandre, et c'est moi qui vous demande de rester l'ami de Roland, un ami véritable. Ne lui donnez pas de bons conseils, cela ne servirait à rien ; mais ne lui en donnez pas de mauvais. Laissez à sa propre impulsion, il viendra ou reviendra de lui-même à ce qui est vrai, à ce qui est bien. Ça été toujours ma confiance et mon espoir.

Elle s'arrêtait, étouffée d'une émotion, ayant aussi, tremblante au bord des cils, une petite larme ; et cette défaillance qu'ils venaient d'avoir l'un avant l'autre, chacun à sa façon, les avait liés d'une intimité, d'une estime nouvelles.

—Vous êtes bonne, Catherine, murmura le jeune homme. J'accepte votre confiance parce que je suis

sûr de ne pas en abuser. Il y avait, il y a encore un peu de bon en moi !

Elle eut une protestation attendrie, sincère :

—Il n'y a même guère que cela. On en est si facilement tiré parti !

—Oui. Personne n'a voulu se donner cette peine, et c'est dommage, je le trouve aussi, sans vanogone ! Parfois, je me dis de ces aménités, pour me consoler.

Il eut l'air de vouloir chasser une idée triste. Puis, tout d'un coup, dominé par elle, avouant dans une expansion subite ce que, depuis si longtemps, il s'efforçait de dissimuler :

—Catherine, je ne peux jamais m'empêcher de vous croire. Dites-moi une chose... Est-ce que vous pensez que je vais devenir aveugle ?

Le fantôme horrible de l'ombre se dressait devant lui, et il frissonnait, cherchant un recours, espérant, faute de mieux, un mensonge qui, pendant quelques instants, tromperait son angoisse.

—Certainement non, se hâtait d'affirmer Catherine, et je ne crois même pas votre cas très grave. Mon oncle, qui avait essayé de tous les maux, a été comme vous et s'est guéri assez vite. Mais, là encore, tout dépend de vous, des soins que vous vous donnez.

—Oh ! je me traite à merveille.

—Oui, à la morphine, par exemple !

Il tressaillit :

—Qui vous a dit cela ?

—Mais il n'y a qu'à vous voir.

Auprès de M. de Larche, elle semblait avoir appris à reconnaître la trace de toutes les maladies du corps et de l'âme, de tous les remèdes, pires parfois.

Kournine s'était approché de la glace, puis impatiemment, se reculait.

—Je ne puis pas me voir, moi...., heureusement, peut-être, aujourd'hui. ...Je ne fais pas le fier-à-bras, Ca-

therine. Tenez, voulez-vous me dire l'heure à ma montre ?

Cette dépendance d'enfant, d'infirme, allait au cœur féminin de Catherine, et quoique, en apprenant qu'il était près de six heures, Koumine est bondi, elle cherchait à le retenir encore avec l'aide du petit Alexandre, qui venait de rentrer et qui demeurait en extase devant les patineurs russes.

—Impossible, je manquerais Roberger ! affirma le jeune homme.

Roberger en cause, toute insistance devenait inutile.

Tenant la rampe, il descendait déjà l'escalier, et revenue à la fenêtre du salon, Catherine voyait le fiacre et le domestique qui l'attendaient dans la rue, lui-même ensuite qui sortait, traversant le trottoir résolument, ne laissant pas, de loin, remarquer encore son infirmité.

Cependant, à côté de la sienne, une voiture venait de stopper et une dame en descendait, se croisant presque avec lui, qu'il ne reconnut pas, car il omit de la saluer.

Il ne reconnaissait même plus Georgette ! Mais elle, qui ne jouissait pas de la même immunité, l'avait bien vu, et c'était pour cela, sans doute, qu'en entrant elle avait cet air plus las, ce visage plus décomposé encore que les circonstances ne le comportaient.

Touchant au terme de son épreuve, elle se mouvait difficilement ; un peu de dépit aussi à se montrer sous un aspect plus touchant que flatteur, rendait ses visites de moins en moins fréquentes.

—Je n'ai pourtant pas voulu m'en aller sans te dire adieu, commença-t-elle, sitôt tombée dans un fauteuil. Nous filons demain. Enfin !

Ce départ semblait aussi désiré que l'avait été celui de Blamonville, quatre mois plus tôt, quoique les nouveaux horizons parussent avoir bien peu d'attraits.

—Je vais chez maman, tu comprends, pour l'instant décisif. Ça m'ennuie, mais ça vaut encore mieux que de me trouver à Blamonville avec Frédéric pour seul recours !

Le recours aurait été mince en cette occasion, comme en toute autre et, malheureusement, Georgette semblait le comprendre.

—Dans six semaines, j'espère que ce sera fini, continuait-elle avec un gros soupir d'appréhension.

A son sens, nulle poésie ne semblait relever l'ingrate tâche matérielle. Peut-être que, ce jour-là, une fa gue plus grande ou une tristesse nouvelle l'abattaient particulièrement. Après un moment de conversation banale, semée de quelques insinuations indirectes, elle se décida tout à coup à dire :

—Tu sais, je l'ai encore rencontré..., Alexandre.

—Oui, il sort d'ici....

Catherine n'ajoutait rien. Alors, elle reprit, la voix troublée :

—Il ne m'a pas vue, car il me m'a pas saluée. Je ne peux croire à une malhonnêteté volontaire.

—Certes, non, affirma Catherine.

—Il est trop bien élevé, trop délicat pour cela, continuait Georgette agitée. Et puis, de quel droit ?... Si je lui ai fait de la peine, je n'en suis pas cause... Je ne l'ai pas trompé... Ce que je lui disais, je le pensais sur le moment !

—A quoi bon revenir là-dessus ? interrompit Catherine. C'est assez de s'occuper de ce qui est sans songer à ce qui aurait pu être.

—Mais on ne peut s'en empêcher quelquefois, reprit vivement Georgette. C'est si singulier de se dire qu'on a cru un moment être tout l'un pour l'autre et puis qu'on s'en est allé chacun de son côté, qu'on ne se revoit plus, qu'on s'oublie !....

Chez elle, la mémoire, après une période d'engourdissement, paraissait.

ressusciter, acquérir même une vivacité inquiétante.

La tête penchée, sans oser regarder Catherine en face, elle murmurait :

—Et lui... crois-tu qu'il m'ait oubliée tout à fait ?

—C'est ce qu'il pouvait faire de mieux pour lui et pour toi.

—Ah ! certainement...

Malgré cette approbation, Georgette restait plutôt déçue, ses grands yeux bruns fixés dans le vague, un peu vides, maintenant que leur animation de première jeunesse s'était dissipée, et, donnant une conclusion à la pensée qu'elle n'avait osé se formuler tout entière :

—Si je ne l'ai pas épousé, c'est maman qui en est cause, rien que maman.

—Elle a fait ce qu'elle jugeait le mieux pour ton bonheur.

—Mon bonheur... oui... Il est à son goût, mon bonheur !

La crise, courvée peut-être depuis longtemps, chauffée par cette rencontre, par cet entretien, venait à explosion, et là, à cette même place où tout à l'heure Kournine avait pleuré, Georgette, à son tour, se cachait la figure dans son mouchoir.

—Ne fais pas attention, Catherine, ce n'est rien. Je suis trop lasse et je n'ai plus de patience.

Rassurante, Catherine observait que la fatigue physique ôte la juste notion des choses, mais, au lieu de se raccrocher à ce bon prétexte, Georgette s'en exaspérait.

—C'est ça ! Avant, quand je me débattais, il ne fallait pas prendre au sérieux ce que je disais : naïveté de petite fille ! Après, maintenant : divagation de malade, ça ne compte pas mon plus ! Ensuite, ce sera la folie ou le radotage, de sorte qu'on m'aura mise où je suis sans que j'aie le droit de m'en prendre, même de m'en plaindre à personne.

Avec un retour d'impétuosité, elle

se levait, frappait du pied, et Catherine, ne parvenant plus à la raisonner, l'embrassait, l'apaisait comme un enfant.

—Voyons, ma chérie, tu ne sais pas ce que tu dis : je vais être, moi aussi, obligée d'en convenir. Toutes les femmes ont autant de difficultés que toi, et bien peu ont les mêmes avantages. Tu as un beau nom, une situation magnifique...

Catherine en venait à répéter les arguments de Mme Donattier, mais avec une conviction bien faible.

Un peu plus animée, elle reprenait :

—Tu vas avoir un enfant, qui te donne à présent un peu de peine, mais qui te donnera bientôt beaucoup de joie.

Un petit éloge de Frédéric devenait indispensable :

—Ton mari t'aime...

Enfin Catherine revint à la maison qu'elle venait de quitter et retrouva, avec une surprise mêlée d'inquiétude, Roland dont l'absence l'avait cruellement affligée.

Étant donné l'emploi de sa journée, il aurait dû être en belle humeur ; Catherine, au contraire, aurait pu se trouver attristée. C'était lui pourtant, et de beaucoup, qui avait la mine la plus longue. A la chasse, sans doute, ou ailleurs, il avait trouvé plus de lassitude que de plaisir.

En face de lui, à dîner, voyant Catherine qui souriait sans rien dire :

—A quoi donc pensez-vous de si agréable ? demanda-t-il, agacé.

Catherine traduisit, un peu librement, ce qu'elle s'était dit à elle-même :

—Je pensais, Roland, que nous étions encore parmi les heureux de ce monde.

Où, elle était plus heureuse que Georgette. Elle n'avait rien donné qu'elle regrettât.

Dans sa solitude, dans sa tristesse.

il n'y avait ni avilissement, ni déchéance.

— Parlez pour vous, répondit brièvement Roland, qui n'avait peut-être par les mêmes consolations philosophiques à s'offrir.

VII

Soudainement, Roland avait trouvé Paris désert, la chaleur accablante, l'asphalte nauséabond. Avec Catherine, il était allé courir la Suisse, d'hôtel en chalet, de pic en glacier, usant en marches forcées, en excursions hardies, sa fougue de tempérament, sa ténacité de caractère, et jetant au vent pur de la montagne ses petites peines, peines d'amour-propre, si un amour quelconque avait été en jeu.

C'étaient d'autres soucis qui mettaient à présent une ombre sur son visage, une sourdine à sa conversation, mais de ceux-là non plus. Catherine ne recevait pas la confiance. Chaque secousse, — l'usure seule du temps peut-être, — élimait ce dernier faible lien d'amitié resté entre elle et Roland. Depuis le retour à St-Agramant, où ils étaient venus rejoindre la baronne et le petit Alexandre, cette indifférence se manifestait à tout propos. Jamais Roland n'avait voulu s'occuper du domaine de Larche ni même le visiter, et, à l'agent de change qui signalait la baisse de certaines valeurs de la succession et l'opportunité d'un meilleur emploi, il s'était borné à envoyer une autorisation aussi étendue que possible, disant à Catherine :

— Donnez-lui vos ordres. Vous êtes très capable de vous diriger seule, et je serais, je commence à le croire, un piètre conseiller.

De Roberger, il parlait moins, entretenant, en revanche, avec lui une correspondance bien assidue pour être purement amicale.

Un matin de septembre, après la

réception du courrier, il entra chez Catherine. Assise sur son balcon, elle déjeunait en compagnie du petit Alexandre, qui choisissait, généralement, pour sa visite, l'heure où l'on apportait le plateau. Bien installé sur les genoux de "maman", il prenait un plaisir affectueux à tremper dans son chocolat une grosse brioche et trois petits doigts, sans se laisser troubler par le regard sévère de "papa", qui n'avait rien à voir là-dedans.

Au bout d'une minute, Roland observa :

— Cet enfant vous fatigue !

— Mais non, il m'amuse.

En reconnaissance de cette bonne parole, Alexandre appliquait sa bouche toute barbouillée sur la joue de Catherine.

Alors, avec une impatience inattendue, disproportionnée, au risque de renverser la tasse et la table, Roland le prit, l'enleva et le posa par terre, disant rageusement :

— Pourquoi le gêter ainsi, pour le rendre gourmand, malpropre, insupportable ?... Comme s'il ne l'était pas assez !

Le jeune Alexandre, qui avait déjà son petit point d'honneur, éclata en cris ; les larmes, chez lui, n'étaient pas fréquentes.

— Mais faites-le donc emporter ! cria presque aussi fort Roland. Il ne me laissera pas même dire ce que j'ai à dire !... Catherine, j'ai un rendez-vous d'affaires pour demain à Paris, je serai peut-être retenu quelques jours...

La bonne venait chercher l'enfant. Cet incident terminé, Catherine reprit :

— Si je profitais de l'occasion pour aller, moi aussi, à mes petites affaires de magasin et de couturières ?

Sans enthousiasme comme sans résistance, absorbé par d'autres préoccupations, Roland l'avait laissée venir, et tous deux réintégraient leur

appartement en déshabillé d'été, les meubles vêtus de housses, les tableaux voilés, rideaux et tapis sentant la naphthaline. Cela importait peu : Roland était sans cesse dehors ou enfermé dans son cabinet avec des gens qui n'entraient pas au salon.

—Auriez-vous quelque ennui ? avait hasardé un jour Catherine, trouvant la voie ouverte par de vagues récriminations sur la mauvaise foi des gens, la corruption croissante des mœurs financières.

Mais aussitôt il déclara n'avoir parlé qu'au point de vue général, et ce fut avec certaines prétentions à un air dégagé que, trois ou quatre jours après, il annonça :

—Une fausse manœuvre ! Me voilà obligé de retourner à Caen chercher un renseignement... une pièce dont j'ai besoin. Voulez-vous qu'en même temps je vous reconduise ?

Il désirait lui voir accepter cette offre, mais elle eut l'instinct contraire, la notion qu'elle devait rester, attendre Roland, et elle déclara n'être pas encore en mesure.

Très dissimulé en ce qu'il ne disait jamais ce qu'il ne voulait pas dire, Roland était incapable de fainte. Vainement, il essaya, en parlant, de donner le change sur ses impressions par une gaieté forcée et des plaisanteries recherchées.

—Je reviendrai au plus tard par le dernier train de demain vendredi. Un vendredi !... et un treize ! Ce n'est pas Kournine qui se mettrait en route ce jour-là ! A propos, s'il vient ce soir, dites-lui, je vous prie, de me télégraphier à Caen une réponse qu'il doit recevoir, et d'attendre un télégramme de moi demain matin.

Catherine put délivrer ponctuellement le message, car Alexandre vint vers six heures, escorté jusqu'en haut par son domestique, dont l'assistance lui était maintenant indispensable.

—La réponse, je l'ai déjà reçue et

transmise à Roland, dit-il d'un air abattu.

Beaucoup plus fin que son ami, plus apte à déguiser sa pensée, il était, en revanche, moins persévérant. A certains moments de faiblesse, il laissait entièrement échapper ce que la maladresse de Roland n'avait pas laissé pressentir, de sorte qu'entre eux deux, comme généralement entre deux hommes gardant un secret, une femme était à peu près sûre d'arriver à tout savoir. Mais dérober les confidences n'était pas le fait de Catherine, et elle ne fit à Alexandre aucune des questions attendues, désirées peut-être.

Cette visite, néanmoins, la laissait impressionnée. Quelque chose d'anormal flottait autour d'elle dans cette atmosphère de septembre, lourde et nuageuse.

Sous ce ciel grisâtre, Paris s'était attristé et alangui. Du trottoir et des sous-sols, des émanations se dégageaient ; tout semblait empoussiéré, terni, défraîchi, jusqu'aux étalages, jusqu'aux passants des rues. La saison morte battait son plein. Les hôtels particuliers, les maisons riches étaient clos, les théâtres faisaient relâche ; on ne s'amusaît plus, on ne s'occupait plus. Les comédiens et les députés étaient en tournée, les travailleurs en vacances. Le commerce de l'argent seul ne chômait pas. C'étaient les boursiers qui tenaient le haut du pavé sur le boulevard comparable à un bocage où il ne resterait plus que des concombres, et cette préoccupation des affaires, toujours vivace quand le reste s'éteignait, agitant et animant presque seule la grande ville, en venait à s'emparer de Catherine et à lui insinuer, à elle aussi, les angoisses dans lesquelles tant d'hommes et tant de femmes, à cette même heure, se débattaient autour d'elle.

Mais leur pensée ne lui venait même pas.

Sur la mer humaine, elle ne suivait qu'une barque : celle de Roland ; et, comme les femmes de mains les nuits de tempête, cette nuit-là elle ne put dormir, rêvant tout éveillée de naufrage.

Le lendemain matin, avec impatience, elle attendait Kournine. Il n'avait pas parlé de revenir, mais elle l'attendait tout de même, et ce fut pas surprise quand on annonça qu'il était là ; elle éprouva cependant une de ces émotions divinatoires qui précèdent les crises de la vie.

—C'est bien. Dites-lui que j'arrive à l'instant.

Il était de bonne heure, dix heures à peine, et elle n'avait pas tout à fait terminé sa toilette. Ses mains tremblaient un peu en piquant les dernières épingles ; pourtant, elle sentait le besoin de ne rien négliger, d'être prête à tout événement.

Avec son éducation raffinée, galante et un peu minutieuse d'homme du Nord, cette cuirasse impénétrable recouvrant toutes ses faiblesses, Kournine enseignait l'étiquette beaucoup plus difficilement que les princes ; pour faire à une femme cette visite matinale, il lui fallait une raison grave, et, en voyant paraître Catherine, il n'oubliait pas de s'excuser, malgré son trouble qui dépassait toutes les appréhensions de la jeune femme.

—Permettez-moi de m'asseoir, dit-il.

Probablement, il avait craint de tomber, et sa pâleur était telle que Catherine crut qu'il allait s'évanouir.

Au bout de quelques secondes, il reprit :

—Ce n'est rien ! un petit éblouissement... mais il s'agit de toute autre chose.

Autour de ses yeux, le grand cercle noir des morphomanes s'était accentué, et ses traits avaient une hébététe douloureuse, tandis qu'il continuait :

—Catherine, je viens de recevoir la dépêche de Roland. Lui aussi a échoué... comme moi !

Une pause se fit, au bout de laquelle il murmura, fixant le vide :

Roberger nous lâche, bien entendu ! Que faire ?

Il se tournait vers Catherine, comme pour la consulter.

—Mais je ne sais pas de quoi vous parlez !

Soudain, les scrupules de la jeune femme s'étaient dissipés. Comme il paraissait hésitant, elle décida :

—S'il s'agit de quelque chose de grave et qui touche Roland, je porte son nom, je lui suis entièrement dévouée..., quoi que vous puissiez croire.

La dernière amertume du passé venait de s'exhaler.

—Dites-moi tout, cheva-t-elle avec élan, sans craindre que rien ne m'étonne ou ne me blesse. Moi, je saurai toujours ce qu'il y a à faire dans l'intérêt de Roland !

Kournine ne balançait plus. Il en était au dernier degré de l'affaissement et de l'incertitude, dépourvu de toute force et de tout raisonnement contre une autorité quelconque, désireux de se soumettre, de se livrer.

—Ce sont des affaires d'argent, avoua-t-il.

—Que cela !

—Mais des affaires d'argent très graves, terribles, désespérées.

Il n'osait relever la tête, et, de sa même voix morne, étalait :

—Là encore, c'est moi qui suis en partie responsable. Vous auriez dû vous méfier de moi davantage. Catherine, et m'éloigner plus tôt. Vous souvenez-vous que le jour de votre mariage je craignais de vous porter malheur ? Comme cela s'est justifié !.. Comme toutes ces choses incompréhensibles se réalisent !

Le Slave se réveillait. Où l'on est soi-même, son vrai soi-même,

c'est aux instants critiques où la nature soulevée rompt tous les freins. Sur le fardeau des préoccupations réelles, le fatalisme venait jeter sa masse écrasante, brisant et anéantissant les dernières puissances de cette âme. Il n'y avait plus rien à faire, devant le gouffre inéluctable. qu'à fermer les yeux et à se laisser couler à fond.

Mais Catherine n'était pas Slave. Si proche et si glissant que fût le précipice, elle se débattait au bord, se retiendrait à la moindre branche, se cramponnerait à la moindre aspérité. Au lieu de trouble, son visage exprimait l'ardeur concentrée, lumineuse, presque joyeuse de la lutte à soutenir. Peu importaient à sa vaillance le terrain ou les armes. Puisqu'il le fallait, elle devenait femme d'affaires sur-le-champ, et, par la netteté de ses questions, forçait Alexandre à mettre un peu de clarté dans ses réponses.

—Vous dites que Roland a souscrit des billets ?

—Oui, avec moi.

—Pour combien ?

—Une somme énorme, inavouable...

—Dites toujours.

Kournine haleta, la gorge serrée.

—Près de deux cent mille francs...

—Pour quand ?

—On a présenté les premiers ce matin.

Elle respirait, plutôt soulagée. et, ces bases posées, elle aidait Alexandre à reconstruire son histoire : un récit long, minutieux, ennuyeux et tragique à la fois comme les drames de la réalité.

L'aventure n'avait rien que de banal : une de ces conspirations parisiennes aux rameaux multiples descendant de la surface du monde élégant jusqu'aux bas-fonds sociaux : femmes, gentlemen, financiers demi-véreux, usuriers sordides, marchandes à la toilette, francs escrocs, re-

liés par un écheveau indébrouillable de mensonges et de combinaisons, se protégeant, se servant, se reliant selon les règles de leur association mystérieuse, formant un de ces éperviers à mailles compliquées, pour la pêche des fils de famille.

On connaît les lois qui régissent cette pêche ; donc on les élude. En croit, Roland et Kournine étaient des hommes de bon sens, libres de leurs actes. Roberger leur avait procuré de l'argent pour payer leurs dettes, puis pour tenter une opération financière. Si le passif était lourd, la combinaison maladroite, Roberger s'en lavait les mains, n'ayant, lui, touché pour sa part, qu'une toute petite commission... Chaque complice s'abritait de même sous un bon prétexte. Partagés, émiettés, éparpillés ainsi, responsabilités et profits se dérobaient, ne laissant prise à aucune revendication, même à aucune plainte. De l'exposé fait par Kournine, une seule certitude se dégageait : l'importance, l'urgence de tirer Roland de ce bourbier, de sauvegarder son nom, sa signature, son honneur.

—On a présenté les billets chez moi, ce matin, répétait Kournine avec l'obstination d'un esprit frappé. D'autres viendront à la fin du mois, les derniers en octobre et novembre. Nous avons compté sur ce coup de bourse, puis sur mon argent de Russie ; jusqu'à cette semaine, nous nous croyions certains d'avoir pour le moins des délais. Mais rien n'est venu et personne n'a voulu attendre ! Personne n'a voulu prêter. A Caen, Roland n'a pas trouvé mieux qu'ici. Il ne reste plus que son père !

Ainsi, depuis plusieurs mois, Roland, si orgueilleux, endurait ces inquiétudes, depuis vingt-quatre heures ces suprêmes humiliations, et allait, maintenant, en affronter d'autres.

—Il a mieux aimé tout que de se

confier à moi, dit tristement Catherine.

Elle s'était assise devant sa petite table à ouvrage, et, le menton dans sa main, paraissait réfléchir sans agitation.

Au bout d'une minute, elle reprit :

—Jamais Roland n'avait eu le goût des entreprises financières. Qu'est-ce qui l'a poussé ainsi tout à coup à s'en occuper ?

—Ses dettes, d'abord...

—Des économies pouvaient les payer.

—Le désir aussi de gagner de l'argent, d'être riche, qui lui était venu.

—Depuis la mort de mon oncle, n'est-ce pas ?

Se prêtant à cet interrogatoire sans en pénétrer le but, Kournine fouillait doucement dans ses souvenirs.

—Oui, c'est à partir de ce moment que Roland a commencé à s'occuper de ces choses...

Une détente soudaine, une sorte d'épanouissement venait de se produire sur le visage de Catherine. Ses yeux rayonnaient, ses jolies lèvres s'entr'ouvraient, comme en un soupir de ravissement. Kournine ne put voir ce changement de physionomie, mais il entendit l'accent joyeux de la voix qui s'écriait :

—Cet héritage qui a contribué à faire le mal pourra heureusement le réparer. Voulez-vous m'attendre ici pendant que je vais chez l'agent de change ? Il aura le temps de vendre à la bourse de ce soir les actions nécessaires.

Cette décision généreuse n'étonnait pas Alexandre, mais il restait interloqué néanmoins de la promptitude et de l'insouciance de Catherine, abasourdi de la manière bizarre dont elle prenait les choses.

—C'est une partie de votre fortune que vous allez sacrifier, observa-t-il perplexé. Réfléchissez bien...

—A quoi ? Tout ce que j'ai appar-

tient à Roland, et c'est mon plaisir, c'est aussi mon devoir d'en disposer pour lui.

—Penser que j'aurai contribué à vous dépouiller ! s'écria Kournine avec désolation.

Puis, retombant d'une détresse à une autre :

—Mais que dira Roland ? Comment me pardonnera-t-il cette indiscrétion ?

—Roland n'aura rien à vous pardonner. Laissez-moi faire.

Son petit sac de cuir à la main, elle était partie, alerte, triomphante, et sans se rendre bien compte de ses intentions, Kournine se sentait rassuré. Du péril où il l'avait imprudemment poussé, Roland sortirait sain et sauf, son honneur, son repos, sa susceptibilité même, intacts : Catherine s'y engageait.

Il éprouva une reconnaissance immense pour celle qui le délivrait de ce tourment, de ce remords. Une grande quiétude l'enveloppa.

—Et moi ? se demanda-t-il ensuite, étrangement indifférent.

.....

S'abaissant, se fendant, le ciel gris, désolé la veille, devenait menaçant. Un orage s'amassait, et, sous l'électricité ambiante, tout ce qui, dans la création, a des nerfs, vibrait, s'agitait. Les mouches bourdonnaient autour des chevaux qui secouaient les oreilles ; selon leur tempérament, les gens s'excitaient ou s'alanguissaient.

—Mon agent de change n'était pas commode, mais je lui ai démontré qu'avec l'autorisation de mon mari, il n'avait rien à me refuser ! s'écria gaiement Catherine qui rentrait, brandissant son petit sac vide. Dans une heure, nous aurons les deux cent mille francs qu'il avance sur la vente des actions. Ainsi tout pourra être réglé avant le retour de Roland.

Engourdi sur le canapé où, durant son absence, il était resté immobile,

Kourmine se réveillait avec peine. Cette solution, qu'il ne pouvait espérer si prompte, si entièrement favorable, le laissait inerte ; on eût dit que le ressort souple de sa nature mobile était brisé.

—Vous allez me rendre un grand service, deux services mêmes, continua Catherine. Promettez-moi de me les rendre.

—Je vous promets tout ce que vous voudrez... pour aujourd'hui.

Dans la première joie de son triomphe, Catherine ne s'apercevait pas qu'il avait l'oeil hagard, la parole troublée, et elle reprenait :

—Aujourd'hui me suffit. Donc, vous retirerez ces billets ; mais d'abord, vous allez télégraphier à Roland que vous les payez, "vous," entendez bien, et il faudra lui répéter cela quand il reviendra, le lui laisser croire toujours. C'est pour le bonheur de Roland, pour mon bonheur à moi, que je vous le demande, que je vous prie.

Rêveusement, il hochait la tête. Puis, de ce même accent troublé, incertain qu'il avait ce jour-là :

—Vous ne voulez pas de la reconnaissance de Roland, pas plus que vous n'avez voulu de son affection... Mon Dieu ! comme vous l'aimez !

Les joues soudain enflammées, Catherine reculait vivement, avec un geste mécontent et effrayé pour arrêter ce qu'il allait dire. Mais il ne suivait pas son idée, il semblait ne s'être pas entendu lui-même, retombe dans cet accablement méditatif où l'excès de la fatigue, sans doute, l'avait plongé.

Il se ranima pour rédiger la dépêche à Roland, et quand ce fut fait :

—Ainsi, reprit-il, dans une heure, Roland sera hors de peine. Mais comment, après, quand nous en viendrons aux détails, lui persuader que j'ai pu seul me procurer une pareille somme ?

Il réfléchit.

—Roland ne revient que ce soir, c'est vrai... Demain les explications seront plus faciles.

Sincère, spontané même dans toutes les grandes choses, par délicatesse de nature, Kourmine avait, dans les petites, cette tendance à parer, à déguiser au besoin la vérité, qui provient d'une imagination féconde, d'un caractère faible et d'un esprit conciliant. Ces vingt-quatre heures devaient lui suffire à combiner une réponse ingénieuse, mais une autre inquiétude l'agitait encore, et il demandait :

—Avez-vous bien compris, Catherine, ce que vous venez de faire... et que votre générosité va jusqu'à moi ? J'ai signé les billets, j'ai reçu une partie de l'argent, j'étais de moitié dans l'affaire de Roberger, et jamais je ne pourrai rien vous rendre ! On vient de m'envoyer de Pétersbourg les comptes de la succession : c'est à peine si les dettes de mon père se trouveront couvertes. Je ne m'attendais pas à ce désastre, mais lui, je crois, l'avait prévu.

Sous le front pâle de Kourmine, les idées lugubres se reformaient tandis qu'il achevait avec le repentir douloureux d'une âme noble jusqu'en ses erreurs :

—Pourtant ce chagrin lui a été encore épargné, d'avoir ruiné ses amis !

Hâtivement, Catherine s'efforçait de le disculper.

—Qu'allez-vous chercher ? N'êtes-vous pas un peu mon frère comme celui de Roland, et qu'importe d'ailleurs la responsabilité de chacun, puisqu'il n'y a pas de mal de fait ? Je suis contente, plus contente que vous ne pouvez le supposer, et c'est vous qui venez de me rendre service !

—Peut-être... Je veux penser, espérer cela, murmura-t-il encore de ce

ton rêveur, inconscient, qui troublait Catherine.

— « Jamais je ne l'ai vu ainsi, » sougea-t-elle.

Au dehors, l'orage venait d'éclater. De furieux coups de tonnerre dominaient le fracas de la rue ; des tourbillons de poussière, des trombes d'eau balayaient les trottoirs, jetaient sur les portes cochères les passants effarés. Renvoyer Kounnine à ce moment, lorsque, dans une heure, sa présence redeviendrait indispensable, était absurde et presque dangereux, et la gravité de la situation supprimait les réserves habituelles.

— Vous allez déjeuner avec moi, déclara Catherine.

Après s'être faiblement défendu, il accepta brusquement :

— Eh bien, soit, cela me fera beaucoup de plaisir de déjeuner avec vous, aujourd'hui, Catherine, et je ne suis plus compromettant... Un aveugle !

De l'horrible infirmité, il parlait sans crainte, doucement, avec une résignation vraie, et, maintenant, il semblait tout à fait tranquille, gai même. Sur une allusion délicate à son propre avenir, il déclarait :

— Non, non ! ne vous inquiétez pas. Mes seules dettes sont celles que vous venez d'acquitter, et il me reste de quoi subvenir à tous mes besoins...

A table, il eut des enfantillages joyeux comme le jour, où, avec Roland, on avait perdu la crémaillère.

— Quand vous êtes là, Catherine, dit-il pour s'excuser, j'ai l'illusion de la famille et de l'enfance en même temps !

Vers ces jours heureux, lointains, il revenait à tout propos. La pluie même, qui tombait à présent à flots, lui suggérait d'agréables remarques :

— Encore un rappel de Normandie ! En septembre, pendant les vacances, nous avons eu souvent de ces averses soudaines, l'année surtout où nous jouions au tennis dans la prairie,

vous savez, la prairie de Larche...

Roland, qui gagnait toujours, était furieux de voir le jeu interrompu, mais moi, qui perdais, je m'en trouvais bien. Les mauvais joueurs n'ont qu'à quitter la partie !

Sans plus d'amertume, il en venait à d'autres souvenirs. Le passé, même récent, paraissait s'adoucir, s'éloigner, dépourvoir son acuité. Avec un intérêt naturel, cordial, il avait demandé des nouvelles de Georgette :

— Alors c'est un petit garçon qu'elle a ? Pourvu qu'il ne ressemble pas au père !

Et il expliquait :

— Ne croyez pas que j'aie de la rancune. J'aurais voulu en avoir un peu, car alors j'aurais pu me désintéresser d'elle, et je ne l'ai pas pu. Ce qui m'a fait tant de mal jusqu'ici, c'est que je souffrais pour elle autant, plus peut-être que pour moi. Si elle m'en avait préféré un autre digne de la préférence, je serais parvenu, je crois, à me résigner, à jouir du souvenir qu'elle m'aurait laissé. Mais la voir se vendre ainsi, s'avilir, la trouver si lâche, si folle, craindre son malheur en endurant le mien, c'a été trop à la fois.

— Et maintenant ?

— Maintenant, pour moi, je suis consolé ; je ne le suis pas encore pour elle. Ce que j'aimerais le plus à entendre dire, c'est que vraiment elle est illusionnée, inconsciente...

Il eut un suprême effort, et, acheva :

— Qu'elle peut aimer cette brute qui est son mari, la supporter au moins sans horreur. On dit que les femmes ont de ces grâces d'état, les femmes ordinaires... Georgette n'est qu'une femme ordinaire ; je ne m'en étais pas aperçu autrefois. N'est-ce pas singulier, que nous tous, hommes, soyons assez absurdes pour ne pas connaître même qui nous aimons, même qui nous aime ?

Il s'arrêta sur ces mots, qu'il n'appliquait peut-être pas à lui seul. L'agent de change venait d'apporter la somme promise, et le temps restait tout juste d'aller retirer les billets avant la fermeture des banques.

—Adieu, Catherine, dit-il. Malgré tout, cette journée a été une bonne journée, grâce à vous !

Il se tenait devant elle. Une animation factice dissipait en lui les traces de lassitude et de souffrance, rendait à ses traits leurs lignes pures, leur charmante expression. à sa tournure l'élégance noble qui, dans son entourage, le faisait jadis appeler "le petit prince".

Comme s'il avait eu peine à s'en aller, il répéta :

—Adieu, Catherine, je vous remercie. Quand Roland reviendra, vous l'embrasserez pour moi.

Il hésita un instant, puis il reprit :

—Et, c'est une folie, mais j'aurais bien voulu vous embrasser aussi... Non, n'est-ce pas ?... ce serait ridicule, je le sais...

Il se contentait de lui baisser la main avec une ardeur qui, chez tout autre, eût été, surprenante. Mais Catherine, le connaissait trop pour trouver suspecte de sa part une expansion du cœur, et jamais, mieux que ce jour-là, elle n'avait senti qu'aucun homme ne la respectait et ne l'affectionnait plus fraternellement que lui ; jamais aussi elle n'avait donné plus largement à ses fautes ce généreux pardon de la pitié.

—Qu'il est malheureux ! songait-elle en le quittant. Pauvre, infirme, seul au monde ! C'est vraiment trop !

Mais d'autres préoccupations venaient. Elle ne repensa à lui qu'en voyant, vers six heures, son domestique, apporter les billets sous une enveloppe à l'adresse de Roland, et à son adresse à elle, une petite boîte.

Dans la boîte, sous les plis d'un papier, se trouvait une bague de tur-

quoise qui avait appartenu à la mère de Kournine et qu'il portait toujours suspendue à sa chaîne de montre, une relique, l'objet certainement auquel il tenait le plus ; et, sur le papier, il avait écrit, tout de travers, de son écriture devenue hésitante : "Souvenir du "treize" septembre."

Catherine ne s'étonna pas trop : il avait de ces sentimentalités d'enfant, parfois de ces incohérences de rêveur, dont on trouvait difficilement la clef. Pourquoi, par exemple, avoir souligné 13, le chiffre fatal ? Sans doute, pour se donner un démenti à lui-même qui venait de proclamer cette journée une bonne journée.

Catherine avait mis la bague à son doigt, les billets sur le bureau de Roland, à son retour, vers onze heures, il trouverait cette lettre cachetée, envoyée par Kournine, et ne pourrait supposer qu'elle en connût le contenu. A présent, en l'attendant, quelque habituée qu'elle fût à la solitude, les heures lui semblaient longues, tristes. Dans son petit salon, la chaleur était étouffante, mais la pluie ne permettait même pas d'ouvrir une fenêtre, et ce clic-clac de l'eau sur les vitres semblaient rivaliser de monotonie et de persistance avec le tic-tac de la pendule qui venait de marquer neuf heures.

Rompant la double cadence, la sonnette tinta.

—Madame, vient dire le valet de chambre, c'est un commissionnaire de la part du domestique de M. Kournine...

—Du domestique ? répéta Catherine stupéfaite. Demandez ce qu'il veut !

Le valet de chambre, d'âge mûr, d'esprit rassis, avait servi chez des Américains. Elle reparut :

On fait avertir madame que M. Kournine vient de se suicider.

Catherine s'était précipitée et était déjà dans le vestibule, en face du messager. Celui-ci, un commissionnai-

re stationné sur le boulevard Haussmann, ne connaissait personne, n'avait rien vu, ne savait que ce qu'on lui avait dit en l'expédiant.

Vers sept heures, le domestique, rentrant d'une course, avait trouvé son maître la tête fracassée d'un coup de revolver, pas mort encore, mais n'en valant guère mieux. En l'absence de la famille, les amis, s'ils voulaient le revoir, devraient se hâter.

— Et Roland qui ne sera là que dans deux heures ! se disait Catherine, éperdue de douleur et d'angoisse. Dans deux heures, il sera trop tard !

Puis son sang-froid lui revint. A ce malheureux, à ce moribond maintenant, ce jour-là même, elle venait de dire qu'il était un peu son frère. Était-il au monde une considération, une crainte personnelle permettant d'enfreindre cette parole désormais sacrée, de laisser à l'horreur du dernier abandon celui qui avait été mêlé à toute sa vie, à toute la vie de Roland, qui n'avait plus au monde d'autre appui que le leur, et qui réclamait cet appui ? Hâtivement, elle griffonna quelques lignes qu'on remettrait à Roland dès son retour ; puis, appelant sa femme de chambre :

— Nous allons là-bas, dit-elle, brièvement.

A travers les rues trop longues, le fiacre roulait trop lentement. Jamais nuit n'avait été aussi sombre, aussi humide, aussi lugubre, mais nulle impression extérieure ne pouvait ajouter à l'horrible émotion qui tenaillait Catherine. Parfois un doute, plus poignant peut-être que la certitude, l'agitait encore. N'y avait-il pas là une erreur, une abominable méprise, une de ces fumisteries macabres, monstrueux attentats qui ont leurs criminels ? Était-il possible qu'une telle catastrophe se fût accomplie avec cette promptitude, dans ce mystère ? Et cela était, néanmoins ; il fallait l'admettre, l'expliquer. Lui, Alexandre, il se

mourait de cette mort affreuse, volontaire ! Cet homme-enfant, cet être doux, affectueux, dont les fautes étaient surtout des faiblesses, qui ne connaissait ni l'intérêt ni la haine, il avait pu être poursuivi par le sort, abandonné par l'humanité au point de se révolter, lui si soumis ! De se désespérer, lui si facile à l'espérance ! Dans l'excès de la douleur, cette nature douce, timide, avait pu trouver les inspirations fatales, le courage, même physique, de les suivre !...

Avec un nouveau déchirement, Catherine croyait revoir la figure si jeune qui lui souriait tout à l'heure de ce sourire resté si naïf, les beaux yeux limpides malgré leur cécité, la tête brune comme celle de Roland. Que restait-il de tout cela ? Quelle transformation sinistre et navrante, quel spectacle de douleur l'attendait ?

Et son cœur, tout son être, eurent un tressaillement qui faillit les briser.

C'était un autre qu'elle venait de se représenter à la place de Kournine, une de ces hallucinations folles qui viennent augmenter d'horreur des grandes catastrophes, et la vision avait été si terrifiante, que, devant la réalité, Catherine reprenait courage.

“ C'est ici ! ” se dit-elle, résolue, comme la voiture s'arrêtait boulevard Haussmann.

Un bec de gaz éclairait une façade vaste et ornée, une porte cochère monumentale. Devant, sur le trottoir, stationnait un groupe que Catherine dut traverser. Mais personne ne s'opposa à son entrée.

A l'intérieur, devant la loge, se tenaient des gens de la maison, qui la dévisagèrent ; personne non plus ne lui demanda qui elle était.

Sans hésitation, le concierge lui indiquait l'appartement de M. Kournine, au rez-de-chaussée, à gauche, un de ces tout petits appartements de garçon, taillés dans les coins perdus

des maisons riches, vraies bonbonnières, dont l'étroitesse même devient une élégance, et qui cachent bien la pauvreté relative d'un prince ruiné.

Jamais Catherine n'était venue là. Toutefois, devant ce seuil inconnu, aucune appréhension ne la troublait. Où la mort descend, il y a toujours un sanctuaire.

La jeune femme entra... une antichambre minuscule, puis un petit salon ouvert sur l'antichambre, laissant voir, au fond, une porte fermée, près de laquelle se tenait un homme, un domestique, semblant monter une faction.

Catherine s'était avancée.

— Il est là ? demanda-t-elle d'une voix si étouffée qu'elle-même entendit à peine ses propres paroles.

Mais, devant sa requête, après un rapide coup d'oeil, l'homme poussait devant elle le battant de la porte, qui glissa sans bruit sur l'épaisseur du tapis.

Alors, à travers une portière, filtra une lumière douce, passa un murmure confus. Puis, à son tour, la portière se souleva, et, sur le seuil, Catherine s'arrêta. Avec ses yeux, avec son coeur, elle regardait.

Ce n'était pas ce qu'on pouvait s'attendre à voir, et, dans sa désolation même, la scène funèbre gardait la poésie mélancolique, le mystère rêveur de cette existence qu'elle terminait. Autour de Kourmine, pour adoucir sa dernière heure, la patrie était venue se refaire, donnant à la tombe l'illusion du berceau.

Au milieu de la chambre, entièrement tapissée et meublée des tentures du Caucase, des lourdes soieries asiatiques, des divans turcs, des peaux d'ours, des curieux meubles incrustés de nacre, apportés de Russie aux Pencherolles et des Percherolles à Paris, la lampe du plafond brûlait devant l'icône dorée qu'entourait aussi un étincellement de flambeaux al-

lunés, une grande icône d'émail et de pierreries où la tête du Christ, couronnée de rubis sanglants, versait des larmes argentées. Debout, tourné vers ce Christ, un vieillard majestueux, un bonnet de velours violet posé sur ses cheveux blancs qui touchaient sa longue barbe blanche, revêtu d'une étole d'or et de soie, la croix grecque brillant sur sa poitrine, psalmodiait lentement, dans une langue inconnue, des prières gravement rythmées auxquelles un jeune diacre prosterné répondait, à chaque minute inclinant son front jusqu'à terre et répétant, d'un geste large, le double signe de croix des orthodoxes.

Puis, comme pour ajouter à ce tableau le rapprochement fraternel des deux religions et des deux patries, près du lit, dans la pénombre, une forme noire, surmontée d'une aureole blanche, un murmure d'"Ave Maria", avec un cliquetis de rosaire : appelée en hâte, une soeur garde-malade était venue. Plus heureux que son père dont il cherchait à imiter la fuite discrète, Kourmine avait été rejoint en route par les secours humains et la divine miséricorde.

Au-devant de Catherine, ne lui demandant pas non plus qui elle était, la religieuse s'était avancée : une figure jaune, placide, éteinte sous la cornette, des traits trop usés par la fatigue, des yeux trop rassasiés de spectacles lugubres pour s'émouvoir encore : un ange de la mort, consciencieux et terne, infatigable de dévouement, mais las de pitié.

Avant d'approcher du lit, très large et très bas, à la mode orientale, Catherine savait qu'Alexandre existait, mais que les heures, les minutes lui étaient comptées. C'était un mort déjà, avec encore les dernières tortures de la vie, qu'elle allait revoir.

Mais il n'avait rien d'effrayant, de répulsif, il avait su conserver jusqu'à la fin ce charme d'élégance et de dou-

ceur, ce pouvoir de se contraindre, pour ne jamais gêner ni rebuter les autres. D'épais bandages soutenaient et cachaient le pauvre front brisé, la tête qui devait n'être plus qu'une plaie. La gravité même de l'horrible blessure, déterminant une paralysie partielle du cerveau, avait diminué, presque supprimé la souffrance. Dans sa mortelle blancheur, le visage restait calme, à peine changé, l'expression lucide, et, sitôt que Catherine eut dit :

"C'est moi, Sacha!" elle vit poindre un sourire, sentit les doigts qu'elle touchait se serrer contre les siens.

Elle ne savait pourquoi était venu à ses lèvres ce nom de "Sacha" qu'elle ne lui donnait plus depuis leur enfance. Peut-être parce que cette enfance, ce temps où l'on vient, innocent et faible, de sortir du néant, semble, lorsque le corps y va retourner, se refaire, reparaitre, avec la faiblesse, avec même l'innocence des fautes expiées, plus touchante encore que celles des fautes non commises.

Autour d'elle, Catherine n'avait ni remarqué ni vu les vestiges d'une vie passée : les photographies féminines à l'allure provocante, triomphalement groupées aux places d'honneur; d'autres trophées, incompréhensibles mais suspects; parmi les livres épars, des couvertures aux titres scabreux, même de ces livraisons illustrées où la littérature de bas étage déploie ses scandales, poison auquel Alexandre avait recouru comme il avait recouru à la morphine.

Mais tout cela était effacé, disparu, moyé dans la pure lumière des cierges, dans le rayonnement doré de l'icône. De son pas lent, de son geste majestueux, l'archimandrite s'était retourné, et, se rapprochant, venait donner la dernière onction du second baptême pour la seconde vie. Sur la bouche du mourant, la croix se posait, et le baiser qu'il y mettait était

humble, sincère, repentant, le baiser de la suprême réconciliation.

A présent, les graves psalmodies se taisaient, le chatolement doré et soyeux des ornements sacerdotaux, le flambolement de l'icône s'étaient éteints avec les cierges. Tout ce que la religion pouvait donner d'espoir, comme tout ce que la science pouvait donner de soulagement, était épuisé; après les médecins, les prêtres s'éloignaient. Essayant de reprendre leur ministère, des amateurs indifférents, venus là à un titre quelconque, s'agitaient, parlaient: un monsieur au profil sec d'ancien marin qui, sans rien savoir, insistait pour l'opération du trépan, et une vieille petite dame, toute confite en miséricorde, qui, avec de longs chuchotements pieux, remettait à la soeur, des images et des médailles.

D'autres encore entraient, sortaient, apportaient des commissions, des fioles de pharmacie, observés du dehors par le concierge qui venait aussi de temps en temps à la porte de la chambre jeter un coup d'oeil de surveillance. Et Catherine restait à la même place, assise près du lit, la main toujours sur cette main inerte, les yeux sur ce visage aux paupières mi-closes, sentant sa présence remarquée dans la confusion vague des autres présences, murmurant des mots doux, les seuls entendus.

—Vous êtes sa soeur? demanda la religieuse avec une compassion officielle.

—Non, je suis la femme de son meilleur ami. Mon mari va venir.

Et, de cette voix dont le timbre si particulier ne s'altérait pas encore, Kourmine murmura :

—Roland doit arriver par le train de dix heures !

Tout lui demeurait présent, jusqu'aux moindres détails; la faiblesse seule ou l'entourage importun de ces envahisseurs l'empêchait de parler.

Peu à peu, des sorties s'effectuaient : le marin retournait vanter chez lui le trépan, "qui aurait sauvé ce garçon-là", et la bonne dame, ses pieuses recettes épuisées, se retirait avec un bon espoir, un très bon espoir, pour l'âme au moins. Les piétinements et les chuchotements passaient dans la pièce adjacente. Seule, la religieuse était restée à son poste, si effacée et si absorbée dans sa tâche qu'elle ne comptait pas.

Alors, Alexandre reprit, avec cette aisance singulière, cette préoccupation démesurée des petites choses de la vie, que certains mourants gardent jusqu'à la fin :

—Vous avez eu la bague ?

Catherine la lui faisait toucher à son doigt et il s'attendrissait :

—Vous êtes bonne de l'avoir mise, d'être venue... J'ai encore été pour vous une cause de peine... Il faut me pardonner cela aussi.

"Cela", sa mort, il en parlait de ce ton enfantin qu'il prenait jadis pour excuser ses fautes, petites ou grandes, et il montrait l'immédiat femme propos habituel.

—Je tâcherai de me guérir..., oui je tâcherai.

Était-ce là une de ces promesses fallacieuses, ou l'illusion douce qui berce les agonies ? Son calme était si grand qu'il imposait à Catherine, qu'elle n'osait le troubler même par une effusion, qu'elle aussi demandait, d'un ton de reproche affectueux :

—Pourquoi, mon pauvre Sacha, pourquoi ?...

Et son émotion l'emportant néanmoins :

—C'est pour cela que vous me quittez ?...Et je n'ai pas su le deviner, vous garder !

Cette prévoyance, cette divination impossible, elle se reprochait de ne pas les avoir eues, faute d'autre reproche à se faire, et il le comprenait, car il se hâtait de répondre :

—Vous avez fait pour moi tout ce qui était faisable ; il n'est des choses hors du pouvoir humain. Depuis longtemps, j'étais décidé... comme mon père.

Il n'en dit et nul n'en sut jamais davantage. Mais supposer n'était que trop facile : le germe du mal atavique, épidémique, développé par le travail des circonstances, la hantise de l'idée fixe croissant avec l'accumulation des malheurs, c'en était trop. Catherine elle-même l'avait pensé. Une émotion, une souffrance de plus, l'énervement seul, peut-être, de ce jour d'orage, et la dernière résistance avait cédé. Au lieu de compter les mille raisons poussant le malheureux hors de la vie, il suffisait de se demander ce qui l'y aurait retenu.

Rien !

Le mystère, c'était son intime pensée, son propre jugement sur l'acte accompli, s'il se repentait parce qu'on doit se repentir ou s'il regrettait parce qu'on ne peut s'empêcher de regretter. Cela non plus, il ne le dit pas et ne le laissa pas deviner.

Des gens encore se remettaient à aller et venir, à le tourmenter de ces derniers efforts par lesquels l'absurdité de la conscience humaine cherche à prolonger la souffrance, à reculer d'instants inutiles un terme désirable. Dans une torpeur de fatigue, il s'abandonnait, ne murmurant plus que des phrases embrouillées, parlant de son petit filleul et en revenant toujours à Roland.

Roland ! Ce nom chantait aussi Catherine comme une sorte d'obsession. Dans une heure, une demi-heure, moins de temps encore, Roland arriverait. Involontairement elle cherchait à se figurer cette arrivée, elle qui n'était pas au lit de mort de Clémence, qui ne savait pas comment Roland pouvait aimer et pleurer.

Et voilà que, brusquement, Roland était là, devant ses yeux aussi, entré-

dans cette chambre, penché sur ce lit, tel que peut-être elle se l'était imaginé, mais qu'elle ne l'avait jamais vu, ayant laissé là sa morgue, oublié son orgueil, perdu même sa fierté, plié, rourpu sous un de ces coups qui brisent l'esprit pour mettre le cœur à nu.

—Alexandre ! mon frère chéri !

Il n'aurait pu en dire davantage sans laisser jaillir les larmes qui l'étouffaient. Trop soudain, le malheur ne lui avait pas donné le temps de se préparer, de se raidir, de comprendre même, et il restait atterré, glacé, sentant une défaillance en lui comme si, après le long partage de l'existence de son ami, quelque chose de cette mort fût aussi venu l'atteindre, tandis que, par un phénomène correspondant, la vie d'Alexandre semblait, au contraire, se ramener à la sienne, l'esprit confus s'éclaircissant de son intelligence.

—Mon vieux Roland !

Ces mots vibraient comme autrefois, la physionomie redevenait lucide, les pauvres yeux obscurcis se dilataient, cherchaient vainement à distinguer le visage de Roland, et une petite taquinerie se glissait encore dans cette exhortation :

—Voyons, toi qui as toujours eu plus de courage que moi !

Mais le courage de Roland fléchissait ; il ne pouvait retenir des plaintes, presque des reproches.

—Pourquoi as-tu fait cela ? Pourquoi m'as-tu abusé ainsi ? Cette dépeche que tu m'envoyais... et moi qui t'ai cru !

Des larmes encore montaient, qu'il tâchait d'avaloir, qui l'étranglaient, et, avec une sorte de rage, il reprenait :

—C'est ma faute ! C'était à moi d'avoir du bon sens, de la prévoyance pour nous deux, de ne pas te laisser entraîner dans ces misérables affaires, de ne pas te quitter au moins !

Kournine se souleva, agité, une force factice dans la voix :

—Ce ne sont pas les affaires, comme ça t'en va-t-il. Les affaires sont arrangées !...

Il avait eu un mouvement vers Catherine, puis, retrouvant encore la notion du secret, de sa promesse, il se contenta de dire, d'un ton de satisfaction fière, presque joyeuse :

—Elle a voulu venir, tu vois ! C'est elle qui me soigne.

Roland avait attaché sur sa femme un regard troublé, puis était passé de l'autre côté du lit. Entre eux deux, à présent, Kournine semblait tout à fait tranquille, mais lassé, incapable d'en dire ou d'en écouter davantage, retombé dans une demi-somnolence. Roland lui-même, malgré sa ténacité d'espoir, suivait l'affaiblissement du pouls, la décomposition des traits, l'approche de la fin.

Maintenant, les derniers efforts cessaient : les sinapismes ne prenaient plus ; malgré toutes les frictions, toutes les brûlures, le froid gagnait déjà les extrémités. Dans la chambre, le vide, le silence s'étaient refaits et, de même, peu à peu, dans la pièce voisine. La nuit s'avavançait ; les officieux, les curieux, leur besogne terminée, avaient senti venir la fatigue ; le concierge lui-même rentrait dans sa loge, n'ayant plus à attendre que, le lendemain matin, la visite du médecin des morts. Dans son grand fauteuil, la religieuse s'était déjà accommodée pour sa veille, veille de garde-malade ou veillée funèbre. Les lampes baissaient ; tout semblait s'éteindre, même les bruits du dehors, les roulements qui se ralentissaient, le vent qui faiblissait, la pluie moins drue.

Allongé sur son lit dans une rigidité que parfois détendait une convulsion légère, Kournine agonisait doucement, les sens ne fonctionnant qu'à peine, l'esprit voilé n'étant plus accessible qu'à de vagues impres-

sions. Chaque fois que Roland se penchait pour l'embrasser, que Catherine lui serrait la main, il souriait encore, comme un enfant aux caresses des parents qui l'endorment ; et après la vie si dure, si agitée, c'était une douce fi., étonnamment douce, épanchant sur chacun une piété navrée, cruelle et apaisante à la fois. A peine si, de peur de troubler inutilement ce recueillement suprême, Roland et Catherine osaient, d'un coup d'œil, échanger leur pensée identique.

A une horloge, minuit sonna, puis à la pendule de la chambre, et la même impression lugubre les traversa tous deux. C'était le dernier jour d'Alexandre qui finissait. Du jour suivant, il ne verrait pas même l'aube.

Maintenant les minutes de cette nuit douloureuse leur semblaient trop courtes, et ils les comptaient, ils les vivaient, avec toute l'intensité possible d'attention, pour n'en rien perdre, le regard et l'oreille aux aguets, notant tout, une ombre, une nuance, un souffle, eux-mêmes immobiles, muets, paralysés dans la contemplation.

Soudain, près d'eux, un mouvement léger se fit, un chuchotement s'éleva, et ils eurent encore le même tressaillement, la même appréhension de douleur.

La religieuse venait de s'agenouiller. Dans son livre recouvert d'étoffe, noire, à demi-voix, elle lisait quelque chose.

Ils avaient compris que l'heure était venue des dernières prières, et leurs regards se reportaient sur Kournine.

Ses yeux s'étaient enfoncés, son souffle devenait à peine perceptible.

Roland se courbait sur lui :

— Sacha ! tu m'entends ?

Sacha l'entendit encore, lui répondit même ; comme s'il eût compris, lui aussi, l'avertissement, et qu'au moment du départ il eût fait un dernier effort pour retrouver et pour dire

une chose oubliée, il murmurait confusément :

— Tu es aimé, toi !

Ce furent du moins les mots que Roland crut saisir, sans en démêler le sens incomplet, obscur, affectueux sûrement. Le corps était insensibilisé déjà et l'intelligence éteinte, que le cœur d'Alexandre survivait encore, ce pauvre cœur si faible, si tendre, qui avait été sa perte, qui allait devenir son salut.

Il avait essayé de tourner la tête du côté de Catherine ; ses lèvres se tendaient un peu.

A son tour, Catherine s'était penchée vers lui. Ce baiser qu'il avait demandé tantôt, ce baiser d'une honnête femme, la suprême absolution, il le recevait, doux, fraternel, purifiant.

Et, comme Roland avait eu la dernière parole, ce fut Catherine qui eut le dernier sourire...

.....

Ils demeuraient là, encore, perdus en ce tourbillon d'idées indécises que jette dans la vie le spectacle de la mort, saisis de ce respect semblable à un culte, dont ces auréoles les tétrépassés. Roland n'avait pas prononcé un mot, pas levé les yeux, mais, à cette absorption de son être entier, on pouvait deviner l'intensité de la douleur : douleur d'ami, de frère, presque de père, car il avait été tout cela ; tous les sentiments qu'un homme peut vouer à un autre homme, il les avait eus pour ce compagnon de toujours, cet enfant docile qui l'invoquait comme un protecteur, le révérait comme un dieu. C'étaient trente ans de sa vie, une partie de lui-même, détachés, arrachés, et, tout à l'angoisse sacrée de cet horrible déchirement, il eut un sursaut de révolte quand, brutalement, une intervention extérieure vint l'en distraire.

Soudain, la maison endormie semblait se réveiller. D'abord le roulement d'une voiture s'arrêtant devant

la porte : puis le timbre qui résonnait avec une force inusitée, et, là, sous la voûte, un colloque, un débat, des paroles, des objurgations, dont le silence environnant doublait la portée qui se rapprochaient, qui venaient jusqu'à l'entrée de l'appartement et jusqu'à l'entrée de la chambre.

—Roland ! dit Catherine anxieuse.

A travers l'émotion l'oppressant depuis tant d'heures, une émotion plus subtile venait de se faire jour. Pour la première fois, elle détournait une pensée de celui qui gisait là, elle quittait sa place auprès de lui, marchait vers la porte, inquiète, aux éclats lointains d'une voix qu'elle croyait reconnaître.

Mais la supposition était si absurde, la crainte si chimérique, qu'elle n'osait rien formuler.

Et, avant qu'elle n'eût pris un parti, le chimérique, l'impossible s'accomplissait.

Sur le seuil du petit salon précédant la chambre d'Alexandre, Catherine se heurtait à quelqu'un, non à l'un de ceux qu'on aurait pu attendre, assistants charitables ou mercenaires de la dernière heure, mais à l'apparition la plus imprévue et la moins opportune.

Forçant toutes les consignes, une femme était parvenue à s'introduire dans ce logis de mort, une femme ébouriffée, extravagante, en toilette théâtrale, et qui déployait une douleur théâtrale aussi ; qui venait avec des cris, des sanglots, se jeter devant cette porte, faire semblant, là, de chanceler, de s'écrouler, de défaillir...

Le concierge la suivait, le domestique essayait encore de lui barrer le passage Roland s'avancait avec colère, la secour avait reculé.

Mais les écartant tous, Catherine s'était élancée. A la stupefaction générale, elle parlait à cette femme, elle l'entourait de ses bras.

—Georgette ! D'où viens-tu ?... et que viens-tu faire ?...

De nouveau, tous les regards étaient fixés sur Georgette ; mais les sanglots étaient de vrais sanglots, la représentation une scène vraie, la comédienne une désespérée.

Elle avait dû apprendre son malheur par hasard ; et elle était accourue, sans réfléchir, sans prendre même le temps de remplacer par une autre sa robe d'intérieur chargée de rubans et de guipure, de poser un chapeau sur ses cheveux roux qui s'échappaient, ébouriffés, d'un petit fichu de dentelle, et maintenant elle ne faisait pas plus d'attention à son entourage qu'elle n'en avait fait à sa tenue ; elle divaguait, elle délirait tout haut, avec des yeux étincelants, de grands gestes fous :

—Je veux entrer !... Je veux le voir ! Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher !...

Discrètement, la soeur s'éclipsait. Roland poussait les autres dehors, s'éloignait lui-même. Dans le petit salon à demi éclairé, les deux jeunes femmes restaient seules, et comme si la présence de Catherine lui eût rendu le sentiment de la réalité, Georgette se taisait, s'arrêtait, son exaltation tombant tout d'un coup, incertaine, intimidée, la physionomie vague d'une somnambule qu'on réveille.

—Ma pauvre Georgette !... commença Catherine.

Le courage lui manquait pour aller plus loin, et, prudemment, cherchant un détour, elle demanda :

—Comment est-tu là ? Qui t'a prévenue ? Que t'a-t-on dit ?

—C'est à l'hôtel... Nous étions arrivés hier. Ce soir, en me décoiffant, la femme de chambre me raconte : "Tout à l'heure, boulevard Haussmann, un jeune homme s'est suicidé, un Russe. Il était presque aveugle ; il a mal dirigé son coup... mais on ne le sauvera pas tout de même !..."

Un sanglot déchira la gorge de Georgette ; elle fléchit, comme si, en répétant ces paroles brutales, elle en ressentait de nouveau l'effet, tandis que, dans un gémissement, elle achevait :

— Alors j'ai su que c'était lui ! Je suis venue... pour le revoir...

Et soudain, reprise de son idée fixe, repoussant Catherine qui se tenait devant elle, l'empêchant de parler :

— Laisse-moi ! cria-t-elle. Ne me dis rien. Ne me raisonne pas. Tout m'est égal ! Je n'ai jamais aimé que lui. Je l'aime toujours ! Ne me fais pas perdre de temps... ne me fais pas perdre une de ces minutes, tout ce qu'il nous reste de joie en ce monde !

Sa physionomie devenait farouche, son accent amèrement résolu. Jadis, pour une vie de bonheur, elle n'avait pas su donner quelques instants de souffrance. Pour cette unique joie, âpre et cruelle, du dernier adieu, elle venait offrir une vie, et c'était le Destin qui ne voulait plus du marché.

— Ma pauvre Georgette ! répéta Catherine.

Autrefois, elle avait prévu cette heure et l'avait annoncée à Georgette, l'heure terrible où le cœur se réveillerait, sans pouvoir imaginer toute l'horreur de ce réveil. Et rien ne lui venait, ni une consolation, ni un avis, ni même un reproche, tandis que, doucement, elle essayait de retentir Georgette, qui s'exaspérait et dont la voix s'élevait, rauque et affolée :

— Tu ne nous sépareras pas ! Je ne m'en irai d'ici que s'il me chasse, et je suis sûre qu'il voudra me revoir. Demande-le-lui plutôt. Va le lui demander !...

Catherine ne bougea pas. Alors la voix de Georgette éclata en un appel désespéré :

— Alexandre ! Alexandre !

Et ce nom, jeté ainsi pour la dernière fois, le nom de celui qui ne répondrait plus, résonna si lugubre.

dans ce silence de deuil, que Georgette elle-même en frémait.

Pas de réponse, pas un mouvement, pas un bruit autour d'elle. Georgette regarda Catherine qui pleurait.

— Il est mort ? dit-elle.

Une épouvante confuse emplissait ses yeux. Elle restait muette, inerte, sans une larme, dans les bras de Catherine.

Puis, soudain, elle s'en échappa, ressaisie par sa préoccupation de tout à l'heure.

— Je veux le voir ! répéta-t-elle.

Ses traits étaient devenus de pierre, sa voix d'acier, et le mouvement inattendu qu'elle fit pour ouvrir la porte était prompt, sec, irrésistible, comme la détente d'un ressort.

Seulement sa démarche, tandis qu'elle entraînait, ondulait, à droite, à gauche. On eût dit qu'elle traversait le pont d'un navire secoué par les vagues. Elle aussi avait cette illusion.

Il lui semblait même que les vagues passaient par-dessus bord et l'emportaient, et elle éprouvait cette sensation d'être balayée et jetée dans l'infini, perdue... C'était le naufrage de sa vie. Dans le flot qui la recouvrait, ainsi que les noyés, elle distinguait des choses étranges, des choses vues autrefois, ou seulement rêvées.

Sur elle, une vague passait, bleue et verte, comme un ciel d'été sur une prairie, et il lui sembla qu'Alexandre était là, qu'elle lui entendait dire : "Je vous ai donné toute mon existence, pour que vous la rendiez bonne et heureuse", et qu'elle lui répondait : "Je l'accepte, et je vous donnerai la mienne." Ces mots se répétaient tout autour d'elle, s'écrivaient de sa main sur de petites feuilles de papier. Elle les avait oubliées, ces petites feuilles de papier, et soudain elle les revoyait, voletant devant ses yeux, l'écriture nette, comme parlante.

Une autre vague encore, celle-là pleine de lumière et de musique, où

elle tournoyait, toujours avec Alexandre. Il était sombre, il disait : "Demain, je vous appellerai madame". Mais elle l'interrompait : "Demain, c'est vous qui serez mon mari, puisque c'est vous que j'aime" et il devenait radieux, comme si toutes les lumières entraient dans ses yeux et dans son cœur,

Un dernier tourbillon vertigineux, nébuleux. Est-ce qu'elle n'avait pas pris la main d'Alexandre ? Est-ce qu'à eux deux ils ne se sauveraient pas ?...

Non ! elle était seule, perdue, submergée ! Tout disparaissait : elle ne voyait qu'un gouffre noir, avec, au fond, une figure blanche, une figure de mort !... et elle-même n'était plus aussi qu'une épave, une chose brisée, souffrante, impuissante, tandis que, sans même parvenir jusqu'à lui, elle se laissait aller, en proie à une terrible crise de nerfs, aux mains de la sœur, spectatrice charitable de tous les drames mortuaires...

.....

Roland restait là, accomplissant jusqu'au bout sa mission fraternelle. Catherine était repartie, emmenant Georgette, arrachée presque de force à cette chambre funèbre, au sortir de laquelle on n'avait pas pu, on n'avait pas osé la contraindre à retourner chez elle.

"Si je le voyais maintenant, je crois que je le tuerais", avait-elle répondu avec des yeux fous à Catherine qui hasardait le nom de Frédéric. "Tu ne sais pas ce que j'ai enduré de lui !"

D'horribles dégoûts, d'affreuses révoltes de femme malheureuse, avaient dû la prédisposer au déchaînement de regrets passionnés qui venait de se produire et qu'avaient seules retardé jusque-là ses incompréhensions premières. Maintenant, elle savait ce qu'elle avait perdu, ce qu'elle avait accepté, initiée aux réalités les plus brutales et dépouillant, même dans

son langage, les réticences et les délicatesses.

Comme Catherine essayait de parler d'honneur, de devoir, elle ricana :

—Ca !... avec un pareil homme, est-ce que ça existe ?

—Mais ton enfant, Georgette...

Le ricanement de la jeune femme se fit plus cynique.

—L'enfant !... Eh bien ! il aura de l'argent. Les parents ne sont pas tenus de vous assurer autre chose. Vois ma mère, qui est une sainte matrone, si elle m'a donné plus !

Rien ne pouvait désormais lui imposer la retenue : la mère, le mari, l'enfant dépoétisés, avilis, toutes les tendresses, tous les respects déchus.

Puis, avec de nouveaux accès de larmes, elle parla d'Alexandre, réfugié dans cet amour, redoublé par ses haines, ce qui lui restait encore de noble et de sincère.

Ce dernier préservatif perdrait bientôt son efficacité. Georgette n'était pas taillée pour les grandes luttes, les grands sacrifices. Par raison, par intérêt, par hypocrisie, elle rentrerait sous le joug, quitte à trouver plus tard des vengeances et des compensations. Mais, pour le moment, elle n'était qu'une créature repentante, lamentable, dont la détresse avait touché Roland même, aurait navré le pauvre Kourmine s'il en eût été témoin, et c'était faire pour lui encore quelque chose que de la recueillir, de la plaindre et de veiller sur elle pendant que Roland, là-bas, veillait près de lui.

VIII

Tout s'use, néanmoins : le temps et les forces. A sept heures, Roland était rentré chez lui, s'était jeté tout habillé sur son lit, voulant dormir un moment pour pouvoir retourner ensuite à son poste, y passer la nuit

suyante. Mais, au bout de dix minutes, l'oisiveté, la solitude de sa chambre, avaient déterminé une recrudescence d'agitation et de désespoir telle qu'il s'était levé et qu'il était sorti, par le besoin irrésistible d'une activité, d'une société quelconque.

Presque machinalement, il entra chez Catherine, sans songer à l'heure, toutes les habitudes de la vie ordinaire perdues de vue ; et il s'arrêta, étonné de trouver la chambre obscure, d'apercevoir confusément une forme blanche, une chevelure blonde sur les coussins de la chaise longue.

— Je ne dors pas dit Catherine.

Après avoir couché Georgette dont les sanglots s'apaisaient enfin, elle était venue dans sa chambre passer une autre robe, dénouer ses cheveux trop lourds pour sa tête fatiguée, se reposer à son tour, mais sans s'attendre, sans chercher à s'endormir.

La main sous sa joue, elle regardait rêveusement du côté de la fenêtre close, où une toute petite raie blanchâtre commençait à se dessiner.

Roland tira les rideaux, ouvrit les persiennes. Le jour entra, vif, tremblotant encore derrière les gros nuages qui encombraient le levant. La chambre, vaguement éclairée, semblait froide et triste. Sur le fond vert céladon des tentures fleuries, choisies par le baron avec une sentimentalité noble, les guirlandes Louis XVI avaient l'air fané, et, à cette lumière grise, Roland apparaissait lui aussi, terne et sombre, avec son teint plombé, ses traits tirés, grelottant sous le frisson du matin.

Poussant un soupir d'accablement, il se laissa tomber sur une chaise.

— Vous n'en pouvez plus, mon pauvre Roland ! dit Catherine compatissante.

Chez elle, l'excitation de cette nuit

douloureuse ne s'était pas encore fondue en lassitude. La multiplicité des pensées, l'intensité des sentiments, l'effusion des larmes l'avaient, au contraire, animée, colorée, et cette fièvre augmentait depuis l'arrivée de Roland.

Sans qu'elle lui en témoignât rien, il sentait que sa présence était une surprise, une gêne ; il le sentait d'autant mieux qu'à se trouver là il éprouvait lui-même un malaise pénible. Comme si, par une ridicule prudence, il eût craint de voir la tête blonde et rose, le cou fin, se dégageant du col rabattu, le poignet et l'avant-bras menus sortant de la manche évasée, et de suivre, sous les plis flottants de la robe de chambre de lainage blanc, l'ondulation du corps étendu, il restait les yeux baissés. Mais il ne songait là, sans doute, qu'à cette couche mortuaire qu'il venait de quitter. Ou si un autre souvenir pouvait l'occuper en ce moment, se joindre au souvenir récent, c'était celui de l'ancienne douleur, ravivée par la nouvelle, de ce long et cruel adieu, dit jadis à l'unique aimée, répété aujourd'hui à l'ami unique, le laissant désormais absolument solitaire, désolé, perdu dans le monde.

Et Catherine aussi ne pouvait penser qu'au disparu si proche d'eux encore.

— Vous ai-je dit, Roland, qu'il m'avait donné la bague de sa mère ?

— Non. Comment cela ?

Elle lui montrait, sur la table, la petite boîte ouverte, le papier plié dedans ; puis, à son doigt, à côté du saphir foncé de la bague de fiançailles, la pâle turquoise, couleur de ciel, sertie de perles qui ressemblaient à des larmes.

Roland l'avait regardée ; il était allé déplier le papier, lire l'inscrip-

tion, et il revênit avec un visage plus altéré encore.

Catherine avait profité de son court éloignement pour changer de posture ; maintenant, presque assise, touchant terre du bout des pieds, elle s'accoudait au bras de la chaise longue. C'était presque son attitude ordinaire, mais cette robe blanche, floconneuse, mettait encore, dans son aspect, quelque chose d'inaccoutumé, comme aussi le changement de coiffure, ces longs cheveux rejetés en arrière, simplement tordus, posés sur les épaules, tandis que les mèches de devant, défrisées, retombaient sur le front jusqu'aux yeux, voletaient, se masaient au hasard, dans un désordre tout à fait anormal, bien en harmonie avec l'éclat singulier du visage et du regard.

Rêveusement, elle faisait tourner la bague autour de son doigt, et elle continuait :

—C'est hier, en sortant d'ici, qu'il m'a envoyé cela... peut-être une heure avant...

—Ah !

L'émotion de ces reliques, de ces souvenirs n'était pas la seule qui bouleversât violemment les traits de Roland, qui lui serrât la gorge comme pour retenir une question.

Brusquement, par un geste involontaire, il se rapprochait, il ouvrait les lèvres, en laissant sortir un murmure étouffé et comme honteux :

—Dites-moi, Catherine, vous pouvez le dire à présent... C'était lui, n'est-ce pas ?

Elle le regardait avec une incompréhension telle qu'il dut s'expliquer. Il balbutia :

—C'était lui, n'est-ce pas... Alexandre... que vous aimiez ?

Il s'empourpra jusqu'au front, sitôt ces mots prononcés, ne sachant plus comment il avait osé dire, penser cela, comment cette folle curiosité,

cet indigne soupçon se glissaient dans sa douleur, comment il ne pouvait les repousser, pourquoi il haletait, suffoquait ainsi dans l'attente de la réponse.

Catherine s'était redressée, rogeissant elle aussi, et elle n'avait qu'un cri, spontané, la meilleure des protestations :

—Lui ! Mais si je l'avais aimé, Roland, croyez-vous donc qu'il serait mort ?

Elle parlait en femme, en amoureuse sûre de la puissance préservatrice de son amour, et cet élan lui donnait une sorte de conviction rayonnante, de charme superbe, dont Roland restait ébloui. Il voyait maintenant l'inanité misérable de ses doutes, leur stupidité basse, en rogeissant devant Catherine et en écartant lui-même sa révolte.

—Pardonnez-moi, murmura-t-il. Je ne sais plus ce que je dis.

Jamais encore il n'avait été réduit à un pareil aveu, et, pour s'en remettre, il recourait à une de ses promenades silencieuses à travers la chambre.

Puis, passant près de Catherine, il reprit, réfléchissant tout haut :

—Oui, si Georgette avait été comme vous, Alexandre vivrait.

—Et Georgette me serait pas en train de devenir folle, ajouta Catherine.

Un silence lourd plana sur eux, au bout duquel Catherine soupira, comme se parlant à elle-même :

—Aimer, c'est la plus difficile de toutes les tâches. Mais quand on l'a entreprise, il ne faut plus une négligence, plus une faiblesse. Là, surtout, il n'y a qu'à vaincre ou à mourir.

Ses yeux brillèrent d'une lueur étrange qui, de nouveau, troubla Roland. A peine délivré d'une inquiétude, il se trouvait assailli par une

autre. Nerveusement, presque rudement, il saisissait la main de sa femme, et, d'une voix sèche, impérieuse :

— Catherine, dit-il, répondez-moi ! Je veux la vérité. Alexandre est venu ici hier ?

— Oui.

Elle ne paraissait pas surprise : elle devait s'attendre à ce qu'il abordât ce sujet, mais ne redoutait pas moins ce qu'il allait dire, car elle pâlisait un peu.

— Et il vous a confié nos malheureuses affaires, continua Roland, s'animant. Il vous a avoué que j'étais tout à fait ruiné, presque déshonoré. à bout de ressources, perdu si vous ne me sauviez pas, si votre fortune ne payait pas mes folies. Et le sacrifice vous à séduite, d'autant plus qu'il était grand, immérité. C'était une belle revanche à prendre sur moi : vous l'avez prise avec une discrétion, une délicatesse, qui devaient achever de m'accabler. Vous avez recommandé le secret à Alexandre ; mais ces billets qu'il me disait avoir retirés, que j'ai retrouvés chez moi. c'est vous, Catherine, qui les aviez payés ?

Ne pouvant bien définir le sens et la portée de l'excitation où elle le voyait, elle s'attardait à chercher, à calculer sa réponse ; mais lui continuait, de plus en plus fébrile :

— Vous ne dites pas non ? Alors, c'est oui !

Catherine eut une minute d'auxiété. Mais les traits de Roland se détendaient, sa voix s'amollissait soudain.

— Eh bien ! Catherine, vous avez fait pour moi plus que vous ne croyiez vous-même. C'est grâce à vous qu'hier j'ai pu faire honneur à ma signature ; je vous en remercie. C'est grâce à vous qu'aujourd'hui que toute ma vie, je n'aurai pas à me re-

procher d'être la cause du dernier affolement, du dernier désespoir de mon pauvre ami, grâce à vous que je me suis enfin tout à fait innocent de sa mort, et, de cela, Catherine, je vous bénis !

Il s'arrêtait, suffoquant. Son cœur, remué, ouvert, déchiré jusqu'au fond par la récente blessure, n'avait pas encore eu le temps de se refermer, de se réendurcir, et laissait voir toutes ses palpitations, comme jadis, au temps de la première jeunesse, où la fierté de l'homme ne domine pas entièrement la franchise native ; et Roland, en ce moment, cessant de ressembler à son père, avait le regard un peu vague, le sourire tremblant de la baronne.

— Catherine, reprit-il avec une agitation plus douce, pourquoi ne voulez-vous pas de mon remerciement ?

— Parce que vous ne vouliez plus de mon amitié, Roland.

— C'est vrai, murmura-t-il, c'est vrai. Je n'en voulais plus !

Avec une équité soudaine, il récapitulait les mois, déjà longs, de leur commune existence : la bonne camaraderie du début, si tôt trahie par lui, par lui seul ; le caprice avorté, puis la méfiance, l'éloignement. Et tant de dédains, d'avaries, dont il avait accablé Catherine ! toute cette petite torture gratuite, injustifiée, qu'il s'était plu à lui faire subir, de quel droit et sous quel prétexte, il se le demandait maintenant.

— Et vous ne vous êtes rebuté de rien, ma pauvre Catherine ? reprit-il, attendri, cédant à un tardif besoin de justice. Malgré tout, vous m'avez gardé votre dévouement !

Ce dévouement méprisé, repoussé, Roland venait d'en sentir le prix : il venait de se dire que, sans Catherine, son abandon, son désespoir auraient été vraiment entiers, vraiment complets, auraient pu égaler

l'abandon, le désespoir de Kourmine et, de plus en plus ému, il continuait :

—Jamais vous n'avez cessé de veiller sur moi comme une mère, mieux qu'une mère. Une mère peut partager sa sollicitude entre plusieurs enfants ; votre intérêt a été plus exclusif, plus absolu..., celui d'une femme...

Il s'éloignait, recommençait autour de la pièce sa ronde agitée, et, chaque fois qu'il passait devant Catherine, lui jetait le même regard furtif, troublé, chargé d'incertitude.

Sous la poussée du soleil, les nuages s'étaient usés, blanchis, fondus ; par la fenêtre, l'ondée lumineuse entraînait, de plus en plus abondante et claire. Sur le visage délicat de Catherine, Roland pouvait maintenant saisir les moindres lignes, noter les plus fugitives transformations, jusqu'aux ombres légères des cils s'abaissant ou se relevant, et il lui semblait bien que Catherine aussi était un peu émue, sans qu'il parvint, toutefois, à s'en assurer. Peut-être, s'il eût pu la voir de tout près et plonger dans ses yeux, mettre la main sur son cœur, les lèvres sur son front, il serait arrivé à la pénétrer, à lire au fond d'elle, arrachant à la chair frémissante, aux nerfs vibrants, le secret que l'âme inabordable ne voulait pas livrer : la solution du problème qui, depuis tant de mois, le déconcertait, et, en ce moment, le harcelait, l'exaspérait jusqu'à l'affolement.

Devant elle, encore une fois, il s'était arrêté, et, tout d'un coup, il céda à la tentation. Il s'asseyait près d'elle, et, la prenant par les épaules, la tournant vers lui, la retenant de façon qu'elle ne pût lui échapper, il demandait, d'une voix basse, agitée :

—Comment avez-vous fait tout cela, Catherine, comment avez-vous

su le faire, puisque vous n'êtes pas ma femme ?

—Avec votre nom, Roland, j'ai accepté un devoir ; je ne l'ai pas outrepassé...

Le regard de Catherine soutenait son regard ; elle n'avait pas une palpitation, pas une hésitation. Il la retrouvait telle qu'il l'avait toujours connue : vaillante, conséquente, suivant résolument son chemin, heurtant à la sienne une volonté aussi forte, peut-être plus tenace en sa souplesse.

Entre eux, il n'avait voulu que ce lien austère du devoir ; elle le portait patiemment, fidèlement, héroïquement au besoin, mais n'en acceptait et n'en admettait nul autre. Tout le démontrait. C'est en vain qu'il cherchait des arguments contradictoires.

—Et l'enfant ? dit-il précipitamment. Ce n'était que par devoir aussi que vous l'aimiez, que vous l'embrassiez ? pour remplacer sa mère ?

—Bien souvent, en effet, j'ai pensé à sa mère.

Catherine avait répondu, sans hésiter, de sa voix sincère, avec son regard limpide que rien ne troublait, et il la laissait aller, il se levait brusquement, cessant de l'examiner pour tâcher de se dérober lui-même, de ne pas montrer les rougeurs et les pâleurs successives qu'il sentait passer sur son visage.

Mais Catherine s'était levée aussi ; il la voyait près de lui, toujours calme ; il l'entendait continuer :

—Et ne croyez pas, Roland, que cette pensée m'importune. Comment m'offenserais-je d'un souvenir que vous devez garder ?

Ainsi, c'était elle-même qui lui rappelait Clémence, et, tout en appréciant cette délicatesse, il en souffrait plutôt, presque irrité de voir

Catherine si fière, si haute, inaccessible à ces souffrances bizarres, à ces jalouses vagues, que lui-même, depuis longtemps, éprouvait, dont il avait besoin de se justifier, et brusquement il changeait de sujet :

— Vous avez dû me blâmer souvent, Catherine. Je tiendrais pourtant à conserver votre estime, dans cette dernière circonstance surtout. Ne refusez pas mes explications : elles me soulagent. L'aide que vous m'avez donnée... — il fit un effort, — que j'accepte de vous, ne sert pas à couvrir des folies inavouables. Mes pertes sont de celles que tout honnête homme peut déclarer. Je me suis ruiné de la façon la plus ordinaire, en cherchant à m'enrichir. Je voulais être aussi riche, plus riche que vous...

— Et que vous importait ?..

Il ne le dit pas, n'en sachant rien, constatant le fait sans l'analyser. Soudain, le fil de ses idées venait de lui échapper encore, et tandis qu'il se taisait, sa mémoire sautait d'un incident à un autre, sans transition apparente.

Non seulement dans sa ruine, mais dans tout le reste, Catherine avait été pour quelque chose : dans toutes ses peines, dans toutes ses erreurs, dans toutes ces fautes, occupant malgré lui sa pensée rebelle. Il avait pu la dédaigner, la trahir, presque la détester ; jamais il n'avait pu l'oublier : elle était là, toujours en lui, même aux heures les plus folles, quand il cherchait à se venger d'elle, même aux heures les plus poignantes, jusqu'au près de son ami mourant, de son ami mort, entre lui et sa douleur, pour ainsi dire entre lui et son âme.

— Catherine...

Elle s'était rassise, un peu penchée. Le visage en raccourci, à peine visible, présentant le sommet de sa tête

qui semblait plus petite, plus enfantine qu'à l'ordinaire, avec ses cheveux déroulés, tordus, formant une de ces longues tresses comme en portent les toutes jeunes filles, comme en portait Catherine elle-même à seize ou dix-sept ans, et Roland se figurait la revoir à cet âge où il avait commencé à l'aimer, où, n'aimant encore personne, elle aussi aurait peut-être fini par l'aimer, s'il eût persévéré.

— Quoi donc, Roland ?

Non, il était trop tard. Elle venait de faire un mouvement, de s'adosser d'un air las au coussin, et il ne voyait plus sa longue torsade, d'un blond si doux, piqué de petites paillettes lumineuses, comme de la cendre d'or. Ce qui fascinait maintenant ses yeux, c'était cette robe blanche, avec ses plis flottants, sa langue traîne qui le faisait songer à une autre robe blanche, une robe de mariée, parure inutile, vain simulacre que Catherine avait voulu revêtir un jour... Était-ce simplement pour le narguer ?

Pourquoi ?... oui, pourquoi ?... Et la même incertitude le harcelait encore, un espoir, une négation, le flot du doute, affluant et refluxant, l'envahissant tour à tour de lueurs et de ténèbres, de feu et de glace.

Il ne pouvait plus tenir à ce supplice ; malgré lui, les questions venaient, pressées, impétueuses :

— Votre existence auprès de moi a été un martyre. Je ne vous ai apporté que des tristesses, des soucis, des humiliations, et vous saviez d'avance qu'il en serait ainsi ! Volontairement, vous avez choisi ce lot. Par quel motifs ? Quelle compensation espériez-vous ? Pas même une vengeance, car vous n'avez pas cherché à vous venger de moi, vous ne m'avez jamais rendu, pour le mal que je vous ai fait, que

du bien, et ce n'est pas de votre faute si ce bien m'a été cruel, si j'en souffre à présent, moi aussi, mille fois plus peut-être que je n'ai pu vous faire souffrir. Votre bonté me rend méchant, votre raison me rend fou. Rien que de vous voir là et de me sentir à mille lieues de vous connaître, de vous comprendre, c'est déjà un supplice. Expliquez-vous.. N'alléguez pas des motifs banaux, des raisons intéressées. Après ce que j'ai vu de vous, Catherine, je ne pourrais plus y ajouter foi !

Harassé il se laissait tomber, non pas tout près d'elle, mais à l'autre bout de la chaise longue. Entré eux, sur la soie brochée, il regardait machinalement une tache lumineuse, un jeu de soleil, car il y avait du soleil maintenant, débordant de la fenêtre, s'éparpillant dans la chambre, ravivant les roses des tentures. Contre tous les symptômes et tous les pronostics, un matin éclatant sortait de cette nuit noire et mouillée ; le jour s'annonçait d'une inaltérable splendeur.

Vu à travers ce rayonnement, le visage de Catherine semblait s'éclaircir ; sa voix même se réchauffait et se colorait, tandis qu'elle répondait, de son accent véridique :

—Je n'ai pas été malheureuse avec vous, Roland, ou, du moins, j'ai été plus heureuse que je n'aurais pu l'être nulle part ailleurs.

Un instant, il pesa les termes de cette réponse qu'il sentait sincère, qui lui restait pourtant obscure.

Puis, en lui aussi, l'illumination se fit, timide, incertaine d'abord, une petite aube comme celle de tout à l'heure, étouffée derrière de gros nuages.

—Catherine!... dans sa dernière parole, notre pauvre Alexandre se trompait donc ?...

Seul, Roland s'était senti trop fai-

ble. Entre Catherine et lui, cependant, il ne pouvait y avoir pers-ance, pas un vivant du moins. Mais il pouvait y avoir un mort, et ce mort, affectueux et doux, s'était trouvé là, avait laissé ces mots que Roland osait répéter et qu'il n'eût pas eu le droit de prononcer le premier.

—Il se trompait, n'est-ce pas, quand il s'imaginait que j'étais aimé ?...

Dans un bourdonnement, Roland entendait la petite réponse soupirée :

—Comment donc pourriez-vous désirer être aimé quand vous n'aimez pas ?

—Ah ! s'il me suffisait de tout donner pour tout obtenir !

Le front de Roland s'inclinait, mais deux petites mains l'avaient relevé, un regard tendre, inquiet, plongeait dans le sien, jusqu'au fond de ces yeux bleus qui ne savaient pas mentir, qui laissaient déjà s'échapper son secret, à peine avoué à lui-même.

—S'il me suffisait de vous aimer, de vous avoir aimée toujours !...

Oui, toujours. Du premier amour, peut-être le seul véritable, dont il s'était distrait parfois, mais dont jamais il n'avait pu se défaire. Dans son cœur, Catherine ne remplaçait personne : elle y avait précédé toute autre ; sitôt loyalement cherchée, il l'y retrouvait.

—J'ai été un sot ! conclut-il, avec un brusque retour de réalisme.

Une des petites mains lui fermait à présent la bouche. Mais il ne trouvait pas sans doute la confession et l'expiation suffisantes, car il se laissait glisser doucement à genoux, tandis qu'à son oreille une voix nouvelle murmurait :

—Puisque vous m'aimez plus que votre orgueil, c'est que vous m'aimez bien !

D'orgueil, il n'en avait plus besoin : Catherine en aurait pour lui.

Elle le relevait, l'attirait, le pla-

gaît près d'elle, d'un élan vif, effrayé, presque confuse de sa défaite, souffrant de triompher de lui, et il se sentait plus et autre chose qu'un ennemi pardonné, qu'un suppliant exaucé ; il se sentait l'ami enfin venu, le maître déjà rétabli dans ses droits.

—Ma femme !

Roland ne trouvait que ce mot. Ce mot suffisait.

Non pas une femme dans sa vie, mais la femme de toute sa vie, sa vraie femme dans toute l'acceptation du terme : l'égale qui s'incline, la vaillante qui se soumet, la volontaire qui se donne. Et Roland ne trouvait pas qu'elle se fût mise à un trop haut prix, ne regrettait pas d'avoir trop attendu, d'avoir trop souffert. Jamais peut-être il ne l'eût connue ainsi, ainsi chérie, si elle eût laissé entre eux une réticence d'orgueil, une hésitation de confiance, si elle n'eût voulu entière, parfaite, difficile, par conséquent, et douloureuse même, la conquête de leur bonheur.

L'œuvre était achevée maintenant, sublime, inaltérable. Rien n'en déparait la glorieuse harmonie, n'en menaçait la solide structure. Dès ce moment même, Roland pouvait en jouir sans arrière-pensée, y trouver la consolation avec l'espoir.

Il se penchait vers Catherine. Il avait hâte de reposer sur un cœur qui était à lui, son cœur fatigué, de se livrer tout entier à celle qui se faisait sienne.

Mais, avant de le prendre dans ses bras, de l'approcher de ses lèvres, elle lui parlait encore, réclamait comme premier partage le partage de ses devoirs et de ses douleurs.

—Tout ce que tu as aimé, tout ce qui t'a aimé m'est sacré, m'est cher comme à toi-même.

A présent, la tête blonde s'appuyait sur l'épaule de Roland, la longue tresse le frôlait. Il pouvait étreindre ce corps frêle et léger, le soulever, l'emporter comme une chose à lui, et l'âme de Catherine, de même, se dévoilait, s'offrait, révélant cette tendresse entière, assez haute pour avoir désiré toute atteinte, et si fière, si délicate qu'il n'avait pas su la deviner plus tôt.

Et ce fut lui encore qui commit la dernière méprise, qui eût la dernière faiblesse ; timide, honteux, osant à peine formuler la question jalouse, comprise à demi-mot :

—Maintenant, est-ce que tu l'aimes encore ?...

Quoique son petit sourire s'épanouît tout à fait pour la première fois, Catherine répondit avec un sérieux solennel :

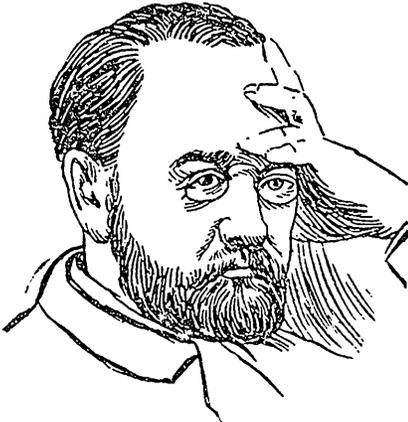
—Je l'aimerai toujours, je n'ai jamais aimé que lui : celui qui m'aimait autrefois, celui que tu as été, Roland, et que tu es enfin redevenu !

FLN.

CHRONIQUE UNIVERSELLE

Pour l'honneur de la France, du grand pays, héritier du clair esprit de Rabelais, et de Fénelon, il faut établir la distinction, et espérer que cette distinction se justifie. que Paris ne représente pas toute la France,

de mœurs populaires n'a dit, avec une plus navrante, une plus significative éloquence, le déséquilibre, la démoralisation, la décadence. C'est un autre argument que peuvent invoquer ceux qui prédisent la fin de la République



EMILE ZOLA, romancier.



M. FERNAND LABORI,
défenseur de M. Emile Zola.

que le peuple de Paris n'exprime pas les sentiments du peuple français.

Car il n'est vraiment pas de spectacle plus lamentable, plus déconcertant, pour nous dont les aïeux sont venus de la vraie France, que celui qu'ont fourni, depuis son ouverture, cette affaire Dreyfus, et, surtout, depuis quelques semaines, durant le procès Zola qui s'y rattache, la population parisienne. Jamais contemplation

française, ou une commotion, dans le genre de celles qui ont déjà influé si profondément, sur les destinées de la race gauloise.

L'aveugle affolement qui a poussé les parisiens à conspuer M. Scheurer-Kestner, ex-vice président du sénat français, à cracher sur Zola, qui, quelles que fussent ses fautes, n'était pas moins sous la sauvegarde de la justice de son pays, et à huer tous ceux

qui, de bonne foi, disaient leurs angoisses et leurs doutes, la rage cruelle, absurde, qui a poussé la populace à ne répondre que par des injures, des imprécations et des menaces, à une offre loyale de discussion, dans laquelle la vie d'un homme est en jeu et la considération d'un autre est en péril, tout cela constitue bien les symptômes de démoralisation collective et de décadence.

Et, si vraiment, l'esprit de la France en était là, ce serait à désespérer de ce grand peuple qui a inspiré tant d'enthousiasmes légitimes, auquel la civilisation doit tant, mais dont il faudrait clore le superbe chapitre, dans la civilisation.

Mais ce n'est point la France qui a manifesté, durant le procès Zola, ce n'est point elle qui a lancé l'injure avec cette frénésie folle. Ce n'est pas même Paris. Cette fois encore se produit l'ordinaire phénomène qui fait confondre la France et Paris, avec une infime minorité de Paris, celle qui, toujours est prête à hurler. Cette minorité est composée de tout ce qui n'est pas le Paris laborieux ; ouvriers sans métier, étudiants sans faculté, artistes sans art, écrivains sans oeuvres et bourgeois sans foyer, que toujours on retrouve, dans toutes les manifestations de la rue. Ce sont eux qui brûlaient les kiosques, il y a quelques années, au nom des étudiants. Ce sont eux qui hurlent en ce moment. C'est le Paris louche, mais ce n'est pas Paris, et c'est bien moins encore la France.

Le malentendu est malheureusement perpétuel. Il se manifeste à tous propos. Et c'est ce malentendu encore, qui fait voir la société française, dans les comédies immorales d'à présent, à travers les vices délicats et ornés de littérature, et dans la dépravation, au cynisme élégant, de personnes qui parlent la langue des bouches infectes.

Le vrai Paris, comme la masse du peuple français, pense avec plus de calme, avec plus d'honnêteté, si éternels, si ébranlés qu'ils soient par les criaileries de quelques-uns. L'âme de la France a d'autres accents.

Enfin, tout se retentissant procès s'est terminé, mercredi, le 23 du mois dernier, par la condamnation de Zola, à un an de prison et à 3,000 francs d'amende, le maximum de la peine. Que le fameux romancier ait eu tort ou raison, de s'attaquer par son réquisitoire enfiévré, à l'armée et à l'autorité, en France, il n'a rien gagné, dans l'estime publique, pas plus que les antisémites n'ont avancé leur cause, par leurs clamours aveugles et intempestifs, et les vrais amis de la France regretteront cet incident qui est loin d'ajouter au prestige des institutions françaises, devant l'étranger. L'affaire Dreyfus reste avec tous les mystères dont on l'a environnée. Elle n'a servi jusqu'ici qu'à semer le germe de nouvelles discordes et d'agitation future.

L'Europe, pendant quelques jours, a presque perdu de vue la question chinoise et la question d'Orient toute préoccupée qu'elle a été de la funeste agitation, qui a paru mettre un instant en danger, les institutions républicaines, en France. La révolution, dans ce pays, a toujours été le précurseur des guerres étrangères. L'Europe a donc été inquiète.

Et malheureusement à cette crainte du "danger français," comme, sur le vieux continent, on se plaît à appeler les situations critiques, en France, sont venus s'ajouter des incidents de frontières, entre l'Angleterre et la France, relativement à leurs possessions coloniales, en Afrique. La paix

qui semblait être durablement garantie, par les concessions réciproques des pays intéressés, dans les affaires de Chine et d'Orient, a été sérieusement menacée. Il n'y a eu qu'à suivre les détails du parlement anglais, à prêter l'oreille aux déclarations belliqueuses, ou du moins très agressives et très catégoriques de M. Chamberlain, à la Chambre des Communes, pour s'en convaincre.

La politique d'agrandissement colonial est une politique traditionnelle, à l'Angleterre. Sans ses immenses colonies, il n'y aurait pas d'Angleterre. Et cet empire, sur lequel le soleil ne se couche vraiment pas, — bien moins encore que sur le vast empire espagnol d'autrefois, ou l'immense empire romain des premiers siècles, — s'est trouvé gêné, par un important voisin, la France, dans son expansion.

Le but poursuivi par l'Angleterre, en Afrique, est d'établir la domination britannique, sur une ligne continue, d'une extrémité à l'autre du continent noir, — du nord au sud ; — les Français de leur côté, rêvent de traverser ce continent, de l'est à l'ouest. Le théâtre de la friction qui peut amener la querelle est précisément au point d'intersection des deux routes transversales.

Les renseignements télégraphiques, qui ont produit la commotion, sont encore récents. On lisait, l'autre jour, dans les grands journaux quotidiens, ce qui suit :

Paris, 25 février.

La nouvelle est arrivée ici que deux expéditions françaises avancent vers Sokoto, capitale du royaume de ce nom, dans l'Afrique occidentale, au nord des Etats de Boussa, et que six officiers français, avec deux cents hommes, sont arrivés à Argungou et à Tagga.

La première de ces deux localités est une place importante sur la ri-

vière Sokoto, à mi-chemin entre la capitale du sultan et le Niger, et se trouve dans la sphère d'influence anglaise.

Le sultan de Sokoto a ordonné aux forces françaises de s'arrêter à environ quarante milles de la capitale. Le représentant de la Royal Niger Company, M. William Wallace, tent les forces de la compagnie, pourvues d'artillerie et de munitions, prêtes à agir, et il attend des instructions pour aider le sultan de Sokoto à obtenir l'évacuation du territoire anglais par les Français.

Londres, 25 février.—On affirme, dans les milieux bien informés, que la Royal Niger Company a reçu pour instructions d'employer la force pour forcer les Français à évacuer le territoire anglais lorsqu'elle n'aura pas réussi, par tous les moyens possibles, à amener la paix.

La situation est considérée comme extrêmement grave. Les forces de la Grande-Bretagne dans cette région sont de cinq à six mille hommes commandés par des officiers anglais. Le "Daily Mail" dit qu'il n'a pas reçu la confirmation des nouvelles envoyées de Sokoto.

Dans ses commentaires sur les nouvelles reçues de Sokoto, le "Times" dit qu'il ne peut croire à l'exactitude de ces bruits et il blâme la légèreté de la presse française qui dit que la situation est grave. La présence de troupes françaises à Argungou, déclare le "Times", serait une violation si flagrante de l'article de 1890 (traité anglo-français de Boussa), que "seul le retrait immédiat de ces troupes pourrait éviter les conséquences les plus déplorable."

D'autres journaux publient des articles semblables et conseillent à lord Salisbury de donner à entendre

carrément que la Grande-Bretagne est lasse de se laisser pressurer.

Le "Morning Post" dit : "Si la France a réellement l'idée de s'annexer le territoire anglais par une occupation militaire, cela signifie tout bonnement qu'elle veut la guerre avec l'Angleterre. En ce cas, son désir sera certainement accompli.

Heureusement, depuis cette date, la face des choses a changé. Le jingoïsme en Angleterre, qui s'est repu, tout d'abord, des nouvelles les plus sensationnelles, de l'annonce des formidables préparatifs de la marine et de l'armée anglaises, des propos guerroyants des hommes d'Etat anglais, a été soudain calmé, comme les susceptibilités françaises, par les déclarations sans équivoque du ministre des Affaires Etrangères, en France, M. Hanotaux. La France n'a rien eu à faire avec les expéditions de Français et d'indigènes, organisées pour l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Le gouvernement français, s'il y a eu violation de territoire, ou empiètement sur les royaumes nègres, tombant dans la sphère de l'influence anglaise, n'en est aucunement responsable, pour cette unique raison : qu'il n'a jamais autorisé des actes d'hostilité. Le "casus belli" est ainsi disparu de la diplomatie anglo-française.

N'importe, le jeu des ambitions anglaises est loin de res-ortir de cet imbroglio sous un jour bien favorable à la réputation de la politique extérieure de la Grande-Bretagne.

Un autre point noir à l'horizon, et celui-là, au lieu de disparaître ou de s'éclaircir, va toujours grossissant. Il s'agit des relations, déjà tendues, de l'Espagne et des Etats-Unis, qui passent à l'état d'acuité intense, par suite du terrible désastre d'un navire

de guerre américain, le "Maine," stationné dans les eaux espagnoles de Cuba.

L'opinion chauvine, chez nos voisins, avait été singulièrement préparée, non pas à l'explosion de son cuirassé, mais à une explosion de fanatisme national, par un incident diplomatique, dans lequel le président McKinley a été lui-même concerné. Un vol de lettre privée, d'interception de la correspondance, toute personnelle, du ministre espagnol, à Washington, M. Dupuy de Lôme, a tout d'abord déchaîné une vraie tempête de notes acrimonieuses, entre les deux pays. Et tout cela, parce que M. Dupuy de Lôme, écrivant à l'un de ses amis journalistes, à la Havane, s'est permis,—ce dont l'Espagne n'était nullement responsable,—de traiter M. McKinley de "politicien de bas étage." La vraie diplomatie eût tenu cet incident secret, sans à s'en servir au besoin. Mais nos voisins, gens à réclame,—et quand nous disons : nos voisins, nous prions les personnes de bonne foi de ne pas se tromper d'adresse,—disons si l'on veut : les jingos yankees, ont trouvé l'occasion trop belle, pour ne pas en tirer profit. Résultat : guerre de paroles et de plume, et tout a fini par le rappel de M. Dupuy de Lôme, qui ne demandait pas mieux que de quitter un pays où la correspondance

ter un pays où la correspondance. Ainsi, après l'incident de Lôme, rien d'étonnant à ce qu'il y ait eu double explosion lors de l'explosion du "Maine."

Ce désastre est tout récent. Un des plus forts cuirassés de la marine américaine a sauté soudainement, le 15 du mois dernier, démoli, coulé à pic, sous une effrayante détonation, entraînant dans l'abîme, 250 malheureux marins, victimes du devoir.

Ce sinistre événement intéresse

tout particulièrement le Canada. Cinq ou six des nôtres faisaient partie de l'équipage de l'infortuné navire. La catastrophe du "Maine" peut en outre, causer une guerre, dont les conséquences auraient une portée considérable sur nos propres affaires. Notre tranquillité n'est sans doute pas menacée, mais nous devons être prêts à parer aux évén-

tion jamais, du moins d'une manière officielle. Mais en somme, en dehors des jingos américains, tout le monde se dit : les Etats-Unis n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

La présence dans le port de Cuba d'un cuirassé américain, dans les circonstances actuelles, était un acte de bravade, une provocation audacieuse, un acte manifestement hos-



SENOR POLO DE BERNABE,
ambassadeur espagnol à Washington.

tuautés qui peuvent surgir des imprévus si fréquents, dans les conflits à main armée, entre nations.

A propos de cet affreux désastre, qui a coûté la vie à tant de braves gens, tout le monde civilisé déplore la perte de ces infortunés serviteurs de la patrie. Quant à la perte du cuirassé américain lui-même, c'est autre chose. Est-ce un accident ? Est-ce un crime ? On ne le sait pas encore ; peut-être bien ne le saura-



SENOR DUPUY DE LOME,
ex-ambassadeur espagnol à Washington.

tile destiné à intimider, sans doute, le gouvernement espagnol et à encourager l'insurrection.

Si l'Espagne a dépensé tant de millions et tant de vies de braves soldats à réprimer la révolution, si Cuba est ruinée, la cause en est uniquement aux Etats-Unis, qui poursuivent sournoisement leurs plans d'annexion.

Dans de telles conditions, serait-il étonnant que quelque Espagnol désespéré, poussé à bout par les ma-

noeuvres déloyales des Américains, se soit porté à un acte de vengeance ?

commotions populaires dont s'effraient les amis de la paix, nous voyons, spectacle plus grand, plus noble, deux imposantes figures qui planent au-dessus des hommes et

A côté de ce spectacle de nations



SA SAINTETÉ LÉON XIII.

qui s'agitent, qui se querellent, au dehors, les unes pour chercher un dérivatif à leurs troubles intérieurs, les autres par intérêt mercantile, à côté de ce spectacle de

des choses du siècle expirant.

Gladstone, le grand vieillard, Gladstone, l'apôtre humanitaire, le philanthrope sympathique, des derniers cinquante ans, un pied sur le seuil

de l'éternité, sentant la fin venir, dit son adieu dans une prière.

Léon XIII, le pape octogénaire, qui résume, en son auguste personne, tous les dons de charité, de mansuétude et d'amour de l'humanité, dont le Christ, son Maître, a été la divine expression, vient de célébrer, par

une messe, dite par lui devant les fidèles prosternés, le vingtième anniversaire de son pontificat, en demandant, au Tout-Puissant ses bénédictions, pour son Eglise et pour le monde.

C'est le gage de consolantes et sublimes espérances.

BOONDER

Je n'ai jamais su comment le sujet de ce mémoire parvint à s'immiscer si étroitement dans l'intimité de ma famille. Sous le rapport de la race et de l'éducation, il laissait fort à désirer ; sa généalogie était des plus obscures. Peut-être avait-il des frères et sœurs, mais parmi toutes les connaissances que je puis avoir dans l'espèce canine, et j'en ai beaucoup, je n'ai rencontré chez personne les signes particuliers de Boonder. Son corps était long, ses pattes de devant très-écartées de celles de derrière, comme si la nature eût formé primitivement le projet de placer une troisième paire de pattes dans l'intervalle et s'en fût laissé dissuader bien à tort.

Cette particularité était désagréable les soirs d'hiver, parce qu'elle nous obligeait, lorsque Boonder voulait entrer, à laisser la porte ouverte assez longtemps pour faire passer deux ou trois chiens de longueur raisonnable. Les pieds de Boonder étaient tournés en dehors ; son attitude favorite au repos rappelait la première position de la danse. Ajoutez à cela une paire d'yeux brillants, des oreilles qui paraissaient appartenir à un autre et un nez pointu qui pénétrait dans toutes les ou-

vertures à la façon d'un passe-partout. Vous voyez d'ici Boonder, tel que je l'ai connu.

Je suis tenté de croire qu'il devait surtout sa popularité à l'impudence tranquille qui lui était propre. Son entrée chez nous fut celle d'un vieux membre de la famille qui, après s'être absenté quelque temps, serait revenu à ses anciennes habitudes. Selon Pythagore cela s'explique, bien que je ne puisse me souvenir d'aucun parent défunt qui eût de son vivant la manie d'enterrer les os (cet amusement est d'ailleurs, "post mortem," conforme aux circonstances). Enterrer les os était la grande faiblesse de Boonder. On le trouva d'abord blotti sur la descente de lit d'une chambre haute et de tous les gens de la maison il fut le moins déconcerté. A partir de ce moment Boonder se fit adopter ; des privilèges que l'on refuse souvent aux plus intelligents et aux plus précieux de ses confrères étaient tranquillement revendiqués par lui, tolérés par nous. Ainsi, arrivait-il qu'on le trouvât couché dans une corbeille à linge ou traînant un de nos vêtements couverts à son usage, on se bornait à dire :—Oh ! c'est Boonder ! satisfait, en somme, que ce ne fût rien de pis.

J'ai parlé de sa manie d'enterrer les os. Ce ne pouvait être dans une intention économique, car il oubliait invariablement le lieu qui recelait son trésor et il remplissait le jardin de cachettes sans but ; quoique nos fleurs se trouvassent assez mal de ce mode de jardinage, personne ne songeait à punir Boonder. Son nom était devenu synonyme de destinée. On se plaignait de lui, mais on l'acceptait philosophiquement comme un mal inévitable. D'ailleurs, bien qu'il ne fût pas un chien intelligent ni un chien de luxe, il avait certains instincts de "gentleman". Quand il se livrait au seul tour d'adresse dont il fût capable, mendier sur ses pattes de derrière, ce qui lui donnait une ressemblance singulière avec un pingouin, les étrangers, ignorants de ses goûts, lui offraient en récompense des gâteaux ou des sucreries. Boonder faisait semblant d'accepter avec reconnaissance ces friandises qu'il n'aimait pas, et affectait même des contorsions hypocrites comme s'il les eût avalées, mais jamais il ne manquait, aussitôt qu'on avait le dos tourné, d'aller déposer le morceau dans le premier réceptacle convenable, ordinairement dans les galoches du visiteur.

Si la courtoisie n'était pas en jeu, Boonder montrait sincèrement ses affections et ses haines. Il désapprouvait d'instinct le chemin de fer. Lorsque celui-ci dût traverser notre rue, Boonder considéra d'un air méfiant chacun des rails et employa toute la force de ses poumons à faire de l'opposition au parcours d'essai. Je crois encore le voir durant cette épreuve mémorable, descendre la rue, se camper devant le convoi et protester avec une violence qui lui faisait pendre forme de chien le recul de chaque aboiement, le jetant à plusieurs pieds en arrière. Boonder n'est pas le seul, du reste,

qui, après avoir résisté aux innovations, ait vécu pour voir l'innovation prospérer et même écraser... mais n'anticipons pas.

Avant Boonder avait résisté de même au gaz, il perdit toute une journée en altercations véhémentes avec les ouvriers, oubliant même d'enterrer ses os, qui blanchissaient au soleil ; je ne sais comment il se fit néanmoins que le gaz s'alluma.

L'exploitation des eaux de la Spring Valley rencontra également en lui un adversaire implacable et sans plus de succès ; il fit une question personnelle des travaux de terrassement du voisinage qui suscitèrent de grosses difficultés entre Boonder et l'entrepreneur. Ces particularités donnaient la clef de son caractère et exprimaient nettement son idée. A la suite des débats prolongés en famille, nous ajoutâmes à son nom celui de Conservateur, "Boonder le Conservateur," en reconnaissant jusqu'à un certain point son faible pouvoir ; mais bien qu'on le laissât faire, Boonder ne trouvait pas que des roses sur son chemin, il se piquait à mainte épine. Tels accords de piano, par exemple, l'affaiblissaient péniblement et lui faisaient gronder une remontrance. Si, par pitié pour l'auditoire, on le reléguait dans une cour de derrière, il attendait que la provocation se renouvelât et partait alors de toute sa longueur (c'était quelque chose), pour improviser un hurlement qui arrivait jusqu'aux oreilles de l'exécutant. Nous avions l'habitude de supporter Boonder et nous aimions la musique ; la musique continuait donc.

Un matin Boonder quitta la maison de bonne humeur, son os entre les dents, comme toujours, avec l'intention apparente de l'enterrer régulièrement. Le lendemain on le ramassa mort sur la voie, écrasé par le premier convoi qui fût sorti de la gare.

TEL. BELL 641.

Maison fondée en 1881.

P. P. MAILLOUX

223 & 225 Rue St-Paul . . . 26 & 28 Place Jacques-Cartier
MONTREAL

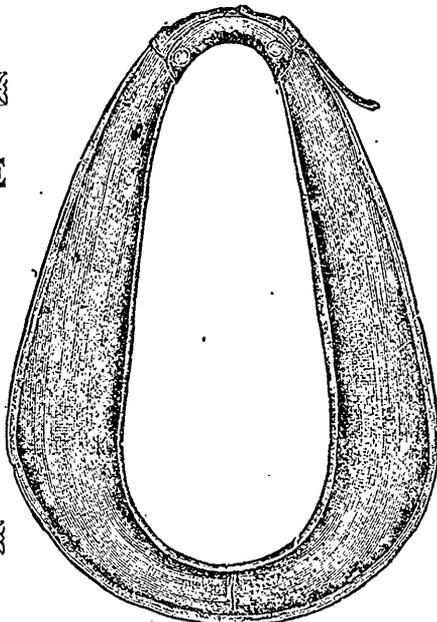
Importateur de **FOURNITURES** POUR SELLIERS,
VOITURIERS et FORGERONS

MANUFACTURIER de COLLIERS



SPECIALITÉ

Colliers faits
sur
commande
à
court délai.



Toujours
en main
un
assortiment
complet
de
COLLIERS.

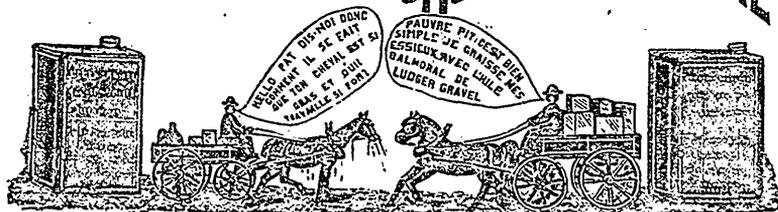


DÉPOT GÉNÉRAL DE

L'HUILE BALMORAL DE LUDGER GRAVEL.

BALMORAL OIL

HUILE BALMORAL



(MARQUE ENREGISTRÉE)

Bicycle, Centrifugal, Cylindre, Dynamo, Eugin, Essieux, à Finir, Harnais,
Moulins à Coudre, Machines, Pied de Bœuf, etc., etc., etc.